
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01362874 8



OEUVRES

POSTHUMES

D'ALPHONSE RABBE.

IMPRIMERIE DE PIHAN DELAFOREST (MORINVAL),
Rue des Bons-Enfans, N°. 34.

ALBUM

D'UN

PESSIMISTE,

VARIÉTÉS

LITTÉRAIRES, POLITIQUES, MORALES
ET PHILOSOPHIQUES.

OEUVRES POSTHUMES D'ALPHONSE RABBE.

Précédé

D'UNE PIÈCE DE VERS

PAR VICTOR HUGO;

Et d'une Notice

BIOGRAPHIQUE.

PUBLIÉ PAR LE NEVEU DE L'AUTEUR.

1.

Paris.

LIBRAIRIE DE DUMONT,
88, PALAIS-ROYAL, AU CABINET LITTÉRAIRE.

1836.

A Alphonse Rabbe,

MORT LE 31 DÉCEMBRE 1829.



Hélas ! que fais-tu donc ! ô Rabbe, ô mon ami !
Sévère historien dans la tombe endormi !

Je l'ai pensé souvent dans mes heures funèbres,
Seul, près de mon flambeau qui rayait les ténèbres,

O noble ami ! pareil aux hommes d'autrefois ,
Il manque parmi nous ta voix , ta forte voix,
Pleine de l'équité qui gonflait ta poitrine ;
Il nous manque ta main qui grave et qui burine ,
Dans ce siècle où par l'or les sages sont distraits,
Où l'idée est servante auprès des intérêts,
Temps de fruits avortés et de tiges rompues,
D'instincts dénaturés, de raisons corrompues,
Où, dans l'esprit humain tout étant dispersé,
Le présent au hasard flotte sur le passé !

Si parmi nous ta tête était debout encore,
Cette cîme où vibrait l'éloquence sonore,
Au milieu de nos flots tu serais calme et grand ;
Tu serais comme un pont posé sur le courant.

Tu serais pour chacun la voix haute et sensée
Qui fait que tout brouillard s'en va de la pensée,
Et que la vérité, qu'en vain nous repoussions,
Sort de l'amas confus des sombres visions !

Tu dirais aux partis qu'il font trop de poussière
Autour de la raison, pour qu'on la voie entière ;

Au peuple, que la loi du travail est sur tous,
Et qu'il est assez fort pour n'être pas jaloux ;
Au pouvoir, que jamais le pouvoir ne se venge,
Et que pour le penseur c'est un spectacle étrange
Et triste, quand la loi, figure au bras d'airain,
Déesse qui ne doit avoir qu'un front serein,
Sort, à de certains jours, de l'urne consulaire,
L'œil hagard, écumante, et folle de colère !

Et ces jeunes esprits à qui tu souriais,
Et que leur âge livre aux rêves inquiets,
Tu leur dirais : « Amis, nés pour des temps prospères,
» Oh ! n'allez pas errer comme ont erré vos pères !
» Laissez mûrir vos fronts ! gardez-vous, jeunes gens,
» Des systèmes dorés aux plumages changeans,
» Qui, dans les carrefours s'en vont faire la roue !
» Et de ce qu'en vos cœurs l'Amérique secoue,
» Peuple à peine essayé, nation de hasard,
» Sans tige, sans passé, sans histoire, et sans art !
» Et de cette sagesse impie, envenimée,
» Du cerveau de Voltaire éclose tout armée,
» Fille de l'ignorance et de l'orgueil, posant
» Les lois des anciens jours sur les mœurs d'à présent ;
» Qui refait un chaos partout où fut un monde ;
» Qui rudement enfonce, ô démence profonde !

» Le casque étroit de Sparte au front du vieux Paris ;
» Qui, dans les temps passés, mal lus et mal compris,
» Viole effrontément tout sage pour lui faire
» Un monstre qui serait la terreur de son père !
» Si bien que les héros antiques, tout tremblans,
» S'en sont voilé la face, et qu'après deux mille ans,
» Par ses embrassemens réveillé sous la pierre,
» Lycurgue qu'elle épouse enfante Robespierre ! »

Tu nous dirais à tous : « Ne vous endormez pas !
» Veillez, et soyez prêts ! car déjà, pas à pas,
» La main de l'oiseleur dans l'ombre s'est glissée
» Partout où chante un nid couvé par la pensée !
» Car les plus nobles cœurs sont vaincus ou sont las !
» Car la Pologne aux fers ne peut plus même, hélas !
» Mordre le pied tartare appuyé sur sa gorge !
» Car on voit chaque jour s'alonger dans la forge,
» La chaîne que les rois, craignant la Liberté,
» Font pour cette géante endormie à côté !
» Ne vous endormez pas ! travaillez sans relâche !
» Car les grands ont leur œuvre et les petits leur tâche.
» Chacun a son ouvrage à faire ; chacun met
» Sa pierre à l'édifice encor loin du sommet.
» Qui croit avoir fini pour un roi qu'on dépose
» Se trompe. Un roi qui tombe est toujours peu de chose.

» Il est plus difficile et c'est un plus grand poids
» De relever les mœurs que d'abattre les rois.
» Rien chez vous n'est complet : la ruine ou l'ébauche!
» L'épi n'est pas formé que votre main le fauche!
» Vous êtes encombrés de plans toujours rêvés
» Et jamais accomplis. Hommes, vous ne savez,
» Tant vous connaissez peu ce qui convient aux âmes,
» Que faire des enfans ni que faire des femmes!
» Où donc en êtes-vous? Vous vous applaudissez
» Pour quelques blocs de lois au hasard entassés!
» Ah! l'heure du repos pour aucun n'est venue.
» Travaillez! vous cherchez une chose inconnue;
» Vous n'avez pas de foi, vous n'avez pas d'amour;
» Rien chez vous n'est encore éclairé du vrai jour!
» Crépuscule et brouillards que vos plus clairs systèmes!
» Dans vos lois, dans vos mœurs et dans vos esprits mêmes,
» Partout l'aube blanchâtre ou le couchant vermeil!
» Nulle part le midi! nulle part le soleil! »

Tu parlerais ainsi dans des livres austères,
Comme parlaient jadis les anciens solitaires,
Comme parlent tous ceux devant qui l'on se tait,
Et l'on t'écouterait comme on les écoutait.
Et l'on viendrait vers toi dans ce siècle plein d'ombre,

Où, chacun se heurtant aux obstacles sans nombre
Que, faute de lumière, on tâte avec la main,
Le conseil manque à l'âme et le guide au chemin !



Hélas ! à chaque instant des souffles de tempêtes
Amassent plus de brume et d'ombre sur nos têtes.
De moment en moment l'avenir s'assombrit.
Dans le calme du cœur, dans la paix de l'esprit,
Je t'adressais ces vers où mon âme sereine
N'a laissé sur ta pierre écumer nulle haine,
A toi qui dors couché dans le tombeau profond,
A toi qui ne sais plus ce que les hommes font !
Je t'adressais ces vers pleins de tristes présages.
Car c'est bien follement que nous nous croyions sages !
Le combat furieux recommence à gronder
Entre le droit de croître et le droit d'émonder.
La bataille où les lois attaquent les idées
Se mêle de nouveau sur des mers mal sondées.
Chacun se sent troublé comme l'eau sous le vent.
Et moi-même, à cette heure, à mon foyer rêvant,
Voilà, depuis cinq ans qu'on oubliait Procuste,
Que j'entends aboyer au seuil du drame auguste

La censure à l'haleine immonde, aux ongles noirs,
Cette chienne au front bas qui suit tous les pouvoirs,
Vile, et mâchant toujours dans sa gueule souillée,
O Muse! quelque pan de ta robe étoilée!

Hélas! que fais-tu donc? ô Rabbe, ô mon ami!
Sévère historien dans la tombe endormi!

VICTOR HUGO.

14 Septembre 1835.

EXTRAIT

DE LA

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

ET PORTATIVE,

DES CONTEMPORAINS.

« RABBE (Alphonse), né en 1786, à Riez, dans le département des Basses-Alpes, appartenait à une famille qui souffrit beaucoup de la révolution. Cependant il fut élevé dans des principes de liberté qu'il n'abjura en aucun temps, mais dont il lui est arrivé de faire, étant jeune encore, des applications qui durent ensuite le surprendre lui-même. Il acheva ses études à Paris, où il remporta, en 1803, le premier prix, connu anciennement sous la dénomination de prix d'honneur. Malgré un semblable encouragement, et sans doute par un effet de son caractère actif et inquiet, il interrompit ses occupations studieuses pour exercer durant deux années un emploi dans l'administration militaire de l'armée d'Espagne ; cette circonstance causa indirectement son malheur. A son retour à Paris, ses débuts littéraires furent la part qu'il prit à l'*Introduction du voyage pittoresque en Espagne*, par M. Dela-

borde, et, en 1812, le *Précis de l'histoire de Russie*, faisant partie du *Tableau de la Russie*, par Damaze de Raymond. Dès cette époque, Rabbe se livrait au travail avec une ardeur qui rendit plus funestes les suites d'une maladie contractée en Espagne. En vain, il passa près de deux années auprès de sa famille; il n'avait recouvré qu'une santé imparfaite et chagrine, lorsqu'en 1815, écoutant les suggestions de quelque parent, il prit parti pour les royalistes passionnés de la Provence. Poussant même un peu loin cette erreur, il publia dans leur sens deux ou trois pamphlets, dit-on, d'une amertume qui devint habituelle, et qu'expliquait l'idée de voir subsister pour jamais sur sa figure les traces de sa maladie. Il alla jusqu'à se charger d'une mission secrète qui le fit arrêter sur la frontière d'Espagne. La force des événemens lui ayant rendu promptement la liberté, il se trouvait à Marseille à la fin de juin, lorsque le duc d'Angoulême y passa. Malgré l'accueil obtenu du prince, le duc de Richelieu ne lui offrit, au ministère des affaires étrangères, en récompense de sa mission, qu'une place médiocre; et, aussi surpris dans son inexpérience que mécontent de la proposition du ministre, il préféra s'ouvrir une carrière plus indépendante. Il eut quelque succès, à Aix, dans celle du barreau; mais c'était encore être trop en évidence: il lui convenait mieux de n'attendre que de ses écrits des ressources devenues indispensables par une autre

conséquence de ce qu'il avait souffert. Dans le dessein formé à Marseille, en 1819, d'y établir une feuille journalière, Rabbe la fit précéder d'une brochure intitulée : *De l'utilité des journaux politiques publiés dans les départemens.* N'étant plus alors l'agent d'une faction aveugle, il vit son journal, *le Phocéen*, vivement attaqué par elle dès les premiers numéros, en janvier 1820. Le courage que supposait cette entreprise dans une ville alors si peu désabusée fit sensation à Paris même : on y prenait intérêt à ce que le principal rédacteur éprouvait de périls et de contrariétés, sans rien perdre de la fermeté de ses principes ou même de l'énergie de son style. Mais si sa contenance au milieu des menaces écarta les poignards, elle ne put le garantir des réquisitoires et de leurs effets. Après avoir été mis en liberté sous caution, il fit paraître sa feuille durant quelques jours encore ; mais enfin, sachant qu'on allait prendre des mesures plus sévères, il s'éloigna, et ne fut arrêté qu'à Grenoble, où du moins il reçut des habitans de consolantes marques d'intérêt. Lorsqu'il eut été élargi, moyennant un cautionnement en argent, il se rendit à Aix, où sa mère venait de succomber au chagrin. Deux fois mis en jugement au mois d'août, il fut deux fois acquitté, malgré l'acharnement de ceux qui lui reprochaient surtout d'avoir calomnié l'administration des Bouches-du-Rhône, en assurant qu'elle avait disposé, sans en rendre compte, d'une somme

de plus de cinq millions. Ce fut en 1822 qu'il revint à Paris : il y publia quelques ouvrages, de concert avec l'auteur de l'*Esprit des religions*. Rabbe s'occupa presque aussitôt de la rédaction de plusieurs journaux, et il contribua particulièrement au succès de l'*Album*, dont l'éditeur reçut des ministres de l'époque un traitement si choquant. Les articles qu'il donna, sous le titre de *Beaux-Arts*, au *Courrier français*, en 1824, ont joui d'une estime particulière : c'était en ce genre peut-être qu'il avait le plus d'aperçus heureux, et même de vues originales, rendues avec des expressions pittoresques. Dans ce journal, ses articles furent ordinairement signés d'un R. Il était l'auteur de celui qui concernait le sacre de Charles X, et contre lequel on exerça des poursuites. C'est dans ce même journal qu'il dénonça l'achat que fit le ministère des *Tablettes universelles*, dont il était aussi collaborateur. Il eut même à ce sujet un duel avec le propriétaire de ce recueil. Rabbe a aussi donné dans l'*Album national*, commencé en 1828, d'assez nombreux articles où on retrouvait souvent la même chaleur, mais avec des marques de précipitation que l'on attribua aux embarras dont il ne pouvait sortir. Dans les matières politiques, il pouvait manquer de modération ou de convenance, et non de nerf ou de concision : mais l'impatiente tristesse dont il était pénétré le rendait tranchant, inexorable quelquefois, et souvent trop incisif, s'il est per-

mis d'employer un de ces termes hasardés pour lesquels il avait lui-même quelque penchant. Néanmoins, s'il portait toute l'exaspération de son esprit dans cette polémique, où d'ailleurs il a montré beaucoup de talent, si même son amour-propre paraissait irritable ou jaloux par momens, on lui doit cette justice de rappeler qu'il était toujours facile à calmer, au moyen d'une explication franche ou d'un mot qui réveillât la bonté naturelle de son cœur. Depuis la maladie qui, à l'âge de vingt-six ans, avait interverti sa destinée, non seulement il ne jouissait plus de la vie, que même il avait plus d'une fois songé à quitter, mais l'idée de la prolonger long-temps aigrissait le sentiment de ses peines, et on a vu l'infortuné se fâcher contre ceux qui lui parlaient des projets qu'il aurait pu former et réaliser pour s'assurer un avenir tranquille. Il n'y eût eu qu'un parti convenable à prendre, la retraite, devenue pour lui, en un sens, un besoin de tout âge. Malheureusement ses travaux le retenaient auprès de la société, où à d'autres égards il aurait autant aimé à vivre, et où l'avaient appelé dans le principe ses passions vives, une aptitude variée, le besoin d'être applaudi, une conversation animée, éloquente, un geste entraînant, et d'autres avantages extérieurs. Plus expansif que propre à la méditation, profond par aperçus, jamais avec ensemble, mais toujours ingénieux, il ne pouvait guère trouver assez de soutien dans le silence du cabinet, et cela l'entraî-

QUELQUES MOTS

D'ARMAND CARREL

SUR

ALPHONSE RABBE (*).

« Cet écrivain, si superieur à sa réputation pour tous ceux qui l'ont connu, cet homme si intéressant par les circonstances qui condamnaient à l'obscurité ce qu'il y avait de véritablement rare en lui, a succombé hier matin à une maladie qui durait depuis quatre mois. Il était âgé de quarante-trois ans. Il était entré dans le monde à la suite de brillantes études, avec un esprit remuant, un caractère intrépide, des passions vives; une belle figure, de l'esprit, du cœur, un geste mâle et parlant, une éloquence noble, hardie, animée, entraînante. Il avait à peine vingt-six ans lorsque l'avenir que lui promettaient tant d'avantages naturels se ferma pour lui sans retour. Il fut atteint d'une horrible maladie dont il ne sortit, au bout de deux ans, que défiguré, mutilé, rendu presque méconnaissable.

(*) Ce morceau a été inséré dans le premier numéro du *National* de l'année 1830 (3 janvier), à l'occasion des funérailles d'Alphonse Rabbe.

Ainsi affligé, il lui fallut vivre, après avoir vainement désiré et plusieurs fois tenté de mourir; mais vivre retiré et presque caché, lui dont le besoin le plus impérieux était de communiquer avec les hommes et d'en être écouté, aimé, applaudi! La maladie avait encore eu pour effet de ruiner entièrement sa fortune; il lui fallut écrire pour exister: vivant en grande partie séparé des affaires courantes, sans intérêt et presque sans espoir personnel dans nos luttes, il ne fit guère en politique que d'éloquens hors-d'œuvres. Il écrivit deux livres d'histoire, des abrégés, des résumés, genre qui ne convenait à aucun talent moins qu'au sien. Ce ne furent que des compilations faites avec hâte et fatique, et dans lesquelles étaient jetées çà et là des pages éloquentes, expression de ses misanthropiques douleurs. Comme tous les hommes dévoués à un extrême malheur, il voyait, il enviait malgré lui des heureux dans tous ceux que le sort avait moins maltraité que lui. Il avait vu successivement tous les hommes de son âge s'avancer en réputation, en situation, en bien-être, suivant les progrès naturels de la vie; et lui, immobile dans la sienne, volontairement exilé des sociétés où le talent est deviné, encouragé, poussé, récompensé, il se regardait trop facilement comme délaissé par ceux qu'à la longue il lui fallait perdre de vue. On pouvait déplorer en lui cette disposition injuste et trop cruellement expliquée par une solitude flétrie et souffrante. Mais bon, aimant, généreux, il

était toujours prêt à recommencer la vie, à se reprendre à toutes sortes d'illusions avec le premier jeune homme que le hasard lui faisait rencontrer, et qui annonçait quelque avenir. Combien d'écrivains aujourd'hui aimés du public, peuvent se souvenir d'avoir reçu de notre infortuné Rabbe les premiers applaudissemens qui leur aient fait sentir leur vocation? Combien il en est dont le nom a paru, pour la première fois, dans quelqu'une de ces chaudes et vives recommendations auxquelles sa plume était toujours préparée. Il avait renoncé pour son compte à sa réputation, dont il lui était si douloureux de se sentir digne; la plus douce récompense du talent, celle qui se recueille au sein d'un monde brillant, et que, dans son langage figuré, il appelait la *gloire argent comptant*, devant toujours lui manquer, il n'y avait point de prix équivalent à ses yeux. Il eût fallu, pour obtenir de plus tardifs et peut-être de plus solides applaudissemens, qu'il fît violence à sa nature, qu'il changeât la direction de ses facultés, qu'il se renfermât dans la méditation, lui qui était un homme d'expansion, de dehors et de premier mouvement. Ce pouvoir, dont si peu d'hommes sont capables, ne lui avait pas été donné. « Je ne suis, disait-il peu de jours avant de mourir, je ne suis depuis bien des années qu'un surnuméraire dans la vie, qu'un débris d'homme; je partirai sans avoir rien fait : heureux si quelques amis ont su ce que je pouvais

faire! » Mais, pour tous ceux qui l'ont fréquenté, pour tous ceux qui l'ont entendu, ne fût-ce qu'une fois, il n'y eût jamais de débris plus noble et plus regrettable. Quand il parlait de lui, de sa vie, quand il peignait ses impressions, ses souffrances, quand il racontait ce qu'il avait appris ou vu, il était admirable. Alors, son langage si abondant et si riche, sa diction si virile et si noblement accentuée, sa pantomime si spontanée, si heureuse, tout, jusqu'à sa physionomie dévastée, était expression, mouvement, peinture, entraînement. Il était rare qu'on ne lui dît point : « mais écrivez ce que vous venez de dire, peignez-vous vous-même, vous serez le plus singulier et le plus remuant des écrivains de ce temps. »

L'agonie de quatre jours qui a terminé sa vie, ne lui a laissé aucun moment dont ses amis aient pu profiter pour savoir s'il avait destiné quelque écrit à paraître après lui; mais on connaissait de lui quelque morceaux inédits dans lesquels il se retrouvera tout entier, et dont on ne peut que désirer vivement la publication. »

PHILOSOPHIE DU DÉSESPOIR.



DU SUICIDE.



Première Partie.

Alphonse Rabbe était imbu du sentiment religieux qu'il éprouvait à sa manière, et qui se modifiait chez lui suivant les nécessités et souvent aussi selon les caprices de son existence. Sous le coup irritant de cette idée d'un irrémédiable malheur qui le poursuivait sans cesse, en s'acharnant sur lui, il aurait pu être athée sans qu'on lui en fît un crime. Mais cette âme si vivement remuée dans ses agitations diverses, se sentait une cause au-dessus d'elle-même; et puis dans le sort d'Alphonse Rabbe, tout n'était pas qu'injustice, et il avait la conscience déchirante que dans ce sort, tel affreux fût-il, il y avait quelque chose de mérité. La plainte lui était permise, mais la plainte avec ces terribles retours sur le passé qui enfantent le repentir: les passions d'une jeunesse fougueuse et d'une organisation de feu ne l'avaient pas laissé sans reproche; il devait se reconnaître l'artisan des plus grandes misères de sa vie, et par cette douloureuse conviction de ses écarts, il lui était interdit de nier ou même de maudire le puissant arbitre des destinées du ciel et de la terre. D'un autre côté, il ne faut pas refuser aux impressions de l'enfance ce caractère d'indélébilité qui, malgré les réflexions d'un âge

plus avancé, persiste et se manifeste jusque sur le bord de la tombe. Né dans un pays de croyance, Rabbe resta sous l'influence du reflet mystérieux de cette foi qu'un imperturbable bonheur ensevelit profondément, mais qui, dans de cuisantes infortunes, se ravive presque toujours par les tortures de l'âme et du corps. Cependant il conçut la pensée du suicide ; mais en se familiarisant avec cette pensée, dans la persuasion, comme il le dit, que le suicide pourrait être un jour son propre fait, il demande sérieusement à sa raison, et à des autorités dont l'opinion ou l'exemple lui semblent d'un grand poids pour résoudre cette question, s'il y a des motifs réels de décider que le meurtre de soi est un acte contraire, soit aux principes de la vraie morale, soit à ceux de la vraie religion...

La réponse qu'il obtient a été en quelque sorte l'œuvre mortuaire et peut-être la sentence de notre ami.................. pourtant, examinée de sang-froid et avec ce calme de l'esprit qui permet de s'identifier, jusqu'à un certain point, avec toutes les natures et toutes les situations d'hommes, cette réponse laissera encore des doutes et des objections.

PHILOSOPHIE DU DÉSESPOIR.

Du Suicide.

J'ai beaucoup réfléchi sur la question du suicide : il s'est fait des chances de ma vie et des dispositions natives de mon caractère, une combinaison telle, que j'ai dû examiner cet acte si diversement apprécié, comme pouvant être un jour mon propre fait.

Il m'a paru toujours révoltant, je l'avoue, que l'homme, non content de tyranniser de tant de manières son semblable, prétende encore lui disputer le droit de s'affranchir par le sacrifice absolu de son existence! Une autre chose m'étonne, c'est que les hommes en général, faisant tant de bassesses pour vivre, on ait intéressé la morale et la religion

à la proscription d'un acte qui peut être quelquefois, à la vérité, l'effet d'un aveugle désespoir, mais qui bien souvent aussi est l'explosion d'une âme généreuse indignée du monde, fière de sa céleste origine et amoureuse de son immortelle dignité.

Les anciens se donnaient la mort avec une merveilleuse facilité; et leurs historiens, Plutarque entre tous les autres, ont consacré à l'admiration du genre humain, quelques suicides dont le récit arrache toujours des pleurs. Je ne parle pas de celui de Caton, il en est de plus beaux, il en est où le sacrifice a quelque chose de plus abondant et, si j'ose ainsi dire, de plus gracieux; où brille un luxe de grandeur d'âme mêlé à je ne sais quel héroïsme d'amitié et de tendresse.

Je ne vois pas qu'aucun de leurs philosophes ait proscrit le suicide : Marc-Aurèle, le plus vertueux des empereurs, et qui, dans une condition privée, eût encore été le meilleur et le plus sage des hommes, lui dont la philosophie est empreinte d'un caractère si remarquable de résignation et de piété, le divin Marc-Aurèle me permet de quitter la vie lorsqu'elle m'est trop amère; seulement il veut que je prenne congé du monde sans colère, sans trouble et sans dépit, mais avec une contenance assurée et un esprit tranquille, enfin comme *je sors d'une chambre lorsqu'il y fume.*

Je m'attends bien que certains hommes vont me

dire que la licence des anciens sur un point aussi important que le meurtre volontaire de soi-même, vient de ce qu'ils n'avaient pas sur les devoirs et les obligations de l'homme envers son créateur, des idées aussi épurées que les nôtres, et que leur doctrine, à cet égard, est précisément ce qui prouve l'infériorité de leur morale à celle que nous puisons dans la connaissance de la seule religion qui soit vraie.

J'aurai toujours quelque peine à croire que les Socrate, les Marc-Antonin, les Thraséas et les Caton, n'eussent pas des idées convenables sur la dignité de la nature humaine, et sur les devoirs à remplir envers la Divinité. J'abandonne toutefois cette difficulté; mais je trouverai facilement parmi les modernes des approbateurs du suicide, et le nombre en serait plus grand sans doute, si la crainte d'être flétri du nom de corrupteur de la morale publique, n'avait empêché beaucoup d'hommes dont la hardiesse n'égalait pas les lumières, de s'exprimer avec une entière sincérité. Il me suffira pourtant d'en citer deux, dont la haute sagesse ne peut pas plus être contestée que leur amour pour la vertu, je veux parler de Montesquieu et de J.-J. Rousseau.

Le premier a dit assez clairement, ce me semble, que l'homme n'a de garantie certaine de sa liberté qu'autant qu'il sait se dépouiller de son existence; que le mépris de la vie uni à la faculté d'en disposer

comme on le veut, en tous lieux et à toute heure, est la source la plus féconde de l'indépendance, et le gage certain d'une invincible fierté. Or, c'est par là surtout, c'est par leur supériorité dans cette haute science de mourir, que les Romains étaient les hommes que nous admirons.

Montesquieu avait déjà exprimé cette opinion dans les *Lettres persannes* Cette opinion a donc été celle de toute sa vie : ce qu'il est bon de remarquer, par la raison que cet illustre écrivain n'a pas échappé d'être mis en opposition avec lui-même, en matière d'opinions philosophiques, par la comparaison des ouvrages de sa jeunesse avec ceux qui appartiennent à une époque plus avancée de sa carrière. Quant à Rousseau, son opinion ne saurait être douteuse, pour quiconque a lu attentivement les deux lettres, si justement vantées, de Boniston et de Saint-Preux; et qui ne les a pas lues, qui ne les a pas présentes à la mémoire, assez pour se convaincre que la question, en apparence balancée, et malgré la renonciation de Saint-Preux au projet de s'arracher la vie, est en effet résolue dans le sens affirmatif? Les argumens de ce dernier sont d'une force irréfutable : aussi on voit bien qu'il ne cède la victoire qu'aux témoignages de la tendresse, et non aux raisonnemens de son généreux ami.

Puisque j'ai parlé de Rousseau, je devrais avant d'aller plus loin me justifier, peut-être, d'oser abor-

der une question traitée par ce grand homme. Il semble que tout ce que touchent dans le domaine de l'intelligence les talens de cet ordre, ne peut plus être abordé par des talens vulgaires, sans irrévérence et sans ridicule présomption.

Toutefois, je pense que le respect pour les hommes supérieurs, porté jusqu'à ce point, serait une pusillanime erreur. Dans les sciences proprement dites, il y aurait sans doute de la témérité et de la sottise à vouloir ajouter à la solidité d'un problème résolu par les Newton, les Lagrange; mais dans la philosophie morale il en va tout autrement : en matière de vérités positives et d'observations, la perception plus ou moins vive qu'un homme peut avoir de la justesse des siennes, ne conclut rien en faveur de son mérite; mais pour ce qui est des observations dont l'homme lui-même est le sujet, *le sentiment étant le fait primitif de l'âme*, la conviction d'un homme sur ce qui se rattache aux intérêts les plus chers de cette âme, doit être prise en très grande considération, abstraction faite du talent ou du succès plus ou moins grand avec lesquels il rend compte de ses impressions particulières. C'est du droit d'opinion qu'a tout homme sur le domaine moral, que se compose et se déduit le *sentiment universel*, dont on se prévaut avec beaucoup de raison, toutes les fois qu'il s'agit d'établir quelqu'une

de ces grandes vérités qui servent de fondement à la vie sociale et aux meilleures institutions.

Soit dit pour toutes les fois que je m'aviserai d'aller sur les brisées d'un autre, ou de joûter contre plus fort que moi.

De tous les argumens plus ou moins spécieux contre le suicide que Rousseau a pulvérisés, je ne prétends en examiner qu'un seul, celui qui consiste à imputer à crime, à l'homme qui se tue, la privation de tout le bien qu'il aurait pu faire en restant au poste que la Providence lui avait assigné.

Assurément, l'homme qui se tue est ou se croit bien malheureux; car nul ne renonce au bienfait de la vie qu'à toute extrémité, et lorsque ce bienfait est entièrement dénaturé par la malignité du sort; que si quelques hommes ont paru se donner la mort avec une certaine puissance de sang-froid et de facilité, c'est apparemment qu'ils avaient eu la sagesse de se préparer de longue main par le secours de la réflexion et de la philosophie, à s'acquitter de ce dernier acte avec noblesse et dignité, et même avec je ne sais quel bon goût qui ne doit jamais être exclu de l'accomplissement des actions les plus fières, les plus terribles, et dont il me semble que les anciens avaient parfaitement le secret. Je n'ai pas besoin, au surplus, de faire observer que comme le suicide n'a pas toujours pour motifs des situations

extrêmes et des passions violentes, il est naturel qu'il prenne le caractère qui distingue les dispositions de l'âme dans un état de tranquillité. Tel est celui qui n'est provoqué que par de l'ennui, de la lassitude, de la satiété.

Or, à quoi peut servir un homme qui n'est plus bon pour soi! Si la douleur a brisé le ressort moral, ou si l'abus de toutes choses en a détruit le jeu, prétendre renouveler un homme par l'attrait des actions vertueuses, c'est vouloir ranimer un asphyxié en lui faisant respirer les parfums les plus doux, tandis que les sels les plus irritans et les acides les plus caustiques peuvent seuls constater l'existence d'un reste de sensibilité.

Laissons de côté ces excès hideux qui flétrissent le moral de l'homme et le déshonorent en l'affaiblissant. N'expérimentons que sur des sujets d'élite, ne prenons que de *vertueux infortunés*, ceux dont le remords n'envenime pas les souffrances.

Mais la douleur déprave aussi; et ce genre de dépravation est d'autant plus à craindre que celui qui gémit sous son atteinte a un plus vif sentiment de son innocence. Cette affreuse opposition entre ses droits au bonheur et le sort qui l'accable; l'aspect de cette lutte prolongée où l'innocence, loin de suffire pour la victoire, semble un titre de plus à la défaite; cet horrible et pourtant si commun renversement de toutes les notions d'ordre et de

justice, pervertit, aux yeux de l'infortuné, le spectacle entier de la création, en bannit la providence pour mettre à sa place je ne sais quel génie de malheur ou l'incompréhensible fatalité; car l'idée monstrueuse d'un Arimane, gouvernant le monde, pèse et répugne moins à l'esprit humain, que cette série de contradictions et d'inconséquences dont les sophistes d'une classe particulière composent leur triviale divinité.

Quand l'homme en est arrivé là, quelque bonté native qu'il y eût en lui, il y a grandement à craindre qu'il ne se détériore et ne perde toutes ses vertus. Alors quitter la terre est un bien, un grand bien. Dès qu'un doute affreux commence à pénétrer dans une âme active, il faut être sûr qu'il n'en sortira pas avant de l'avoir rongée : et au lieu d'attendre lâchement le terme de cette désorganisation morale, ne vaut-il pas mieux se hâter de porter son doute au pied du trône de l'Éternel pour en obtenir la solution ? ne vaut-il pas mieux aller rendre à ce Dieu tout-puissant, dont le souffle nous créa, une âme sinon encore vierge, au moins encore ornée de quelques vertus et riche de quelques nobles illusions ?

L'avantage qu'il y a dans une mort précoce est une des idées qui ont le plus occupé ma vie. J'étais bien jeune encore, lorsqu'en lisant l'*Histoire de Cléobis et Biton*, les yeux mouillés de larmes, je

pressentis la grande vérité cachée dans cette touchante et mystérieuse histoire. Cette vérité, c'est le malheur de vivre, et la suite, puisque j'ai souffert la vie, me l'a assez révélé. Aujourd'hui, je ne sens plus cela de même : borné à de froides combinaisons intellectuelles, les grandes vérités de sentiment m'échappent ; que si, par intervalles elles viennent me rendre ma sensibilité passée, c'est pour enfoncer dans mon cœur la pointe dentelée du regret ! le regret d'avoir laissé venir trente ans sur ma tête, et d'avoir attendu la ruine de toutes les affections dont je fus l'objet ou la source ; le regret de ne m'être pas enveloppé dans le linceul funéraire au milieu des illusions d'une brillante jeunesse, de m'être laissé précéder dans la tombe par tout ce qui me fut cher !

Il ne serait peut-être pas difficile de prouver que le suicide, repoussé par les lois de la morale religieuse, est pourtant en harmonie avec l'esprit de toutes les religions en général, dont le principe le plus universel est d'exiger de l'homme le sacrifice de ses penchans les plus impérieux, de ses passions les plus naturelles. Dans tous les cultes possibles, en effet, l'adoration ne s'atteste que par le sacrifice ; et sans ce sacrifice plus ou moins déguisé, non seulement le culte, mais encore la religion n'existerait pas. Chez tous les peuples l'établissement d'un culte public paraît avoir découlé de l'idée d'une expiation

nécessaire, du besoin de désarmer le courroux d'un Être puissant et redoutable par l'hommage volontaire des choses et des êtres sur lesquels il peut exercer un pouvoir bienfaisant et destructeur. Plus le sacrifice est grand, plus la victime est rare, plus l'hommage est réputé digne de la Divinité. Nos sauvages ancêtres, obéissant à la voix de leurs druides, cherchaient à satisfaire l'implacable courroux de leurs dieux féroces, par des torrens de sang humain versés au pied de leurs autels. Ils immolèrent quelquefois des bataillons entiers que le sort des armes avait livrés en leurs mains. Dans certaines occasions, Teutatès, par la voix de ses sombres ministres, ne demandait rien moins à l'intrépide guerrier tremblant devant son image, que le sang de ses enfans et de sa femme, et à défaut d'aussi chères victimes, souvent l'infortuné sauvage s'immolait lui-même.

Des traces d'un culte pareil peuvent se retrouver encore dans quelques contrées où subsistent ces mœurs primitives qui paraissent avoir été communes à toutes les nations du globe, après la grande catastrophe qui n'a laissé d'un monde antérieur que le souvenir funèbre de sa destruction. Les sectateurs de l'idole révérée dans le grand temple de *Jagrenat*, aujourd'hui encore se précipitent sous les roues de son char, ou se frappent de leurs poignards pour rougir de leur sang le chemin qu'elle

parcourt, lorsqu'en certains jours solennels elle est menée en grande pompe.

Négligeons tout ce qu'il serait facile d'accumuler ici de citations historiques : le sacrifice n'est-il pas aussi l'article fondamental, le dogme essentiel de notre sainte religion ! Pourquoi dit-on le saint sacrifice de la messe? Parce qu'un Dieu incompréhensiblement homicide de lui-même, livra son fils, e livra lui-même au supplice pour opérer notre salut. La messe n'est que la commémoration, par on renouvellement, de ce mystérieux sacrifice.

Les bûchers de l'inquisition étaient bien aussi quelque chose de ce genre : il s'agissait toujours d'apaiser un Dieu irritable et jaloux. Le vœu de virginité, celui de pauvreté, d'ignorance, d'abnégation de soi-même, tous ces tourmens prolongés de la vie claustrale, qu'est-ce autre chose que la mutilation douloureuse de son être et une sorte de suicide journalier et permanent par lequel l'homme prétend être agréable à la Divinité? Lequel est le plus cruel envers lui-même, lequel se détruit le mieux de celui qui s'immole d'un seul coup, ou de celui qui s'extermine en détail et porte par lambeaux la victime sur l'autel?

Je n'ai pas besoin d'examiner si les idées que l'homme s'est faites de la Divinité et des moyens par lesquels il peut lui plaire, sont conformes ou non à la droite raison, injurieuses ou honorables

à la Divinité. Je me borne à signaler ce caractère de férocité commun à toutes les religions primitives, et cette idée d'un sacrifice déguisée sous des formes adoucies, mais toujours subsistante même dans les plus humaines des théologies ; et j'ajoute, que l'anathême dont le suicide est frappé par les lois de ces systèmes religieux, est à-la-fois une contradiction et une barbarie.

On me répondra peut-être que le sacrifice ne vaut, qu'en vertu de l'intention qui le dirige ; mais alors quel infortuné pourrait espérer des consolations ; car quel est celui qui souffre volontairement et qui ne lutte pas contre le mal autant qu'il le peut? Il n'y aurait à ce compte de méritoire que les macérations des cénobites et la vie des anachorètes, ce qui ne peut pas être admis. D'après l'Évangile, on peut faire son salut partout ; il n'est nullement enjoint au chrétien de quitter le monde, ce serait vouloir que le soldat fuie le danger. Il n'est pas non plus nécessaire de souffrir de bon gré ou de chercher les occasions de souffrir, il suffit d'être malheureux pour avoir un droit spécial à la prédilection de la Divinité et aux dédommagemens promis à ses élus. Toutefois, il est probable, théologiquement parlant, que ceux qui sont avides de souffrances ont un degré de mérite de plus ; et que le mépris de la vie terrestre est un titre à la jouissance plus immédiate de la vie éternelle.

Cette inconséquence de la morale religieuse avait eu lieu chez les anciens, au moins dans quelques systèmes particuliers de croyance. Il est remarquable que Virgile a placé les suicides dans l'enfer qu'il décrit au VIe. livre. Cela ne prouve point que l'opinion du siècle d'Auguste proscrîvit cet acte, puisque le contraire nous est attesté par tous les monumens historiques de l'époque, et puisque cette époque fut précisément celle de la plus grande vogue du trépas volontaire, et de la plupart des suicides fameux vantés par tous les historiens du temps. Mais cela prouve que Virgile a rendu compte des opinions d'une secte particulière, et qu'il ne faut voir dans tout ce VIe. livre, comme l'a prétendu le célèbre Warbuton, qu'une sorte de révélation des mystères de Cérès Éleusine et des initiations qui se pratiquaient dans son temple. L'abbé Delille rejette cette opinion et lave Virgile du reproche d'impiété que lui fait l'évêque anglais, en disant que le poète n'avait fait que reproduire des idées consacrées par les traditions les plus antiques, et devenues en quelque sorte populaires en philosophie. Mais à mon avis, l'évêque a raison, et je suis porté à croire qu'il faut voir une révélation dans toute la description du VIe. livre; à la vérité, non point une révélation coupable et impie, attendu que les mystères n'étaient plus environnés, et depuis long-temps déjà, du respect et de la crédulité des peuples. Ce qu'il y a

de certain au moins, c'est que la morale des prêtres et celle des hommes les plus grands et les plus vertueux de la république, différaient en des points très graves, comme celui du suicide; car sans cela comment admettre que Caton et Brutus se fussent plongé leur épée dans le sein aux applaudissemens universels de tout ce que le monde avait alors d'illustre? Certes, Caton n'était pas un impie: lorsque César, dans le sénat, cherche à détruire le dogme consolant d'une vie future, Caton le réprimande avec une âpre ironie et finit par lui dire qu'il est un mauvais citoyen. Enfin certaines circonstances de son suicide prouvent combien l'âme de ce grand homme était éminemment religieuse: au rapport des historiens, il passa la nuit qui précéda son suicide à lire le *Traité de l'immortalité de l'âme* de Platon. L'abbé Delille a lui-même rendu cette situation en très beaux vers, dans ce dithyrambe qu'il eut le courage de composer à une époque funeste et terrible à tous les hommes qui croyaient en Dieu et à la liberté.

Ainsi quand tout fléchit dans le monde,
Hors la grande âme de Caton,
Immobile, il entend la tempête qui gronde
Et tient, en méditant l'éternité profonde,
Son poignard d'une main, et de l'autre Platon!

Que conclure de ce trait particulier de la morale des prêtres? Une chose toute simple: c'est que dans

tous les temps, ils ont voulu exercer sur la voln té de l'homme un empire illimité, et prescrire la mort ou la vie suivant qu'il pouvait convenir à leurs intérêts. Ne perdons pas de vue que la théocratie a été le premier de tous les gouvernemens, et que dans l'origine des sociétés les rois étaient pontifes. Or, dans ces temps primitifs où la terre n'était pas peuplée, la puissance des monarques ne pouvait consister que dans le nombre de leurs sujets. Cependant le caractère de leur tyrannie, en faisant beaucoup de malheureux, devait familiariser les hommes avec l'idée de la mort et la leur rendre souhaitable. Il devait donc arriver souvent qu'ils voulussent se soustraire à leurs fers par le trépas, et de là naquit nécessairement l'opinion inventée par les prêtres que le suicide était un crime abominable devant Dieu.

Mais comme les injonctions religieuses étaient loin de suffire ou du moins qu'elles ne purent pas suffire long-temps, il fallut que la législation civile vînt à leur aide avec son cortége effrayant de supplices et de bourreaux. Comment atteindre pourtant l'homme qui vient de se précipiter dans la profondeur du tombeau? On dirait que l'impuissance des législateurs s'est quelquefois tournée en rage, surtout lorsqu'ils ont obéi aux inspirations des prêtres. Il est impossible de donner un nom plus convenable à l'esprit de ces dispositions pénales, qui jadis, chez la

plupart des peuples de l'Europe, non contentes d'exercer sur un cadavre insensible d'inutiles fureurs, frappant encore une postérité innocente, la livraient à la misère et à l'infamie, au lieu de lui accorder cette pitié active et secourable à laquelle un tel malheur donne incontestablement des droits.

Heureusement nos lois sont purgées de cette étrange barbarie, et il faut espérer que, malgré les regrets que certains hommes exhalent à cet égard, elle ne reviendra pas les infecter de nouveau. Il nous est redéfendu de nous séparer de nos femmes : à la bonne heure, ce sera une raison pour les prendre moins légèrement ; mais du moins qu'il nous soit permis de nous séparer de cette vie contre le bonheur et le repos de laquelle tant de chances fatales, filles de nos perverses institutions et de nos fausses mœurs, peuvent conspirer. Aussi long-temps que les lois ne seront pas assez parfaites, ou les gouvernemens assez bons pour préserver l'homme de l'effet des plus fréquentes combinaisons de la fortune, et de la collision meurtrière des intérêts ; aussi long-temps que la machine sociale sera assez défectueuse pour que ceux qu'elle doit protéger aient à craindre d'être broyés à chaque instant par le jeu de ses ressorts, il sera absurde, odieux et barbare de vouloir empêcher ceux que la roue menace, de se mettre à l'abri du supplice en se jetant dans ce fleuve éternel, sur lequel la pitoyable machine est incessamment suspendue.

Dans l'Écriture Dieu dit à Moïse : « Va trouver Pharaon, dis lui qu'il laisse mon peuple s'en aller en liberté; mais j'endurcirai son cœur, il refusera, et je frapperai son royaume de sept plaies. »

Tous les Pères commentateurs se sont mis l'esprit à la torture pour concilier ce passage, avec les idées que nous devons avoir de la suprême justice, de la suprême bonté; mais tous ont échoué, et il a fallu finir par déclarer que les desseins de l'Éternel étaient incompréhensibles.

Ce privilége d'inconséquence et d'incompréhensibilité ne fut pas inventé pour les lois humaines : il faut qu'elles portent en elles-mêmes la raison de leur existence, et la preuve de leur justice et de leur nécessité; je dis des lois qui aspirent à être autre chose que des volontés capricieuses et tyranniques.

Ainsi, que l'on cesse d'autoriser, par des mesures réglementaires, les maisons de jeux, les lieux de prostitution, les coups de dés si immoraux de la bourse, et la loterie où le pauvre va jouer le pain de la journée, après quoi il faut qu'il soit voleur ou suicide; que l'on fasse disparaître ces agens de destruction appropriés aux habitudes de toutes les classes; que l'on efface cette effrayante disproportion dans la répartition des biens sociaux, d'où naissent la corruption, le faste, la langueur, l'ennui, et finalement la consomption des

riches, puis la misère abrutissante et féroce des prolétaires; que l'on renonce à cette complication d'agens corrosifs et destructeurs de la vie, après il pourra être permis de dire aux hommes, de par Dieu et les lois : vous ne vous tuerez plus. En un mot, multipliez les moyens de morale et de bonheur, et le sentiment impérieux qui attache l'homme à son existence reprendra toute sa native énergie.

Dans l'état actuel des choses, le monde présente le spectacle d'une immense arène, où les hommes se précipitent en foule pour se disputer, au prix de leur sang, de leurs douleurs et de leur honte, la possession des avantages sociaux. Eh bien! celui que repousse et indigne la vue d'un pareil champ de bataille, et qui se trouve enrôlé malgré lui; qui ne veut être ni oppresseur ni victime, et qui ne craint pas moins une odieuse et inhumaine victoire, qu'une humiliante défaite, ne pourra-t-il pas se précipiter en dehors du cirque, et disposer de lui, pour qu'un hasard sinistre et flétrissant n'en dispose pas! En se retirant, en abdiquant sa part du butin, en jetant ses armes, ne diminue-t-il pas la masse des prétentions universelles, et en même temps l'ardeur féroce des concurrens? S'il était imité par le plus grand nombre, le carnage ne serait-il pas infiniment moins grand? quand la famine presse une ville assiégée, celui qui se donne la mort, parce qu'il se voit inutile à sa défense, et onéreux à la subsistance

publique, ne fait-il pas un acte de magnanimité?

O vous qui proscrivez et frappez le suicide d'un si facile anathême, vous ne savez pas toute la reconnaissance que vous devez à l'homme généreux et fort, qui vous abandonne ainsi tranquillement sa place et ses droits au banquet de ce monde, où tous ne sont pas également bien traités; et si au lieu de consacrer sa puissante énergie à briser les liens qui nous attachent si invisiblement à l'existence, il l'avait employée à réclamer sa part de ces mets délicieux, de ces liqueurs enivrantes qui excitent votre impétueuse convoitise; si non content de la sienne il eût encore voulu celle de ses voisins, à l'exemple de tant d'autres; si plaçant dans vos rangs pusillanimes sa large individualité, il vous eût refoulés les uns sur les autres; si plus ambitieux et plus méchant, il eût confusément renversé les tables et les convives, et des torches que portent vos esclaves, incendié la salle du festin: expirans sous ses ruines, combien voudriez-vous que ce redoutable adversaire eût lui-même étouffé sa force dans un précoce tombeau!

Telle est la déplorable imperfection de notre nature humaine, et surtout le résultat de la société, que le plus homme de bien n'est souvent que celui qui fait le moins de mal; que l'on ne vienne donc pas me dire que je veux sanctifier un crime, par la supposition exagérée et fausse de crimes plus grands que le suicide prévient. Il est certain que celui dont

la fierté rejette une vie mutilée par le sort, se trouvait par les conditions de son être moral, dans la terrible alternative de vivre coupable ou humilié, de se traîner au tombeau par la route des détresses ou par la route des prévarications. Injustement dépouillé de sa fortune, de son rang, de sa réputation, de tous les avantages qui lui rendaient la vie honorable et douce, je suppose que cet infortuné délibère sur celle qu'il doit adopter; assurément il peut recouvrer une partie de ses pertes en se vouant aux pratiques perverses des scélérats qui lui ont tout ravi, hors le stérile témoignage d'une bonne conscience; il peut à leur exemple intriguer, calomnier, fouler aux pieds tous les commandemens de la justice, et bientôt opulent et accrédité s'élever sur la ruine des malheureux qu'il aura faits à son tour; ou si la possibilité de ces dédommagemens lui est même ravie, il peut au moins se venger, il peut aller plonger un couteau dans le sein de ses ennemis : au lieu de tout cela, il ne se venge que de la destinée, il se tue! quoi que l'on puisse dire, un tel homme me paraîtra toujours grand.

Le bonheur de faire le bien dans ce monde d'une manière positive et absolue, est dépendant d'une multitude de circonstances, dépendantes elles-mêmes du hasard. Il n'est pas vrai que quelle que soit la position où l'on se trouve, on puisse être utile à ses semblables; sous le point de vue général de

cette utilité, pour qu'elle soit réelle, il faut ou des richesses, ou des talens, ou un crédit qui rarement n'est pas le fruit des unes ou des autres. Tout homme, même dépourvu de ces trois choses, peut sans doute faire une bonne action, mais dans ce cas la faculté de faire le bien n'est plus une condition de son existence, ce n'en est plus qu'un accident; et quand j'ai de justes motifs pour être las de la vie au point de vouloir en sortir, il serait tout-à-fait ridicule et non moins inutile de me vouloir retenir, par la raison que je pourrais si le feu se mettait chez mon voisin, éteindre l'incendie, ou si sa femme tombait à l'eau l'empêcher de se noyer. Pour qu'il y ait équilibre dans des motifs contraires de détermination, il faut certainement qu'il y ait une égale actualité, avec une égale puissance. Les intérêts les plus prochains et les plus immédiats sont toujours ceux qui l'emportent; et c'est de là que vient la prédominance des dispositions pénales des codes humains, sur toutes les menaces de la religion, bien que celle-ci ait à sa disposition l'éternité des supplices, et les *trésors de la colère* d'un Dieu vengeur.

Mais, selon moi, on fait encore un très-grand bien, quoique sous une apparence négative, toutes les fois que l'on se tire de la foule et que l'on renonce à prendre sa part des avantages que, contre l'intention de la nature, la société distribue avec une si aveugle ou si criminelle partialité; d'accord me

dira-t-on : tenez-vous à l'écart, renoncez à la richesse et aux honneurs, si vous êtes capable de ce stoïcisme; mais qu'y a-t-il de commun entre cette résolution si digne d'éloge, et cette frénétique rébellion contre les lois de Providence dont on se rend coupable en se donnant la mort?

Ce raisonnement est aussi faux, qu'il serait juste et invincible, si l'homme vivant en société pouvait se choisir les élémens de sa destinée : or, c'est précisément de l'impossibilité où il est de faire ce choix, que je suis parti pour plaider la cause du suicide. J'ajoute ici, pour mieux développer ma pensée, que l'homme de la société ne peut pas s'arrêter une fois qu'il s'est jeté au milieu de la tourmente; ou, si l'on préfère une autre comparaison, qu'il est presque absurde de vouloir fixer le point où dans cette lutte impétueuse des passions et des intérêts personnels, finit la défense et commence l'attaque; le point où le domaine de la conservation personnelle est franchi pour faire place à l'invasion de l'existence d'autrui. Tel s'est jeté dans la carrière de l'intrigue et du monde afin d'acquérir seulement de quoi se soustraire à l'empire du besoin, qui finit par être dévoré de la soif des richesses, après avoir accumulé des millions. Amyot, fils d'un boucher, bornait son ambition à devenir possesseur d'un petit bénéfice; depuis évêque de Bellosane, il disait avec une naïveté d'habitude, que *l'appétit vient en man-*

geant, et d'ailleurs le nécessaire est souvent aussi difficile à obtenir que le superflu. Telle est la bizarrerie de la fortune : tandis que les uns semblent n'avoir que des vœux à former pour les voir accomplis, et que portés par je ne sais quelle main invisible, ils montent et s'élèvent sans travaux et sans peine sur tous les sommets sociaux, d'autres, et c'est nécessairement le plus grand nombre, semblent condamnés, dans ce monde, à réaliser la fable de Sysiphe qui roule contre un escarpement insurmontable, le rocher sous lequel il retombe éternellement. Les talens, les travaux, les vertus, toutes ces choses sont vaines contre l'ascendant de la destinée; c'est une terrible vérité qui ne peut être contestée que par les hommes obligés de professer le mensonge, ou par ces favoris du sort dont l'heureuse, mais méprisable ignorance n'a, de la vie, que les étroites notions, fruit de leur expérience personnelle.

S'il ne fallait faire des lâchetés et trahir les intérêts de sa conscience que pour obtenir de l'opulence et du pouvoir, certes les hommes seraient trop heureux, et les sages triompheraient avec facilité. Le malheur est que la vie même et la vie la plus simple est souvent à ce prix; le malheur est que la médiocrité dorée du poète Horace est d'une tout aussi difficile acquisition que les trésors de Lucullus. Celui-ci tient tout des mains généreuses de la vic-

toire, et l'autre n'aurait rien obtenu sans la plus lâche adulation; et j'ai vu tel père de famille qui pouvait dire à ses enfans : le pain que je vous donne est le prix de mon humiliation.

Le travail est le gage de l'indépendance, dit-on, je dis, moi, pas toujours. En tout pays, dit Rousseau, les bras d'un homme valent sa subsistance, cela n'est pas plus exact : le travail peut souvent manquer, il peut se faire que le hasard ne laisse à ma disposition que des instrumens dont je ne puis pas me servir. L'éducation décide de tout ce que nous sommes; or, l'éducation telle qu'on l'entend dans les pays civilisés, par l'effet de directions trop spéciales et trop exclusives, prépare évidemment des victimes au malheur : rien de plus fréquent que de voir des revers de fortune, des froissemens inattendus déjouer des plans trop prématurés en même temps que trop absolus, et rendre les provisions du jeune âge absolument inutiles pour l'âge avancé de la vie. Dites à celui dont une éducation trop délicate et trop molle énerva les membres, de prendre le sac et le mousquet du soldat; à celui qui n'exerça que son cerveau et sa plume, de manier la hache du charpentier, ou le lourd marteau du forgeron; à celui qui n'apprit à rien faire, parce qu'il pensait que la nature avait tout fait pour lui, de se rendre apte à quelque chose. Je veux bien admettre que toutes ces possibilités existent dans cette volonté

forte, don si rare; mais l'adversité qui frappe chacun de ces êtres de convention, destitués des socles sur lesquels ils figuraient dans ce monde factice; l'adversité pressante, impérieuse, souscrira-t-elle une convention, pour garantir cet apprentissage d'une nouvelle vie? Non! il faut pourvoir au moment, et le besoin d'aujourd'hui sera père de l'infamie de demain.

Que l'on prenne garde que je raconte les effets de la société, telle que les temps, les hommes et le sort nous l'ont faite, et que je préconise le suicide, non point comme étant un acte d'une bonté morale positive, mais comme un terrible remède, comme le moindre des maux à choisir dans cette fréquente et si cruelle alternative : vivre avili, ou mourir respecté.

Je sais que ces mots rigoureux d'infamie et d'avilissement, les lois de la société et son langage ne les attachent qu'à des actes d'une immoralité grossière, ou d'une bassesse odieuse, et sans doute dans ce sens, il y aurait plus que de l'exagération, il y aurait une sorte d'animosité anti-sociale, à prétendre que la conservation de la vie soit fréquemment pour les hommes bien nés le prix de ces extrémités dégradantes; mais si dans nos mœurs il a fallu augmenter la flexibilité des principes, et accroître la mesure d'indulgence qu'a, dans tous les temps, réclamée la faiblesse humaine, une âme austère et généreuse

peut elle même entrer dans ces ménagemens d'une corruption ingénieuse, et tolérer ces transactions? d'ailleurs nos langues si polies, organes de mœurs fausses, ne sont-elles pas un mensonge continuel? Pauvreté n'est pas vice, dit-on, et cela est bien incontestable; d'où vient donc que la pauvreté déshonore, non point, à la vérité, de ce déshonneur qui sépare violemment un homme de la société, lorsqu'il a volé sur les grands chemins ou coupé les bourses dans les carrefours, mais de ce déshonneur non moins réel, qui s'infiltre en silence dans tous les rapports de l'homme le plus digne d'estime et d'intérêt? dès qu'il montre la corde, c'est-à-dire dès qu'il se laisse surprendre aux prises avec le besoin, on ne lui court pas sus, au contraire on s'écarte: le vide et la solitude se propagent autour de lui, comme sur les traces du pestiféré dont le souffle exhale la contagion et la mort.

Ce mépris du sot qui suit la pauvreté, et qui forçait André Chenier de regarder l'asile de la tombe avec une généreuse convoitise, ce mépris est une terrible chose; qu'importe au sage, dira-t-on, l'opinion des sots? qu'importe, ah! ne nous faisons pas une philosophie impraticable, pour qu'au besoin les vaines sentences dont elle est bâtie nous laissent avec de la poussière dans la main. L'opinion des sots est beaucoup, puisque la société est leur domaine, et qu'ils y décident de tout en souverains absolus.

Tout ce qu'a pu faire de mieux la science expérimentale de la vie, c'est de nous apprendre, non à leur résister, non à les combattre, mais à les fuir. Or, cette égrégation du vulgaire, de la foule, et des anxiétés de la tourmente sociale, est précisément la question à résoudre, pour celui qui peut trouver dans son avoir un gage suffisant d'indépendance et de repos.

On pensera peut-être que la commisération affectueuse des honnêtes gens, peut servir de compensation au dédain des sots, c'est une erreur : je puis me défendre contre ce dernier sentiment, il est de sa nature éminemment hostile ; sa manifestation soulève toutes les forces conservatrices du *moi*, au lieu que l'autre, le plus souvent déguisant l'égoïsme et son horrible volupté, sous les dehors de l'humanité et de la bienveillance, m'impose avec une insolence atroce un tribut de gratitude pour la stérile flétrissure qu'il me fait subir. Tout homme qui éprouve pour les maux de ses semblables une pitié vraiment généreuse, comprend assez que l'on n'a le droit de plaindre tout haut que celui que l'on peut et l'on veut secourir.

La pitié de l'homme, je le répète, est flétrissante pour son semblable, et il se rencontre des cas où l'infortuné portant le cœur le plus noble peut s'en voir accablé. Un fier taureau pourchassé dans un cirque barbare, tout hérissé de petits dards par

cent vils gladiateurs en manteau de soie et en crépine, n'attend pas pour mourir d'avoir perdu son meilleur sang par tant de petites blessures, il s'élance sur l'épée étincelante chargée de lui donner la mort.

Je sais bien que cette fierté que je conseille aux malheureux, risque souvent d'être confondue avec l'orgueil; car il ne suffit pas à l'inhumanité ordinaire des hommes que le malheur soit le malheur, ils veulent encore que ce soit l'abjection. Ils consentent rarement à voir leur égal dans celui que la fortune met à la disposition de leur bienfaisance cruelle; et bien éloignés de l'esprit qui respire dans cette belle maxime de l'antiquité *res sacra miser*, ils ne voient dans l'infortuné qu'un être déchu et toujours à la veille d'être criminel s'il ne l'est déjà; aussi il me paraît surprenant que le crime ne soit pas plus souvent la conséquence de certaines situations, puisque ces situations en emportent les effets les plus réellement terribles, pour ceux qu'elles dépouillent ainsi de tous les priviléges de la vie sociale. N'attribuons pas la résignation apparente à leur sort de tant d'hommes, aux enseignemens si infructueux de la religion, ni aux suggestion d'une conscience que le malheur même pervertit: c'est la lâcheté humaine qui seule peut expliquer la durée de cet odieux chaos social.

La Rochefoucauld a dit *qu'il y a dans le malheur*

de notre meilleur ami quelque chose qui ne nous déplaît pas. Cette révoltante observation énoncée d'une manière si tranquille, constate pourtant le caractère de sensibilité de la plupart des gens qui se piquent d'en avoir. Ce sentiment ou cette disposition de l'âme touche de trop près par ses racines au domaine de l'amour de soi : il faut s'en méfier. Je croirai, en vertu d'une assez longue étude des effets propres de cette sensibilité, vantée comme un don très précieux, qu'elle compromet plus souvent la cause du malheur qu'elle ne la protège. La sensibilité est extrêmement exigeante, et la privation du retour de gratitude sur lequel il est rare qu'elle ne compte pas, la transforme en des dispositions contraires, et de la nature la plus odieuse ; c'est ainsi que la haine naît souvent des ruines de l'amour le plus vif. L'homme froid et médiocrement impressionable, qui ne s'attachant jamais aux individus, et peu ému de leurs souffrances, fait le bien pourtant, en vertu d'une certaine tendance à l'ordre, et d'une certaine théorie sur la dignité de l'espèce, laquelle ne peut se maintenir dans l'abaissement de la plupart, que par la grandeur morale de quelques-uns, me semble un agent beaucoup mieux choisi et beaucoup plus distingué des desseins de la Providence ici bas.

Quoi qu'il en soit, néanmoins, des exagérations et des fausses directions de cette sensibilité que l'on

pourrait caractériser d'un seul mot, en l'appelant *féminine*, elle est encore préférable à la privation totale, soit des propriétés de la sympathie, soit de la perception et de l'amour de l'ordre, qui produit avec plus de convenance et de mesure les mêmes effets. La pire espèce dans les êtres sensibles et intelligens, est celle de ceux pour qui le malheur étranger n'est qu'un stimulant aux affreuses satisfactions de l'égoïsme, et qui composent leur nectar et leur ambroisie, comme les sorcières de Thessalie composaient leurs philtres et leurs poisons, avec le sang des victimes égorgées et les larmes arrachées à la douleur; malheureusement dans cette dernière classe il faut ranger plus de la moitié des tristes mortels. On me dira que je calomnie l'humanité tout entière, cependant je ne fais guère que répéter la vérité que le moraliste que j'ai cité tout à l'heure, a fait passer en la disant du bout des lèvres, et en la signalant presque avec le plaisir que procure une liqueur nouvelle à un habile dégustateur.

ENTRE LA VIE ET LA MORT.

LE PAIN DES FORTS.

Au milieu des amertumes et des dégoûts de sa malheureuse existence, l'infortuné Alphonse Rabbe tournait sans cesse son espoir vers la mort qui pouvait seule l'en affranchir. La mort était devenue son culte de tous les jours, et il s'appliquait à la parer, afin d'avoir au moins une joie dans ce refuge et la perspective d'un avenir dans ce néant. Chaque sentence, chaque maxime, chaque réflexion où elle était représentée, sinon toujours comme un bienfait, du moins comme un soulagement ou plutôt une issue à l'enfer de la vie, était, par lui, recueillie religieusement et avec une sincère gratitude envers son auteur. C'était là la manne qu'il cherchait et dont il aimait à se nourrir ; c'étaient les fleurs du trépas qu'il glanait dans

le champ de la philosophie. Il avait ainsi réuni, pour son usage, une série de pensées auxquelles il avait joint ses propres méditations. Cette série qu'il appelait le *Pain des Forts*, est une sorte d'évangile du suicide, c'est comme la recommandation de l'âme que peut se faire à lui-même l'homme qui aspire à sortir de ce monde par un trépas volontaire ; ce serait aussi, mais avec une utilité plus réelle et cette fois, du moins, dans un but louable, le bréviaire de celui qui aurait besoin de s'aguerrir contre les prévisions de ce terme fatal auquel nous arriverons tous.

Le Pain des Forts.

Exister c'est périr ; c'est mourir que de vivre.



Tota vita hominis nihil aliud quam iter ad mortem (1).



Unde superbit homo cujus conceptio culpa, nasci pœna, labor vita, necesse mori (2)?



Cadavre insensible! quand seras-tu donc rendu à

---

(1) Toute la vie de l'homme n'est autre chose qu'un acheminement à la mort.

(2) De quoi s'énorgueillit l'homme, lui dont la conception est une faute, la naissance une peine, la vie un travail, la mort une nécessité ?

la poussière! Oh solitude! Oh mort! Je me suis abreuvé de vos sévères délices, vous êtes mes amantes.

(*Soirées de Mélancolie*, p. 103.)



Monde d'illusions! tes charmes disparaissent bien vite à l'œil de celui qui ne te regarde plus à travers le prisme des trompeuses voluptés.



Qui peut contempler une tombe, un cimetière, ce terme inévitable où viennent aboutir tous les sentiers de la tristesse, du plaisir et de la gloire, cet écueil effrayant de l'existence, sans pousser un soupir sur la destinée des hommes?



La nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison pour supporter les peines de la vie.

(J.-J. Rousseau.)



Vivre libre et peu tenir aux choses humaines, est le meilleur moyen d'apprendre à mourir.



Celui qui a tâché de vivre de manière à n'avoir pas besoin de s'occuper de la mort comme d'un événement, la voit venir sans effroi.



Mortem ac dolorem contemnere fortis animi est (1).



Non terret sapientem mors quæ propter casus incertos quotidie imminet; propter brevitatem vitæ nunquam longè abest (2).

(SENEC.)



Contemnamus omnes ineptias, beatam que vitam in animi robore ac magnitudine, et in omnium rerum humanarum despicientia ac mortis contemptione ponamus... Proh Dii immortales! quam iter illud jucundum esse debet quo confecto nulla reliqua cura, nulla sollicitudo fertura sit (3).

(SÉNEC.)

---

(1) Il est d'une âme forte de mépriser la mort et la douleur.

(2) La mort, qui par les accidens imprévus menace à toute heure, n'épouvante point le sage ; vu la brièveté de la vie, elle n'est jamais loin de nous.

(3) Dédaignons toutes les frivolités et plaçons le bonheur de la vie dans la force et l'élévation de l'âme, ainsi que dans le mépris



Moriendum est! quid fles homo! eo ibis quo omnia eunt (1).

(*Idem.*)



Tendimus huc omnes : hæc est domus ultima.
Tendimus huc omnes : metam properamus ad unam (2).



Sapienter ac fortiter *factis* metiamur cujusque vitam, non tempore (3).



Omnia sub leges mors vocat atra suas (4).

---

des choses humaines et de la mort... Dieux immortels! qu'il doit être agréable ce voyage qui, une fois achevé, ne laisse après lui ni regrets, ni inquiétudes.

(1) Il faut mourir! Pourquoi pleurer, ô homme? tu iras où vont toutes choses.

(2) Nous y marchons tous ; tous nous nous avançons vers un terme commun.

(3) Mesurons la vie de chacun, non par sa durée, mais par les actions accomplies avec sagesse et courage.

(4) L'impitoyable mort soumet tout à ses lois.



Ad hanc legem natus es : hoc patri tuo accidit, hoc matri, hoc majoribus, hoc omnibus ante te : hoc omnibus post te accidet... Quantus te populorum moriturorum sequetur, quantus comitabitur numerus! Non quam diu sed quam bene acta sit vita refert (1).



Vita si scias uti longa est.. ii vero soli uti sciunt qui sapientiœ vacant (2).



Excutienda tibi vita cupido est; discendumque quam bene vivas referre, non quam diù (3).

---

(1) Tu es né pour subir cette loi : autant en est-il advenu à ton père, à ta mère, à tes aïeux, à tous ceux qui vinrent avant toi, à tous ceux qui viendront après... Que de peuples se succèderont; mortels comme toi, que de peuples les suivront à leur tour. Ce qui importe n'est pas que la vie soit longue, mais qu'elle soit bien-remplie.

(2) Si tu sais user de la vie, elle sera toujours assez longue... Ceux-là seuls savent en user qui se consacrent à la sagesse.

(3) Il te faut bannir le désir de la vie et apprendre qu'il importe plus de bien vivre que de vivre longuement.



Mors tum œquissimo animo oppetitur, *cum suis rectè factis* vita occidens consolari potest (1).



Humatio contemnenda in nobis, non negligenda in nostris (2).



Non patronum quæsivit ad judiciam capitis Socrates, nec judicibus supplex fuit : adhibuitque liberam contumaciam a magnitudine animi ductum non a superbia. Censebat dicebatque, duas esse vias animorum e corpore excedentium. Nam eos qui se vitiis contaminarent devium quodam iter ingredi, seclusum a consilio deorum : contra vero facilem ad deos aditum patere illis qui se integros,

---

(1) On n'approche jamais de la mort avec plus de calme que lorsqu'au déclin de la vie on a pour consolation le souvenir du bien qu'on a fait.

(2) Méprisons les soins de notre sépulture, mais ne négligeons pas de nous occuper de celle des personnes qui nous sont chères.

castosque servavissent, essent que in corporibus humanis vitam imitati deornm (1).

(SENEC.)

❃

Eorum qui mortem fortiter oppetierunt exemplis incitati mortem tandem vel optare incipiamus, vel certe timere desistamus, nam cum supremus ille dies non animi extinctionem sed commutationem tantum afferat loci, quod optabilius?.. mortem nobis portum et perfugium putemus (2).

---

(1) Sous le poids d'une accusation capitale, Socrate ne voulut point d'avocat; devant ses juges il ne descendit point à des supplications, il y parut au contraire avec cette impassible indifférence qui prend sa source, non dans l'orgueil, mais dans la grandeur d'âme. Il pensait et disait que deux voies à suivre se présentaient aux âmes quand elles se séparaient du corps. Celles qui s'étaient souillées par des vices entraient dans un chemin dont les détours les éloignaient du séjour des dieux : l'accès de ce séjour était au contraire rendu facile à celles qui s'étaient conservées chastes et pures de toute iniquité, et qui dans des corps humains avaient imité la vie des dieux.

(2) Encouragés par les exemples de ceux qui ne redoutèrent pas la mort, ou commençons enfin, sinon à la souhaiter, du moins à cesser de la craindre, car, puisque ce jour suprême n'apporte pas l'extinction de l'âme, mais seulement son changement de lieu, qu'y a-t-il de plus désirable ?... Songeons que la mort est pour nous un port et un refuge.



Vir sapiens mortem, morbos et alia quæ in vitam humanam incurrunt feret non solum patienter, sed etiam libenter ut pareat legi naturæ: quemadmodum bonus miles fert vulnera et transverberatus telis, moriens amat eum pro quo cadit imperatorem, habebit in animo illud vetus preceptum *Deum sequere* (1).

(SENEC., *de Béat.*, CH. XV.)



Minabatur Tyrannus Theodoro philosopho et quidem sine sepultura, cui Theodorus: O te ineptum, si putas interesse supra terram an infra putrescam! magnus animus egressurus e corpore nihil ad se judicat pertinere quod illud conferatur, an ignis exurat, an feræ distrahant, an terra contigat (2).

(ID. LOC. CIT.)

---

(1) Le sage supportera la mort, les maladies et tous les autres accidens de la vie humaine, non seulement patiemment, mais encore volontiers, afin d'obéir à la loi de la nature. Ainsi que le vaillant soldat supporte ses blessures, et tout percé de traits, bénit en mourant le chef pour qui il succombe, il aura toujours présent à l'esprit cet ancien précepte : *suis ton Dieu.*

(2) Un tyran menaçait le philosophe Théodore de le priver de sépulture, sur quoi celui-ci s'écria : O insensé que tu es, si tu



Viro forti fortiter ferendus est dolor... inter omnes hoc constat non doctos homines solum sed etiam indoctos virorum esse fortium tolerantes dolorem pati. Nec vero quisquam fuit qui eum non laudandum putaret qui ita pateretur... itaque dolorem aut extimescere venientem aut non ferre præsentem, nonne turpe est (1)?

(CICER.)



In dolore cogitandum nobis est, quid fortitudine, quid magnitudine animi dignum sit : et maxime providendum ne quid timidè, ne quid ignave, ne quid serviliter muliebriterve faciamus. Ingemiscere

---

penses qu'il ne me soit pas indifférent de pourrir sur ou dans la terre ! Une grande âme au moment de sortir du corps juge que rien ne la touche de ce qui peut arriver à ce dernier, qu'il soit consumé par les flammes, déchiré par les bêtes féroces ou rendu à la terre.

(1) L'homme fort doit supporter la douleur avec courage..... Il est reconnu de tous, des hommes instruits comme de ceux qui ne le sont pas, que c'est le propre des hommes forts de supporter la douleur sans se plaindre, et jamais personne n'a pensé qu'une telle résignation ne mérite pas des éloges.... Alors ne sera-t-il pas honteux ou de craindre la douleur à venir, ou de ne pas la supporter présente ?

viro concessum est, idque rarò, *ejulari* ne mulieri quidem (1).

(Cicer.)



Non sentiunt viri fortes in acie vulnera; vel sentiunt, sed mori malunt, quam tantillum modo ab eo quod eos decet, dimoveri (2).



Accerrimus virtuti adversarius esse videtur dolor: ardentes faces intimat, fortitudinem animi se debilitaturum minatur.. Huic igitur succumbet virtus? quam turpe, o Dii boni, futurum esset (3).

(Cic.)

---

(1) Au sein de la douleur nous devons penser à ce qui peut être digne d'une âme forte et grande, et songer surtout à ne rien faire qui décèle la crainte, la lâcheté, la servilité et l'absence des qualités viriles. Permis à l'homme de gémir en lui-même, et encore rarement; se lamenter n'est pas même permis à la femme.

(2) Dans les combats, les hommes courageux ne sentent point leurs blessures, ou s'ils les sentent, ils aiment mieux mourir que de s'écarter en rien de ce qui sied à leur caractère.

(3) La douleur paraît être un terrible adversaire de la vertu: elle enfonce ses pointes ardentes, elle menace de ruiner les forces de l'âme... La vertu succombera-t-elle donc à de telles atteintes? quelle honte ce serait, ô dieux bons!



Gladiatores perditi homines aut barbari, quas plagas perferunt? Tantum exercitatio et consuetudo valet! ergo ne hoc poterit homo vilissimus vir natus ad gloriam et honestatem, animum tam mollem habebit, ut eum non meditatione et ratione corroboret adversus dolorem (1)?

(*Idem.*)



Nescia mens hominum fati sortisque futuræ (1).

(VIRG.)



Le monde est la route qui te conduit dans ta pa-

---

(1) Quelles plaies ne supportent pas les gladiateurs qui sont, ou des hommes perdus, ou des barbares? tant est efficace l'exercice, tant est forte la puissance de l'habitude! Si l'homme le plus vil est capable d'un tel courage, celui qui est né pour la gloire et l'honnêteté, aura-t-il l'âme assez amollie pour que, par la méditation et par la raison, il ne se fortifie pas contre la douleur?

(2) L'esprit de l'homme ne sait ni son destin, ni son sort futur.

trie : Le monde est un mensonge, un séjour de larmes.

(Sandi.)



Que le nombre ne te séduise et ne t'entraîne point : tu seras seul un jour ; un jour tu répondras seul.



Dis toi souvent : D'où suis-je venu, que suis-je, où vais-je, où m'arrêterai-je ? Tu marches sans cesse au tombeau ; entre la mort et la vie, tu n'es qu'une ombre qui passe.



Nous naissons, nous vivons, nous mourons dans les pleurs : c'est à ce prix qu'est l'existence.



Mixta senum ac juvenum densantur funera (1).

(Horat.)

---

(1) Les funérailles des vieillards et des jeunes gens se pressent pêle-mêle.

Mors sola fatetur (1)
Quantula sint hominum corpuscula.



Terre, où va s'engloutir ma poussière fragile,
Terre, qui t'entretiens de la cendre des morts,
O ma mère à ton fils daigne ouvrir un asile;
Heureux si dans ton sein doucement je m'endors.
Sous la tombe du moins l'infortune est tranquille.



Trop heureux le vieillard dont l'heure enfin arrive,
Qui de la mort trop lente entend la voix tardive.
. . . .
. . . .
Mais plus heureux encor qui tombe avant le temps,
Moissonné dans sa fleur, aux jours de son printemps.
S'il n'a point vu les jeux, ornemens de nos fêtes,
Il n'a point de la vie essuyé les tempêtes.
Ses sens par le malheur n'ont pas été flétris;
Ainsi dans nos jardins où triomphent les lys,
Tombe une tendre fleur, l'espérance de Flore,
Et qui s'ouvrait à peine aux rayons de l'aurore.

---

(1) La mort seule nous prouve toute l'exiguité de la petitesse de l'homme.



Vide, inquit Mucius, quam vile sit corpus, iis qui magnam gloriam spectant (1).

(SENEC.)



Miserarium portus est sapientia (2).



Il semble qu'un vrai mépris de la mort ne pourrait être fondé que sur le sentiment de sa propre inutilité.

(*L'Hom. mor.* p. 216.)



Mais cherchez et dites-moi quel est *l'homme* dont le genre humain n'aurait pas fort bien pu se passer.

---

(1) Voi , dit Mucius, combien ce corps est vil aux yeux de ceux qui aspirent à une grande gloire.

(2) La sagesse est le port des misères de cette vie.



Uno duntaxat gradu, ego morsque dividimus (1).



Qui vitæ suæ quotidie ultimam manum imponit non indiget tempore (2).



O bona Domini dulcia! immortalia! immutabilia! Quando vos videbo bona Domini (3)!



O civitas cœlesta! mansio secura! patria fertilis et ampla! totum continens quod delectat (4).

(I, IV. BERNARD. *Méditat.*)

---

(1) La mort et moi nous cheminons du même pas.

(2) Celui qui agit chaque jour comme s'il touchait au terme de sa vie, n'en trouve pas la durée trop courte.

(3) O biens si doux du Seigneur! biens immortels, biens immuables, biens du Seigneur, quand vous verrai-je?

(4) O cité céleste! demeure de sécurité! patrie fertile et vaste! séjour plein de toutes délices!



O dura et amara absentia vultus Dei! quandiu me cruciabis (1)?



Etre mortel et périssable, irai-je me former des nœuds éternels sur cette terre, où tout passe, où tout change et d'où je disparaîtrai demain ?



Heu fugaces labuntur anni (2).



Accoutumez-vous à penser que la mort ne peut jamais vous toucher : c'est dans le sentiment que consistent les biens et les maux... et qu'est-ce que la mort, sinon la privation du sentiment, elle n'est donc ni un bien ni un mal ; elle doit donc nous être indifférente.

(*L'Hom. mor.*, p. 257.)

---

(1) Cruelle et amère absence du visage de Dieu, jusques à quand me tourmenteras-tu ?

(2) Hélas ! les années s'écoulent rapides.



Pertransierunt dies mei quasi naves poma portantes, sicut aquila volans ad escam (1).

(JOB, ch. IX.)



Spes impii tanquam spuma gracilis quæ a procella dispergitur, tanquam fumus qui a vento diffusus est, et tanquam memoria hospitis unius diei prætereuntis (2).



Laudavi magis mortuos quam viventes, et feliciorem utroque judicavi qui necdum natus est nec vidit mala quæ sub sole fiunt (3).

(*Eccles.*, cap. IV, v. 23.)

---

(1) Mes jours ont passé rapidement comme des navires chargés de fruits, comme l'aigle qui fond sur sa proie.

(2) L'espérance de l'impie est comme l'écume légère que disperse la tempête, comme la fumée que dissipe le vent, comme le souvenir fugitif de l'hôte passager d'un jour.

(3) J'ai loué les morts et les vivans, et j'ai regardé comme plus heureux que les uns et les autres, celui qui n'est pas encore né et qui n'a pas vu combien de maux il y a sous le soleil.



Tum porrò puer ut sœvis projectus abundis
Navita, nudus humi jacet. Infans...
Cui tantum in vita restat superare dolorem (1).

(LUCRET.)



Un ennemi caché qui réduit en poussière
De toutes nos grandeurs la pompe la plus fière.
Peuples, rois, vous mourez, et vous villes, aussi.
Là gît Lacédémone, Athènes fut ici...
Quels cadavres épars dans la Grèce déserte.

. . . .

Que de palais détruits, de temples renversés !
Que de lauriers flétris, que de sceptres brisés.
Où sont, fière Memphis, tes merveilles divines ?
Le temps a dévoré jusques à tes ruines.
Que de riches tombeaux élevés en tous lieux,
Superbes monumens qui portent jusqu'aux cieux
Du néant des humains l'orgueilleux témoignage,
A ce pouvoir si craint tout mortel doit hommage.

(*La Religion*, chant 1er.)

---

(1) Ainsi que le nocher rejeté par la vague en courroux, le faible enfant gît tout nu sur la terre.... Lui à qui il reste à surmonter dans la vie une si grande douleur.



Le temps fuit, la conscience crie, la mort menace, le ciel sollicite, l'enfer gronde, et l'homme dort.

(*Maximes diverses*, p. 169.)



Celui qui renferme la cendre négligée d'un inconnu, fait un acte pieux. Celui qui élève un monument à son ami donne de l'éclat à sa piété.



Les hommes craignent la mort, comme les enfans craignent les ténèbres, parce qu'on a effrayé leur imagination par des fantômes aussi vains que terribles. Qu'est-ce après tout que la mort? une dette qu'on paie à la nature. L'appareil des derniers adieux, les pleurs de nos amis, le deuil et la cérémonie des funérailles, les convulsions de la machine qui se dissout, la pâleur du cadavre, voilà ce qui nous effraie : mais la mort n'est rien.... elle n'est pas si redoutable, puisque tant de passions

en triomphent. La vengeance la défie, l'amour la foule aux pieds, l'ambition l'affronte, l'ignominie, le désespoir l'invoquent, l'ennui même de la vie nous fait aller au-devant d'elle.

(Bac, tome II, p. 131.)



Que sert à cette mère de garder ses enfans à vue, elle les perdra tôt ou tard... On appelle la vie une continuelle préparation à la mort... fausses terreurs ! La mort est un présent de la nature comme la vie. Il n'en coûte pas moins de peine à naître qu'à mourir... il faut payer un tribut de douleurs pour entrer dans le monde, comme pour en sortir. L'enfant vagit et le vieillard soupire.

(Bac.)



D'être heureux en naissant l'homme apporte l'envie,
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie ;
Il lui faut d'âge en âge, en changeant de malheur
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours peut-être ont pour lui quelques charmes,
Mais qu'il connaît bientôt l'infortune et les larmes !
Il meurt dès qu'il respire...

(*OEdipe chez Admète*, acte 3.)



Qui peut avec les plus rares talens et le plus excellent mérite n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse en mourant un monde qui ne se sent pas de sa perte, et où tant de gens se trouvent pour le remplacer?

(*Mœurs du siècle*, p. 178.)



Varron dit que les anciens plaçaient les tombeaux sur les chemins pour rappeler aux passans qu'ils étaient mortels. C'est pourquoi les épitaphes commençaient par ces mots, *Sta viator*.



Les fous ni les enfans ne craignent pas la mort : c'est une honte que la raison et le désir de la vie éternelle ne nous puissent donner cette assurance que l'absence du jugement leur fait avoir.

(Sénèq., p. 327, *les Morales*.)



Faites toujours attention à ces trois choses et vous ne vous souillerez jamais : D'où venez-vous, où allez-vous, à qui rendrez-vous compte de votre vie ? Vous venez de la terre, vous retournerez à la terre et vous rendrez compte de vos actions au souverain maître de toutes choses.

(*Moral.* d'Aben-Ezara.)



Chacune de nos heures nous pousse au tombeau et s'accélère du mouvement de celle qui l'a précédée.



A mon avis un homme qui passe soixante ans, ne devrait plus prendre le son des cloches d'un trépas ou d'un enterrement que pour le son de la trompette et, pour ainsi dire, le boute-selle de son départ.

(Extrait des tablettes d'un vieux hussard en retraite, ex-lieutenant dans le régiment des hussards de la mort.)



Non revertendum cum ad terminos perverneris(1)



Ce n'est point la réalité des choses, c'est le fantôme de l'opinion qui trouble les hommes. Notre destruction nécessaire n'a rien d'affreux à qui ose bien l'envisager ; c'est ainsi que la regarda Socrate, c'est ainsi que l'envisagèrent sans pâlir tant de grands hommes dont le courage ne fut que la moindre qualité, et pour qui *mourir* ne fut que le dernier acte d'une scène dont leur présence avait un peu anobli la trivialité et rehaussé la misère.

(Alph. Rabbe.)



Que la mort, l'exil et les supplices, que la haine des méchans et la prévention des bons, soient toujours devant tes yeux, mais surtout la mort ; laisse lui une place au festin. Vois l'aspic sous les fleurs, le cercueil sous la couche de volupté, le squelette et la cendre sous les formes et la vie de la belle jeunesse ; *par ce moyen*, dit Epictète, tu n'auras aucune lâche pensée, tu ne désireras rien avec trop d'ardeur.

(Le Même.)

---

(1) Parvenus à ce terme il n'y a plus de retour.

En toute occasion tâche d'avoir toujours présente à la mémoire cette prière : Grand Jupiter, et vous puissante destinée, conduisez-moi partout où vous avez arrêté dans vos décrets que je dois aller ; je suis prêt à vous suivre.

(Epict.)



Quand l'heure sera venue je mourrai : mais je mourrai comme doit mourir un homme qui ne fait que rendre ce qu'on lui a prêté.

(Le Même.)



Insensés mortels, vous craignez la mort du corps, ah ! craignez plutôt la mort de l'âme. Vous redoutez de la mort jusqu'à son nom, faibles cœurs ; essayez donc de vouer des sacrifices aux dieux pour détourner ce fâcheux présage ; essayez d'émousser le tranchant de la faulx inévitable ; rapetissez-vous pour qu'elle vous manque, vous qui étiez si grands : inutiles efforts : La mort, comme un faucheur habile, rase l'herbe la plus courte, et laisse la terre à nu.

(Alph. Rabbe.)



L'homme de bien, le véritable sage, se souvenant toujours qui il est, d'où il vient et qui l'a créé, garde toujours son poste et ne cherche qu'à montrer son obéissance à son Dieu, en lui disant : Seigneur, vous voulez que je sois encore ici, j'y demeure; vous voulez que j'en sorte, j'en sors; car, comme je n'y suis que pour vous, je n'en sors non plus que pour vous, et j'ai toujours devant les yeux vos commandemens et vos défenses.

(Epict.)



Je voudrais que la mort me surprît dans une action digne de l'homme, grande, généreuse et utile à l'humanité; ou plutôt je voudrais qu'elle me trouvât occupé à me corriger moi-même, attentif à tous mes devoirs, afin que dans ce moment je fusse en état de lever au ciel mes mains pures, et de dire à mon Dieu : Seigneur, toutes les facultés que j'ai reçues de vous pour connaître votre providence et pour lui être entièrement soumis, je ne les ai jamais négligées; autant que je l'ai pu, j'ai tâché de ne pas vous déshonorer; voilà l'usage que j'ai fait de mes sens, de mes opinions. Je ne me suis jamais plaint de vous, je n'ai jamais été fâché de quoi que ce soit que vous m'ayez envoyé; je n'aurais pas voulu le changer; je n'ai violé aucune des lois

que vous m'avez données. Je vous rends grâce de ce que vous m'avez créé; j'ai usé de vos biens pendant que vous l'avez permis : vous voulez les retirer, je vous les rends, ils sont à vous; disposez-en comme il vous plaira : je me remets moi-même entre vos mains.



Impetu quodam et instinctu procurrere ad mortem, commune cum multis : deliberare vero et causa ejus expendere, et ut suaserit ratio vitæ mortis que consilium suscipere, vel ponere, ingentis est animi (1).

(Plin., l. 1, Epist. 22.)



Vous aurez bientôt rempli les jours qui vous sont accordés ici bas : voyez donc en quel état vous êtes.

L'homme est aujourd'hui et il ne paraîtra plus demain; et quand il aura disparu, on en perdra bientôt le souvenir.

(*Imitat. de J.-C.*)

---

(1) Marcher à la mort avec une sorte d'intrépidité et sciemment, est chose commune; mais délibérer et s'arrêter en face d'elle afin de prendre conseil de sa raison, soit pour vivre, soit pour mourir, est le propre d'une grande âme.



Vous dites demain ! et que savez-vous si Dieu vous le donnera : si vous n'êtes pas marqué pour le départ de demain ?

(Le Même.)



Si j'avais bien vécu dans le monde durant un seul jour !

(Alph. Rabbe.)



Tu crains de mourir : tu te vois heureux, tu voudrais jouir encore quelques années des biens que la faveur des Dieux t'accorde et prolonger tes joies !.. Crois-moi, meurs aujourd'hui ; meurs en sortant d'un banquet de délices ! entre les bras de ceux qui te chérissent la mort te sera douce, les soins de tes amis te la feront sans horreurs ; tu emporteras du moins quelques-unes des illusions de cette terre ! Mais que la mort est âpre et amère à celui qui a tout perdu et qui se voit forcé de maudire la vie en la finissant !

(Le Même.)



Heureux celui qui chaque jour de sa vie règle ses comptes avec sa conscience et la mort!



Pensez au matin que vous n'irez peut-être pas jusqu'au soir; et au soir que vous n'irez peut-être pas jusqu'au matin.



Plusieurs meurent d'une mort subite et imprévue, car le fils de l'homme viendra à l'heure qu'on n'y pensera pas.

(*Imitat. de J.-C.*)



Le parfait mépris du monde, le renoncement à soi-même et la souffrance de tous les maux pour l'amour de Jésus-Christ donnent une merveilleuse confiance à une âme que sa mort sera bienheureuse.

(Le Même.)



Apprenez à mépriser tout afin que votre âme soit libre.

(Le Même.)



Hélas ! insensé que vous êtes, pourquoi vous promettez-vous de vivre long-temps, vous qui ne pouvez pas vous assurer d'un seul jour !



Amassez des richesses immortelles pendant que vous en avez le temps. Vivez sur la terre comme un étranger et un voyageur à qui toutes les affaires du monde sont indifférentes.

(*Imitat. de J.-C.*)



Conservez votre cœur libre et élevez-le vers Dieu, parce que vous n'avez point ici-bas de demeure stable.

(Le Même.)



Jette-toi volontairement dans les bras de la

Parque ; laisse-la te filer telle sorte de jours qu'il lui plaira.

(M. Anton., p. 66.)



Ils mangent, ils boivent, ils ont recours à la magie pour se détourner du courant qui les mène à la mort. Mais Dieu leur envoie-t-il vent arrière, ils pâlissent et cèdent en gémissant ; leur peine ne mérite pas nos larmes.

Un homme raisonnable, convaincu que des pleurs et de lâches supplications n'ont pas la vertu d'arrêter l'accomplissement des lois éternelles, dit à la nature qui donne et retire tout : Donne-moi ce que tu voudras, reprends tout ce qu'il te plaira ; et il ne le dit point par fierté, mais par un sentiment d'amour et de résignation pour elle.



A quoi a servi à tant d'hommes qui maintenant

sont au tombeau, réduits en cendre, d'avoir eu des inimitiés, des soupçons, des querelles ?



Considère la rapidité avec laquelle toutes choses tombent dans l'oubli ; cet abîme immense de l'éternité qui t'a précédé et qui te suivra ; combien un simple retentissement de bruit est peu de chose ; la diversité et la folie des idées que l'on prend de nous ; enfin la petitesse du cercle où ce bruit s'étend, car la terre entière n'est qu'un point dans l'univers.... Combien de panégyristes auras-tu et de quelle valeur ?



Ne te trouble de rien... Demeure libre ; regarde toutes choses avec une fermeté mâle, en homme, en être destiné à mourir. Surtout lorsque tu feras, dans ton âme, la revue de tes maximes, arrête-toi sur ces deux : l'une que les objets ne touchent point notre âme ; qu'ils se tiennent immobiles hors d'elle, et que son trouble ne vient jamais que des opinions qu'elle se fait au dedans : l'autre, que tout ce que tu vois va changer dans un moment, et ne sera

plus ce qu'il était. Le monde n'est que changement, la vie n'est qu'opinion.

(D.)



Que fera-t-on à l'homme s'il méprise la mort et la vie?



Après tout, il n'y a pas une si grande différence entre la misère et l'inanité de nos agitations et le sommeil du tombeau; un peu plus tôt, un peu plus tard, le résultat est le même : ce que nous anticipons sur une lente caducité est autant de dérobé aux infirmités, aux douleurs, à l'abandon peut-être, et autant de gagné pour le repos.

(Alph. Rabbe.)



Ils ont passé les prestiges du bel âge, tout est détruit... O que d'amertume remplit mon âme. Nature inexorable, fatalité, destin ou Providence, donnez, donnez, rendez-moi la coupe de la vie et du bonheur; mes lèvres l'ont à peine effleurée, et déjà vous

l'enlevez à ma main tremblante; donnez, donnez, une soif brûlante me dévore, je me suis trompé, ou vous m'avez trompé; je ne me suis point abreuvé: la liqueur s'est dissipée comme la flamme bleuâtre qui ne laisse que l'odeur du soufre et du volcan après elle.

(Le Même.)



Foudre du Ciel, pourquoi ne préfères-tu pas frapper les têtes altières de ces chênes, de ces sapins dont la vigoureuse vieillesse a déjà bravé cent hivers; ils ont vécu du moins; ils se sont rassasiés des sucs de la terre.

(Le Même.)



Est-ce donc vivre que de traîner une âme flétrie dans un corps mutilé par la douleur. — Ajoute, et d'exister aux conditions rigoureuses que la société impose à ceux qui ne sont pas les enfans de sa faveur? Est-ce vivre que d'avoir à disputer son existence à tous les reptiles qui croisent votre route et y versent leur poison, parce qu'ils tendent au même but.

(Le Même.)



Après avoir tant souffert, après avoir été instruit du peu que vaut la vie par de si amers dégoûts, il faudrait du moins s'affranchir de toutes les chaînes qui se rattachent aux mensonges de l'espoir; ai-je donc à compter sur les promesses de la vie, et sur les promesses des hommes !

(Le Même.)



J'ai été abîmé dans ma force; depuis neuf ans je dispute sa proie au tombeau. Misérable, pourquoi la main du Dieu qui me frappe ne m'a-t-elle pas cent fois anéanti.

(Le Même.)



O mon Dieu ! il faut bien que votre justice nous réserve un monde meilleur; ô mon Dieu, qui savez toutes les pensées que je puis tracer ici, et les regrets qu'expriment en ce moment mes larmes brulantes; ô si les gémissemens d'un infortuné peuvent être entendus de vous, ô mon Dieu, vous savez le cœur que vous m'aviez donné, vous savez quels furent les vœux qu'il forma, et les désirs immodérés qui le remplissent encore. Ah! si les afflictions l'ont brisé, si la privation de tout soulagement, de toute tendresse, si la plus affreuse

solitude le dessèche, ô mon Dieu, secourez votre misérable créature; donnez-moi la foi d'un monde meilleur. O puissé-je trouver au-delà du trépas, ce que mon âme méconnue, et bientôt égarée, n'a cessé de demander à cette terre !

(Le Même.)



Je viens de verser des larmes, il y a long-temps que cela ne m'était arrivé ; car le plus souvent je m'arme de férocité contre moi-même, et j'imagine une sorte d'affreuse joie à briser ma poitrine et à me déchirer de mes propres mains. — O sagesse des cœurs fermes, ô science sévère de la tristesse et du désenchantement de toutes choses, sois-moi en aide, si tes maximes peuvent quelque chose sur les malheureux !..

(Le Même.)



Il faut adorer les dieux avant tout, y penser, les invoquer, les reconnaître, se soumettre à leur puissance, abandonner sa vie à leur bonté, et la louer même dans le malheur.

(Zénon.)



Le sage saura quand il lui convient de mourir, et il lui sera indifférent de mourir; il dira froidement à la mort : sois la bien-venue, nous sommes de vieilles connaissances.



Le sage cherchera l'obscurité... Il méprisera la vie et ses vains amusemens et les fausses joies du vulgaire; il ne gémira pas dans la douleur, il ne fléchira pas devant la misère, il ne pâlira pas devant la mort : tel sera le sage.



Appliquez-vous à écrire le fruit de vos plus sérieuses méditations : ainsi vous recueillerez vos inspirations les plus saintes; votre solitude présente ne sera pas stérile pour vos besoins à venir, et le temps n'emportera pas toute votre pensée; il vous restera quelque chose de vous-même, pour un autre âge qui ne vous offrira plus les ressources que vous trouvez dans votre présente énergie.

(Alph. Rabbe.)



Aimez la lecture, chantez mes louanges, gémissez de vos fautes, gardez le silence, priez sans cesse, souffrez courageusement tous les maux, toutes les contrariétés de votre destinée; car la vie que je vous prépare mérite bien d'être achetée par ces épreuves, ces travaux et par de plus grands combats encore.

(*Imitat. de J.-C.*)

O quelle confiance a un homme au lit de la mort, lorsqu'il sent que son âme n'est attachée à ce monde par l'affection d'aucune chose.



Si vous vous préparez à souffrir et à mourir comme à deux choses qui vous arriveront infailliblement, vous serez bientôt soulagé et vous trouverez la paix du cœur.



L'espoir, l'heureux espoir de mourir, doit nous

affermir dans cette pénible, mais rapide carrière de la vie, et nous faire triompher de l'adversité la plus opiniâtre. Attends : tu seras bientôt à l'abri de pareilles disgraces sous la pierre d'une tombe massive.



Il est un âge où il faut savoir se résoudre à quitter la vie, tout de même qu'il en est un où il faut savoir abdiquer de bonne grâce les priviléges et la couronne de fleurs de la jeunesse, que le temps flétrit et réduit en poudre sur notre tête. Celui qui ne sait pas prendre son parti dans l'un et dans l'autre cas, n'est pas homme, il est resté enfant.



Ne permets pas aux pensées d'un autre âge de venir usurper l'empire dans l'âge sérieux où tu es.



Il est possible qu'une belle vieillesse, je dis belle d'honneur et de respect, soit désirable ; mais ce qui vaut encore mieux, c'est une mort digne des pleurs de la patrie.

(Alph. Rabbe.)



Oui, ce sera toujours pour les plus jeunes guerriers que les vierges célestes chanteront sur leurs harpes divines... Elles descendent invisibles en un jour de bataille, et viennent recueillir dans des coupes d'or le sang des guerriers morts pour la patrie, qui joignent aux doux attraits de l'adolescence, la candeur et la pureté de l'âme : elles remontent.... et ce sang vermeil dont le bouillonnement exprime encore l'explosion d'une âme généreuse, s'exhale en parfum sur les célestes parvis.



En 1813, obéissant à une inspiration du même genre, je disais :

O France, ô ma patrie, il sera trompé l'espoir de tes lâches ennemis: encore un effort et tu vas sortir plus triomphante et plus belle de cette dernière épreuve que t'impose le souverain modérateur des choses. Vois ces nouvelles phalanges formées de l'élite de tes enfans (1), ces phalanges que l'honneur appelle, que l'honneur conduit et que soutient l'honneur ; brillans de jeunesse et de courage,

---

(1) Les Gardes-d'Honneur..

ces guerriers adolescens sont sortis des murs de tes villes, et pleins d'une joie belliqueuse, ils se sont avancés aux batailles, ainsi que des convives vont au festin désiré; ils ont combattu et leur sang a coulé sur la terre étrangère... Quel plus touchant holocauste pourrait désarmer la colère divine; quel encens plus rare et plus pur pourrait fumer sur l'autel du Dieu des armées!

Exauce donc nos prières, ô souverain arbitre des humaines destinées; laisse une patrie à nos enfans, une tombe à nos pères, et l'honneur au nom français.

(Alph. Rabbe.)



Qu'importe l'instrument que la nature emploie à nous détruire : la colère d'un empereur, la flèche d'un ennemi, un grain de sable, tout est égal. En s'exposant sur la scène du monde, il faut bien s'attendre à ses révolutions.

(Le Même.)



Il était écrit sur le tombeau de Cyrus : Je suis Cyrus qui conquis l'empire de l'Asie. Homme, qui

que tu sois, d'où que tu viennes, ne m'envie pas ce peu de terre qui couvre ma pauvre cendre.



La mort est comme la naissance un mystère de la nature, une nouvelle combinaison des mêmes élémens; mais il n'y a rien là qui doive faire de la peine, car il ne s'y trouve absolument rien qui répugne à l'essence d'un être intelligent, ni au plan de sa formation.



Oh! que toutes choses son bien vite englouties! Les corps par la terre, leur mémoire par le temps! Qu'est-ce que tous les objets sensibles, particulièrement ceux qui nous amorcent par l'idée des plaisirs, ou qui nous épouvantent par l'idée de la douleur, ou ceux enfin qu'on admire et que l'ambition demande et poursuit? Que tout cela est frivole, méprisable, bas, corruptible, cadavéreux! Approche-toi en esprit de ceux mêmes dont le opinions et les suffrages dispensent la gloire : qu'ils sont petits!

(Alph. Rabbe.)



Prends la mort pour commune mesure de toutes choses, et tu verras qu'il n'y a de grand que la vertu, parce qu'elle survit à l'homme et retourne à sa source immortelle.



Tu as subsisté comme partie d'un tout, le trépas te fait subir un changement qui te rendra au sein fécond du père de la nature.



Tout ce qui est corporel va très vite se perdre dans la masse totale de la matière ; tout ce qui agit comme cause particulière, est repris très vite par le principe de toute activité dans l'univers, et la mémoire de tout est engloutie avec rapidité dans l'abîme du temps.



J'ai été composé de matière et de quelque chose qui agit en moi comme cause : or ni l'un ni l'autre n'ayant été fait de rien, ni l'un ni l'autre ne seront anéantis. Ainsi toute partie qui est à moi sera

changée en quelque autre partie du monde, et celle-ci en une autre, à l'infini. C'est par un de ces changemens que j'ai existé, que mes parens ont existé, etc. La nature entière n'est que changement, vicissitude et succession de formes.



Si quelque Dieu venait t'annoncer que tu dois mourir demain, ou au plus tard après-demain, tu ne te soucierais pas beaucoup que ce fût après demain plutôt que demain, à moins que tu ne fusses le plus lâche des hommes; car quel serait ce délai? Pense de même qu'il t'importe peu de mourir demain ou après plusieurs années.



Un moyen trivial, mais fort bon pour mépriser la mort, c'est de songer aux vieillards qui ont le plus fortement tenu à la vie. Ont-ils quelques avantages sur ceux qui moururent jeunes? Toute vie est courte, et encore dans quelles misères, dans quelle société, dans quel corps nous la faut-il passer; regarde derrière toi l'immensité des temps, et devant

toi un autre infini... Dans cet abîme quelle est la différence de trois siècles à trois jours?



Celui qui voit maintenant le monde a tout vu, il a vu toute l'éternité passée et à venir.



Dans ce monde, tu ne vois en haut et en bas que les mêmes effets : un jeu égal de causes toujours les mêmes. Ah ! ceci ne finira-t-il jamais!



Revois le passé..... que de révolutions d'empires! Tu peux aussi voir l'avenir, le spectacle sera le même.



Tous les êtres vivans que tu vois et tous ceux qui les voient tomberont bientôt en pourriture. Le

vieillard décrépit qui meurt chargé d'ans ne se trouvera pas en meilleur état que celui qui meurt très jeune.



Homme ! tu as été citoyen de la grande ville du monde ; que t'importe de ne l'avoir été que cinq ans ? Qui peut se plaindre d'ailleurs qu'il y ait de l'inégalité dans cette répartition qui se fait par les lois éternelles de la nature ! Va-t'en paisiblement, car celui qui te congédie est plein de bonté.



Faut-il que ce qui doit servir commande ? Tu es esprit et génie ; le reste n'est que fange et pourriture.



Combien de ceux qui étaient entrés avec moi dans le monde en sont déjà sortis !



Ils meurent aussi ces tyrans qui abusent de leur

pouvoir et répandent le sang des hommes, comme s'ils étaient privilégiés de la nature et à l'abri des coups du sort. Les cités meurent; beaucoup ont péri de caducité, d'autres par le fer et le feu ; il en est que la fureur des volcans a détruites dans tout l'éclat d'une prospérité naissante. Les ruines d'Hélice, de Pompeïa, d'Herculanum, attestent leur sort : les volcans eux-mêmes s'éteignent et meurent. Des habitations riantes, des moissons fertiles s'élèvent sur les plaines qu'ils avaient envahies.



On a vu des voluptueux qui semblaient n'avoir fait de leur vie qu'un long rêve de plaisir, et que l'on regardait comme les plus faibles des hommes, embrasser la mort avec résolution.

(D.)

N. B. Il faut remarquer, sur la pensée ci-dessus, que la société des plaisirs et l'ennui qui en résulte, sont le poison de la vie et le moyen le plus sûr de la dépouiller de tous ses charmes. C'est pourquoi le chaume et l'asile laborieux de l'indigence voient moins de suicides que les lambris et ces *courtines*

de pourpre où sommeille une magnificence oisive.

Et les noirs soucis même habitent quelquefois ,
Ces courtines de pourpre où sommeillent les rois.

(Chenedollé.)

Quelquefois ne me paraît pas juste.

(Alph. Rabbe.)



Un individu se hâte d'être, un autre de n'être plus, et, de tout ce qui est, quelque portion s'est déjà éteinte. Au milieu de ce courant éternel où rien n'est stable que le perpétuel changement, quelqu'un pourrait-il faire cas de choses si passagères? Ce serait se prendre d'affection pour un oiseau qui vole et que l'on perd de vue dans un moment.



Notre vie n'est qu'un souffle, qu'une exhalation d'esprits, durant quelques momens.



Ce qui meurt ne va pas tomber hors du monde, mais y reste pour y changer et se confondre dans la masse élémentaire du monde. D'effet produit tu

deviens cause productive; ne murmure donc pas. Tu es content de la portion de matière qui t'a été accordée : sois-le de sa durée également.



Pensez-vous, disait Platon, qu'un homme né avec un esprit mâle et assez ferme pour contempler à-la-fois l'immensité des temps et l'ensemble des êtres, regarde la vie humaine comme un bien considérable ?..



Songe maintenant à l'enfance, à l'adolescence, à la jeunesse, à l'âge avancé. Le passage de chacun de ces états à celui qui le suit, suppose la mort de celui qui le précéde. Combien de fois n'es-tu donc pas mort déjà ?



Tout homme qui s'afflige et se fâche de quelque événement que ce soit, ressemble à un vil pourceau qui, pendant qu'on l'immole, regimbe et crie. Fais-toi la même image de celui qui se voyant étendu dans son lit, y déplore seul en secret sa destinée;

songe qu'il n'a été donné qu'aux êtres raisonnables *d'obéir librement* aux lois nécessaires; car leur obéir seulement, c'est pour tous une chose inévitable.



Aucun homme n'est assez fortuné pour n'avoir pas en mourant, près de lui, qui soit bien aise de l'événement. Que ce soit un homme vertueux et sage, ne se trouvera-t-il pas quelqu'un qui dira: Je respirerai enfin, délivré de ce pédant! Il est vrai qu'il ne faisait de mal à aucun de nous, mais nous avons bien senti qu'en secret il nous condamnait... Cependant ne t'en va pas pour cela, moins bien disposé envers les hommes; continue d'avoir pour eux de l'affection, de l'indulgence; ne les quitte pas non plus, comme si l'on t'arrachait du milieu d'eux. Je prends congé, il est vrai, de mes amis, mais sans déchirement de cœur, sans violence, car c'est une chose conforme à la nature.



C'est une âme puissante et redoutable que celle qui est prête à sortir du corps dans le moment s'il le fallait. — Je dis *prête*, par un effet de ses réflexions particulières... avec jugement et gravité, et d'une

façon à faire passer ses sentimens dans l'âme d'un autre sans faire le héros de théâtre.



C'en est fait, mes amis, je paie à la nature
Le dernier des tributs que demande sa loi ;
Frappé du coup mortel, je cède sans murmure :
Qui vécut sans remords, peut mourir sans effroi...
D'un monde plus heureux la vie est le passage :
On périt pour renaître ; et le bonheur du sage,
Le prix de ses vertus germe au fond du cercueil.
Que cet heureux espoir calme donc votre deuil.
Oui, brisant à jamais sa chaîne trop pesante,
Brillante de jeunesse, et libre dans ses vœux,
Et des cieux désormais immortelle habitante,
L'âme s'élève et monte au pur séjour des dieux.



Ne méprise point la mort, envisage la favorablement, comme un des ouvrages qui plaisent à la nature. Il est d'un homme sage de n'être ni léger ni emporté, ni fier, ni dédaigneux sur la mort ; mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature. Attends donc le moment où ton âme éclôra de son enveloppe.



La mort ne te paraît-elle pas désirable, lorsque tu vois quels sont les hommes, et qu'il n'y a aucun moyen de mener une vie heureuse et tranquille parmi eux ; que le bien qu'on leur fait se tourne en mal le plus souvent, et que l'ingratitude n'est que le moins fâcheux de ce qu'il faut attendre de leur part.



Que le malheur rend injuste! combien il aigrit et exaspère le commun des hommes; et ceux-là surtout qui ne trouvent en eux, ni les ressources d'une raison cultivée et rendue forte par la longue méditation des vérités qu'enseigne la philosophie, (c'est-à dire la connaissance de nos rapports avec la portion des choses qui nous est connue), ou des secours que prête la foi religieuse.

(Alph. Rabbe.)



Apprends à ménager beaucoup les malheureux, et même à supporter leurs injustices et leurs outrages. Considère que le désespoir agit en eux, et non pas une raison froide et libre; n'irrite pas la blessure que leur fait le sort, et ne va pas perdre par une

colère intempestive et un mépris inhumain, le fruit de tes soins et de tes bons offices envers eux.

(Le Même.)



Le soupçon et la défiance entrent aisément dans l'âme des infortunés.

(Le Même.)



Mors etiam saxis marmoribusque venit,
Omnia transibunt, nos ibimus, ibitis, ibunt (1).



Tu dis que tu appréhendes de mourir : tu crains donc de faire une dernière fois ce que tu fais tous les jours, car tu commences à mourir dès que tu commences à vivre.

(Saint Grégoire, *Ecole du sage.*)



La vie de ce monde n'est qu'une mort, parce que ce défaut qui est en nous d'être corruptibles, cette

---

(1) La mort atteint également la pierre et le marbre; toutes choses passeront, nous passerons; vous passerez, ils passeront.

tendance à une dissolution nécessaire, n'est qu'une espèce de mort alongée.

(Le Même.)



Disposons-nous à suivre ce qui nous entraînerait aussi bien par force. Pourquoi ce nom de *mort* vous épouvante-t-il? N'avez-vous pas déjà vu sans pâlir et sans trembler quelques-uns de ses ouvrages dans les cimetières et dans les batailles. La mort n'a rien d'étrange, c'est une connaissance familière, nous la voyons tous les jours.



On boit la mort avec plaisir dans le vin dont on croit se désaltérer ; elle se mange avec appétit dans les viandes dont on pense faire sa nourriture. Elle est de bonne odeur quand on la sent imprudemment dans une fleur ou dans un parfum.



C'est par la mort seule que l'on peut connaître votre vie : le dernier jour est le juge de tous les autres.



La mort ne flatte pas et ne nous permet plus de nous flatter.



Comme toute cette vie n'est qu'un drame, tantôt sérieux et tantôt plaisant, il ne faut pas regarder combien elle dure puisque la beauté d'un drame ne saurait consister dans sa durée. Il faut seulement vous efforcer de représenter votre personnage le mieux qu'il vous est possible, et ne point vous soucier dans quelle scène vous achevez votre rôle, pourvu que vous le finissiez bien.

(SAINT AMBROISE.)



Ceux qui méprisent cette vie ont déjà fait la moitié du chemin de l'autre.

(SAINT-CHRISOSTÔME.)



Platon met au nombre des excellens philosophes ceux dont la mort entretient les méditations et les pensées.



Tout le monde se plaint de la brièveté de la vie, et personne n'en est ménager.

(Sénèque.)



Le sage ne change point d'allure en s'approchant du tombeau. Il s'avance toujours d'un même pas sans gauchir ni chanceler.



Il ne paraît guère raisonnable d'aimer tout ensemble la vie et la volupté, parce que celle-ci ruine l'autre. Les longues délices abrégent les jours.

(Saint Chrysostôme.)



La vie longue ou courte ne fait point la félicité, c'est le dernier moment qui la donne.

(Sénèque.)



Qui est-ce qui songe à étudier la science de mourir?



Quand la vie du méchant est de longue durée, il

doit appréhender que la nuit du tombeau ne soit éternelle.

(SÉNÈQUE.)



Il faut absolument périr avec toutes les choses périssables, puisque nous sommes enfermés dans leur cercle dont le centre est le tombeau.



Du moment que nos nourrices nous ont appris à marcher pour aller à la mort, le temps nous entraîne à son char de triomphe pour nous faire marcher aussi vite que lui.



Quand un homme meurt sans reproche, il faut donner des éloges à sa vie plutôt que des larmes à sa mort.



Calme ton deuil et sèche tes larmes; tu cours après ceux que tu pleures.

(SÉNÈQUE.)



La mort, quelque effroyable qu'elle soit, a des amans, puisque beaucoup de malheureux la souhaitent.



Oh! quand pourra-t-elle m'étreindre de ses bras inflexibles et m'endormir dans le silence du cercueil!



Les morts sont insensibles à tous les devoirs qu'on leur rend; coutume plutôt instituée pour flatter l'orgueil des vivans que pour honorer la mémoire de ceux qui ne sont plus.

(Sénèque.)



La plus vigoureuse santé est une douce maladie qui nous laisse la liberté de marcher, mais ce n'est que pour faire le tour du cercle où nous sommes enfermés, car il faut toujours mourir.



Ceux qui meurent comblés des faveurs de la fortune qu'ont-ils à se plaindre ; et ceux que la fortune a déshérités de ses faveurs que peuvent-ils regretter en mourant?

(Sénèque.)



A quelque âge que l'homme meure, il n'a pas sujet de se plaindre, puisqu'il ne tenait la vie que du jour à la journée.

(Le Même.)



Dès qu'un homme est capable de raison, la loi que la nature lui impose de mourir lui est signifiée.

(Le Même.)



Le plus ou le moins dans la vie, est trop peu de chose pour s'en formaliser : il faut prendre le temps comme il vient, et le bien employer afin qu'il nous reste en partant.

(Le Même.)



Encore que le temps soit la mesure de toutes choses, lui-même accourcit sa mesure, en dévorant tout ce qu'il produit: le dernier moment peut seul assouvir son avidité.

(Sénèque.)



La condition des morts est préférable à celle des vivans, puisque ceux-ci craignent tout, et que les autres n'ont plus rien à redouter. Une belle mort est plus à souhaiter qu'une longue vie.



Quand nos plus proches meurent, le désir de les suivre devrait être plus sensible que le regret de les avoir perdus.



Les mélancoliques doivent chercher la solitude comme l'asile où le cœur se repose de tous ses froissemens.



Ne savoir pas s'affranchir d'une vie malheureuse, c'est craindre d'éprouver une dernière fois, mais à un moindre degré ce que l'on éprouve tous les jours.



Que le temps est absolu, qu'il est terrible dans ses ravages ! En détruisant les tombeaux des hommes célèbres et les monumens de la grandeur des nations, ne semble-t-il pas faire leurs funérailles et ensevelir leur mémoire une seconde fois !

(ALPH. RABBE.)



On ne songe jamais à ce qu'il faudrait faire dans le monde que sur le point de le quitter.



Une vie criminelle devrait faire souhaiter la mort encore plus qu'une vie malheureuse; cependant les méchans ne se tuent guère. — Le crime, dit Mme. de Stael, prend sa source dans une ardente personnalité qui exclut l'idée d'un facile renoncement aux choses de la vie, à la vie.

Le sage ne s'enfuit pas du monde : il en sort.

(SÉNÈQUE.)



On doit attendre la mort en tous lieux, puisque l'on ne sait pas celui où elle nous attend.



Il n'est rien de plus glorieux que d'achever sa vie avant que de mourir.



La nature a beau promettre à la jeunesse une longue vie, elle n'en peut donner que l'espérance.



La gloire étant l'ombre de la vertu, elle suit les grands hommes jusqu'au tombeau.



L'épitaphe qu'on lisait sur le tombeau de Pompée était d'un laconisme singulier : *Fuit* (*il fut*). Ce mot dit tout.



Nous marchons tous au tombeau; nous devons nous rejoindre tous au sein de la terre : pourquoi donc blâmer celui qui avance d'un pas ou deux, pour prendre les devans? Il ne nous enviera pas notre place, il y en aura éternellement pour tous.

(SÉNÈQUE.)



La mort est bon pasteur, car elle ne perd jamais rien de son troupeau.

(ALPH. RABBE.)



Quelle folie, à y bien réfléchir, que de dire : demain je ferai telle chose! Ce demain dont nous disposons nous appartient-il?

(SÉNÈQUE.)



Si nous savions observer attentivement que nous mourons sans cesse, nous parviendrions à nous accoutumer à mourir.



Tout ce que l'œil voit n'est que chimère, tout ce que l'oreille entend se dissipe dans l'air... tout ce que l'on touche n'est que terre.

(Sénèque.)



Quand un homme allume son feu, la mort est chez lui avant qu'il soit éteint.

(Odin. *Morale.*)



Rarement voit-on des pierres sépulcrales élevées sur les tombeaux des morts, par des mains encore vivantes.

(Alph. Rabbe.)



Que notre courage est peu de chose; et que nos résolutions, les plus énergiques en apparence, sont encore faibles et douteuses: ce matin je quitte mon

lit, fatigué d'un sommeil troublé par de sinistres songes; le ciel est pur, le jour brillant et beau, le gai tambourin appelle les habitans de la cité à la fête joyeuse du village... Ces images, cette sérénité rendent un moment de calme à mon âme agitée. Je lève l'appareil de la plaie envenimée qui dévore avec ma vie les traits de mon visage, et je vois que le mal, le mal affreux, s'attache à sa proie et redouble ses progrès... Nature inexorable, il faut donc mourir! mourons! J'en prépare les apprêts dans ma pensée; j'écoute les paroles des dernières lettres que je tracerai! Je pourrais exhaler une plainte cruelle! mais de quoi servirait-elle: je m'efforcerai d'emporter toutes mes douleurs avec moi.

Mes douleurs, mes anxiétés, mes peines; je vais triompher de tout cela, ainsi que de mes longs regrets. J'étoufferai tout dans les flots de mon sang: un coup de poignard, vingt coups de poignard s'il le faut, me feront justice d'une odieuse destinée.

Tâchons pourtant de mourir avec calme, avec dignité.

Mon docteur arrive. Il voit, il examine, il ne partage pas mes craintes; je les lui dis et ma résolution aussi; il ne comprend pas les résolutions de ce genre: toute exaltation généreuse est à ses yeux un délire. Il parle: sa bonhomie, sa douceur, ont quelque chose de communicatif et de sympathique

qui calme... S'il ne me *leurrait* pas, je sens que je pourrais me résoudre à porter encore le fardeau...

Mais il n'est plus là. Une sévère réalité reprend son empire; ne nous oublions pas, ne renouons pas nos liens à l'existence, par le mensonge d'un absurde espoir: occupons-nous de mourir.

(ALPH. RABBE.)



Cette vie n'est que le commencement de notre existence.

Quelque durée qu'on accorde aux choses de ce monde, elles finiront, elles nous échapperont et laisseront notre âme pleine de douleur et d'amertume. Il faut y renoncer de bonne heure pour ne pas exposer son repos.

(*Moral. de* BARTHROU HERTS.)



Laisse là toutes ces pensées vaines qui t'attachent à la terre; méprise toute cette science qui t'élève

à tes yeux et aux yeux des autres : quelle ressource y trouveras-tu au dernier moment ?



L'homme de bien conforme sa conduite à la droite raison, ne consent point au mal, se montre grand dans l'adversité, et se plaît à vivre quel que soit son destin.

(Le docteur BARTHÈS.)



Il n'y a que les dieux qui soient immortels; les empires, les républiques se forment et s'élèvent, et leur prospérité même, dont ils abusent toujours, est toujours le signe de leur décadence. Ouvrage des hommes, ils portent l'empreinte de leur faiblesse; ils sont sujets, comme eux, aux maladies, à la caducité, à la mort.

(*Entretiens de* PHOCION.)



O mon maître éternel, dans ce dernier jour, lorsque le voile du firmament sera déchiré, lorsque ton bras invincible arrêtera le soleil dans sa carrière

et brisera l'édifice de l'univers; lorsque la foule des morts comparaîtra devant ton trône, et que la destinée du genre humain dépendra d'un mot de ta bouche, si tu nous avoués pour tes enfans, nous verrons sans terreur et d'un œil tranquille les convulsions de la nature expirante, et nous braverons la dissolution de l'univers.

(Saadi.)



Cité de Dieu, tout ce que nous admirons dans l'univers ne fut créé que pour élever nos idées jusqu'à toi ! mais il n'est point de langue ni de pinceau qui puisse décrire les merveilles que tu renfermes, ni d'imagination assez vaste pour embrasser tous les biens que Dieu prépare à ceux qui l'aiment et le servent. Oh ! quand pourrai-je, admis dans les demeures célestes, jouir de la présence et des bienfaits de cet être magnifique !

(Le Même.)



Celui qui attend la mort avant de l'avoir rencontrée, lorsqu'il l'aura devant les yeux n'en sera pas épouvanté.

(Le Même.)



L'impie est mort au milieu des vivans; l'homme pieux vit dans le séjour même de la mort.

(Le Même.)



Le monde n'est éternel pour personne ; laisse-le passer et attache-toi à celui qui l'a fait.

(Le Même.)



Le monde est la route qui te conduit dans ta patrie; donne celui-ci pour l'autre et tu gagneras au change ; reçois de lui selon ton besoin , et songe que la mort est le dernier de ses dons.

(Le Même.)



Songe à ton entrée dans le monde, songe à ta sortie, et tu te diras : J'ai été fait homme de rien, et dans un instant je serai comme quand je n'étais pas.



Périclès disait, sur son lit de mort : Au moins je me souviens avec plaisir qu'aucun Athénien n'a porté le deuil à cause de moi.

Paroles consolantes ! Oui, mon fils, voilà ce qui nous reste au terme de toutes les grandeurs humaines : la mort étend ses froids linceuls sur les joies de toute une vie orgueilleuse ; un seul trophée reste devant les yeux du mourant, c'est la certitude de n'avoir jamais fait couler une larme, de n'avoir jamais brisé un cœur.

(*Les trois Éducations*, tom. I., Aug. Lafontaine.)



L'homme est bien malheureux de tant s'inquiéter ici-bas et de chagriner ainsi l'existence de son semblable. Sa destinée n'est à bien dire qu'un voyage un peu plus long que celui que j'entreprends aujourd'hui. Il fait quelques haltes de plus ; il lui faut renouveler ses habits trois ou quatre fois dans la route ; il aperçoit çà et là quelques bandes joyeuses, il s'y mêle un instant, assiste en passant à des noces, s'adjoint une compagne pour quelques journées, la mène coucher dans quelque hôtellerie, suit en pleurant des funérailles, et arrive bientôt lui-même à son dernier gîte.



O mort ! ta sentence est agréable à celui dont les forces sont épuisées, et qui réduit au désespoir a perdu toute patience. Le nom même de la mort résonne maintenant à mon oreille comme celui d'une amie : et je crois que je me livrerais avec elle à cette douce sensation qu'éprouve un voyageur épuisé lorsqu'il trouve un tranquille repos. Soit que nous regardions la mort avec l'œil soupçonneux du septicisme, ou avec l'œil brillant de l'enthousiasme et de l'espérance riante, nous devons l'envisager comme une amie qui, dans toutes les fragilités des jouissances ou des peines terrestres, est auprès de nous pour nous recueillir dans son sein, quand le poids de la vie n'est plus supportable, et quand l'existence devient un fardeau trop pesant pour l'infortuné qui l'a reçue malgré soi.



13 décembre 1829.

Il faut que j'écrive mes *ultime Lettere*. Si tout homme ayant beaucoup senti et pensé, mourant avant la dégradation de ses facultés par l'âge, laissait ainsi son *Testament philosophique*, c'est-à-dire une profession de foi sincère et hardie, écrite sur la planche du cercueil, il y aurait plus de vérités reconnues et soustraites à l'empire de la sottise et de la méprisable opinion du vulgaire.

J'ai pour exécuter ce dessein d'autres motifs : il est de par le monde quelques hommes intéressans que j'ai eus pour amis ; je veux qu'ils sachent comment j'ai fini. — Je souhaite même que les indifférens, c'est-à-dire que la masse du public pour qui je serai l'objet d'une conversation de dix minutes (supposition peut-être exagérée) sache, quelque peu de cas que je fasse de l'opinion du grand nombre ; sache, dis-je, que je n'ai point cédé en lâche ; et que la mesure de mes ennuis était comble quand de nouvelles atteintes sont venues la faire verser ; que je n'ai fait qu'user avec tranquillité et dignité du privilége, que tout homme tient de la nature, de disposer de soi.

Voilà tout ce qui peut m'intéresser encore de ce côté-ci du tombeau : au-delà de lui sont toutes mes espérances, si toutefois il y a lieu.

(ALPH. RABBE.)

L'ENFER D'UN MAUDIT.



DEUIL, SOUFFRANCES, GÉMISSEMENS, CRIS DE DOULEUR !!!



Deuxième Partie.

De la Vie.

Hélas! nous ne savons rien : la pensée humaine se tourmente à ouvrir des portes à la consolation; mais cette douce immortelle ne veut pas habiter notre âme. Nous sommes réduits à nous calmer par la désespérante conviction de notre néant; c'est ainsi qu'on éteint le principe de la vie, que l'on paralyse la sensibilité par l'application des plus violens caustiques dans les plaies obstinément rebelles à l'art de guérir.

Nous avons un immense besoin d'agitations, et le tombeau ne nous fait horreur que parce qu'elles y cessent toutes. En même temps l'idée du repos nous est agréable. Quand des forçats rament, ils voudraient bien se reposer; mais si l'un d'eux s'arrête, le nerf de bœuf s'agitant dans les mains d'un implacable chef de chiourme tombe sur ses épaules et marque sa peau frémissante d'un sillon rouge et bleuâtre à-la-fois. Ainsi quand nous nous reposons dans la galère de la vie, un gardien intérieur fla-

gelle notre âme en lui disant : « Travaille, misérable paresseuse, travaille à ta modification ; avance et souffre, tu fus envoyée ici-bas pour cette fonction de douleur et d'activité. »

Il est possible que le métier des hommes sérieusement occupés loin de leur âme soit la plus misérable des folies. Il est possible qu'il en soit de l'homme dans l'exercice de certaines professions civiles, toutes imaginées au profit de ses intérêts matériels, comme de l'instinct des animaux. Le renard rusé, lâche et cruel, fut formé pour se creuser une tanière, guetter, égorger les habitans timides de la basse-cour, et puis périr traqué par le fermier, ou déchiré par les chiens du chasseur. Gagner un peu d'or, d'une part au détriment, de l'autre au profit de ses voisins, avec force, dextérité, talent ou cautèle, qu'est-ce autre chose que faire le renard à deux pieds ? De combien d'hommes faisant leur état n'est-ce pas l'histoire !

Ceux qui, passionnés pour les arts, cultivent en eux les facultés les plus nobles, peu soucieux d'amasser, occupent incontestablement un degré plus élevé de l'échelle. La sottise humaine leur reproche souvent de ne pas faire un métier plus utile que celui de penser, d'écrire, de peindre avec des paroles et des couleurs ; comme s'il n'y avait pas au-

tant d'utilité à imprimer du mouvement à la pensée qu'à la matière ; comme si la pauvreté même à laquelle ils s'exposent volontairement et qui n'est autre chose qu'une renonciation à leur part de l'héritage, n'était pas un sacrifice en faveur de la communauté.

Aussi bien pour imposer silence au bon sens des sots, j'aime assez que les enfans libéraux du génie entrent en possession de leurs droits et qu'ils viennent quelquefois s'asseoir au substantiel banquet des administrateurs de la matière. Pour ne pas discréditer l'esprit dans l'esprit des sots, il faut s'appliquer de temps en temps à construire l'édifice de ce bien-être si envié. Nos gens à talent entendent très bien cette nouvelle application des facultés du génie ; malheureusement ce calcul qui formait autrefois le chapitre d'exception, est aujourd'hui le titre presqu'universel de leur histoire.

Une vie partagée entre le culte des muses et les intérêts de la fortune doit produire peu de chose. Aussi jamais le ciel ne fut importuné de craintes plus fréquentes sur la brièveté de la vie; jamais ce mot ne fut plus ordinaire, *la vie est trop courte* : oui sans doute elle est trop courte pour les affaires, les plaisirs et la pensée. L'homme à talent ambitieux, qui change sa vie de solitaire studieux en celle d'intri-

gant expert ou d'homme de plaisir, ne devrait jamais se plaindre : il a dépensé tout son bien en triples sacrifices aux autels de ses trois divinités, la volupté, la fortune et la renommée. C'est un banqueroutier insensé qui a toujours chargé l'avenir des intérêts d'un actuel usuraire. Qu'il croule puisqu'il n'a pas su acquitter sagement ses dettes; il a dévoré les trésors du temps, que le temps le dévore tout entier à son tour.

Je suis pauvre et trop détaché de la vie pour m'agiter afin de sortir de ma pauvreté. Je n'ai plus les richesses réelles du jeune âge; que me font les autres : avec l'aide d'un peu de travail, j'espère que mes besoins seront toujours surpassés par mes facultés. Que si la misère devenait trop pressante, j'ai lu dans l'Ecriture : *Fili, ne indigeas melius est mori*, et je saurais me soustraire à ses rigueurs. Mais surtout je ne me plaindrai jamais d'avoir trop peu vécu; il y a longtemps que j'ai répété dans le secret de mon âme ce mot sublime dans sa simplicité, d'une jeune princesse expirante au printemps de ses jours : Fi de la vie! qu'on ne m'en parle plus.

Les deux Principes.

Divinités contraires qui présidez aux destins de ce monde, Arimane et Oromaze, quand finira votre lutte, et quand vous entendrez-vous pour mettre un terme à nos maux ?

Est-elle donc intarissable la source de tant de fureurs ! et ne peuvent-ils enfin s'éteindre les flambeaux de cette discorde qui se nourrit de notre sang et de nos larmes !

Sainte bonne foi, probité, pudeur, vertu, votre exil sera-t-il éternel, et du haut des cieux inconnus d'où nous sont renvoyés les crimes d'un autre âge, ne jetterez-vous pas un regard de pitié sur nous ? Sommes-nous irrévocablement déshérités de l'espérance d'un avenir meilleur ?

Tourbe inquiète et savante, fière des progrès de

sa raison et des pompes d'une civilisation raffinée, qu'avons-nous fait pour notre bonheur? Pour être cachées sous des tissus plus brillans et plus ingénieux, les plaies de l'humanité en sont-elles moins saignantes et moins profondes?

La race mortelle, condamnée au malheur, est toujours en proie au brigandage d'un petit nombre de fourbes ou d'audacieux. Prêtres, légistes et soldats, voilà les trois espèces dévorantes au profit desquelles la société est uniquement organisée.

La guerre est partout, et la paix nulle part. Après tant d'anathêmes lancés contre l'ambition, après tant de douleurs et d'amers dégoûts semés sur la carrière de ses plus illustres amans, l'ambition sanglante et égarée n'a pas cessé de se traîner sur les roues du char de la fortune.

Tous veulent une part aux dons de l'aveugle déesse, et son empire est plus absolu que jamais. Tous veulent de l'or et des titres, ou de la famosité afin d'avoir des titres et de l'or. Des titres! les hommes ne sont pas même guéris de cette détestable et ridicule manie de s'affubler de rubans et de cordons, dont toute la magie est dans la superstition des adorateurs du pouvoir qui les distribue avec gravité. . . .

Périsse mon âme, et que mon nom soit taché d'infamie, si je trempe jamais, même par la plus faible velléité, dans ce complot universel de sottise et de perversité ! si je désire jamais un ruban ou un titre : celui d'homme me suffit. Puissé-je seulement en être toujours digne ! puissé-je ne jamais préférer la durée de ma vie, à l'honneur de mon caractère !

L'Invincible Destinée.

Où manque le bonheur, tout soin est inutile, tel est le sens d'un proverbe espagnol. Ce proverbe exprime une vérité de tous les temps ; vérité accablante, si on la médite bien Ne semble-t-il pas en effet qu'il y ait quelque chose d'invincible dans la destinée? et le mortel favorisé du sort qui fait hommage de sa prospérité à la sagesse de ses plans et à la justesse de ses calculs, à l'habileté de sa conduite, n'est-il pas le plus vain des hommes ; son orgueil n'est-il pas le plus insuportable de tous?

Faites comme moi... ou bien : *que ne faisiez-vous comme moi...* Telle est la formule favorite de cette espèce d'hommes. Le malheureux n'obtient de leur part, ni pitié, ni respect. Les blessures que fait la fortune déshonorent à leurs yeux celui qui les reçoit. La pauvreté équivaut dans leur pensée, au signe d'une réprobation flétrissante ; pour eux, enfin, toute adversité porte avec elle les irrécusables preuves d'une conduite perverse ou d'un jugement faux, ou enfin, d'un esprit désordonne.

Que je fasse comme toi, homme insensible et borné ? C'est-à-dire, que je sois autre que moi-même ? Penses-tu que l'auteur de la nature a inutilement varié et modifié en tant de manières l'humaine organisation ?... En apparence tous jetés dans le même moule, nous apportons en naissant le germe des différences qui nous distingueront de la foule de nos semblables, et constitueront notre individualité. Nous apportons du sein de nos parens et de plus loin encore, le principe des dispositions particulières qui détermineront nos penchans, nos passions, nos goûts, et le caractère même de notre esprit, en se combinant avec les hasards de l'éducation et les chances de notre situation personnelle.

Peut-être lorsque ces dispositions sont fortement caractérisées, décident-elles irrévocablement de notre destinée sociale ; et peut-être que les hasards de la naissance, les obstacles de l'éducation, cèdent à l'ascendant de cette tendance première vers une manière d'être déterminée.

Que je fasse comme toi!.... Mais si notre rôle nous était à tous dans ce monde assigné d'avance, en prenant ta place, en faisant comme toi, je t'oblige à faire toi-même autrement que tu ne fais.

On pourrait soutenir que l'organisation des

grands hommes est en harmonie préétablie avec une existence grande et distinguée. Leurs penchans et leurs facultés sont, dans l'intention de la nature, fortement coordonnés avec les brillans succès, les vastes plans et les grandes commotions politiques.

L'homme né pour marquer parmi ses contemporains, pour exercer parmi eux la glorieuse suprématie du génie et du courage, l'homme qui doit entraîner son siècle, s'il provient d'un rang obscur, s'élève naturellement, et d'un essor invincible monte à la place qui lui est assignée dans l'échelle des êtres.

Je dis *dans l'échelle des êtres*; parce qu'il me semble qu'il y a une grande variété de proportions morales dans l'homme. On l'a dit : la différence est souvent beaucoup plus grande entre tel homme et tel autre, qu'entre celui-ci et un quadrupède intelligent.

Je suis né pour être moi, et non pas toi. Je suis né, pour éprouver les vicissitudes d'une destinée qui doit être la *mienne*, et non celle d'un autre.

Tu es heureux et je suis malheureux : toi, malgré ta sottise; et moi, malgré mon habileté; mais puisque mon sort est celui d'un grand nombre d'autres, puisque les misères qui m'affligent sont communes aux trois quarts des pauvres humains, apparemment que les heureux et les malheu-

reux entrent nécessairement dans la composition du grand tout. Misérables ou favorisés du sort, nous sommes également bien placés dans l'ordre général et dans les vues de la nature, ou, si tu veux, dans la divine pensée du maître des temps. Subissons donc chacun avec respect nos inégales destinées. Sois heureux, je serai malheureux. Réjouis-toi de n'avoir à parcourir qu'un chemin semé de fleurs ; moi, j'émousserai, s'il se peut, par le courage de la patience la pointe des ronces dont ma route se hérissé. Puissé-je étouffer ces murmures et ces plaintes qui, en trahissant ma faiblesse, n'attireraient sur moi que l'opprobre d'une froide pitié !

Cesse cependant, cesse d'insulter au malheur inévitable et nécessaire de ma vie, en me proposant orgueilleusement de marcher dans les voies d'une sagesse que tu penses t'être donnée, lorsque tu ne fais qu'obéir à ta loi et à la force des choses, comme moi et le reste des humains. Insensé !.... que pouvons-nous, toi et moi, contre les arrêts écrits *au grand rouleau?...* Si tu es maître, commande : esclave, j'obéirai; et bientôt, le drame finissant pour tous deux, celui-là n'aura peut-être pas eu le rôle le plus pénible qui aura revêtu le costume le moins éclatant : la même pourriture ou la même poussière confondra tous les acteurs, et le bruit de leurs voix et les applaudissemens ou les huées de l'imbécile

multitude, tomberont dans le même abîme de silence : néant pour tous. D'autres personnages non moins éphémères et ridicules, vont occuper la scène et disparaître aussi rapidement. Eternelle et inconcevable vicissitude de mouvement et de repos !....

Si l'on considère quelle multitude infinie de circonstances et d'incidens particuliers peuvent entrer dans la composition de l'événement le plus prochain et le plus probable, sans pouvoir toutefois être ni calculés, ni prévus, on conviendra sans peine qu'il y a plus que de la témérité à s'attribuer quelque influence sur les choses de ce monde.

Du Bonheur.

Je ne sais quelle froideur glaciale et désespérante me saisit au moment où je m'apprête à recueillir, à reproduire dans une rédaction plus épurée des idées jetées à la hâte sur le papier, il y a déjà plusieurs années, sur ce vague et difficile sujet. Alors, déjà éprouvé par bien des contrariétés et des souffrances, je concevais peut-être encore quelques illusions; je croyais peut-être encore au bonheur; je reste froid maintenant dans les idées que ce mot réveille : je souris de pitié aux mensonges qu'il fait à notre imagination, je n'ai même plus la faculté de pouvoir être trompé. L'espérance est morte, et la vie, matière possible du bonheur, est achevée pour moi. Il me reste la fatigue d'une vie organique usée. Il me reste la volonté et le pouvoir de quelques combinaisons intellectuelles qui suffiront pour me distraire, jusqu'à ce que l'intelligence meure

et périsse elle-même dans le néant de l'imbécillité, si j'ai le malheur d'atteindre ce terme; mais la source des affections, celle des désirs, celle des sentimens qui forment le prix et sont les délices de l'existence, tout cela n'est plus que dans les faibles réminiscences d'un passé lointain, qui s'efface tous les jours sous l'empire des jours mauvais qui l'ont suivi et des sensations froidement amères du dégoût, du dédain et de l'indignation qui m'alimentent aujourd'hui.

La lecture attentive du fragment que je vais transcrire, m'a convaincu qu'à l'époque où il fut écrit, j'étais à-peu-près aussi avancé dans la triste route du désenchantement universel des choses, puisque je cherchais la définition du bonheur dans le monde des abstractions. Au reste, voici le fragment :

AU PAYS NATAL.

Octobre 1816.

Le vulgaire imagine que l'homme heureux est celui qui joint à des désirs la faculté de les satisfaire, faculté qui embrasse dans sa vaste sphère d'activité, tous les biens réels et tous ceux de l'opinion, la santé, la force, les dons de la nature, ceux de la fortune, et par une conséquence à-peu-près certaine de ces premiers avantages, tous ceux de la société.

Le sage qui médite sur l'instabilité de nos goûts, de nos passions, sur la variété et l'opposition des penchans dans les mêmes individus; qui sait que dans l'ordre physique, la vie naît de la destruction, et que le mouvement éternel ne fait que se voiler sous les apparences du repos; que la nature entière n'est qu'une immense succession de forme, et une immuable vicissitude de l'être et du non être, c'est-à-dire, des diverses combinaisons élémentaires qui rendent sensibles à nos organes, les existences individuelles, ou les enlèvent à notre faible apercevance, le sage rit de voir la foule les yeux tendus vers les aspects lointains, se précipiter vers un but qui marche avec eux, et ne devient réel que par la recherche ardente dont il est l'objet.

Supposons un homme bien organisé et dans une situation qui n'offre pas d'obstacle au développement et à l'exercice de ses facultés (supposition qui, sous aucun rapport, ne franchit les bornes des possibilités dans la vie, telle qu'elle nous est faite par les conditions actuelles de la société humaine); je dis, que tant que l'une ou plusieurs des facultés de cet homme ne s'exerceront pas aux dépens du reste, ou, en d'autres termes, tant qu'il y aura équilibre dans les fonctions physiques et morales de l'individu, cet homme sera heureux autant et comme il convient qu'un être de sa nature le soit.

On voit que cette manière de définir ou d'entendre

le bonheur, dans le sens le plus étendu de ce mot, le réduit pourtant à une chose toute simple et dès long-temps définie et trouvée, qui est précisément de vivre; mais de vivre dans toute l'énergie du terme, de vivre de toute vie dans les routes de la nature, et non pas de s'égarer et de languir dans les détours funestes d'une vie artificielle.

Lorsque je dis, de *vivre de toute vie*, j'entends de la vie telle qu'elle nous est donnée par la nature; de la vie avec ses phases de bien-être, de jouissance, de mal-aise et de douleur, la vie avec ses infirmités inévitables du commencement et de la fin, avec ses accidens et ses misères.

Ainsi, nulle sorte de sensation ne sera exclue du domaine de cette vie, aussi vaste que la nature elle-même. Lorsque des hommes ont dit que l'homme était l'abrégé du monde, ils ont probablement voulu parler de l'homme vivant beaucoup, dont il est question ici, de l'homme exerçant toutes ses facultés, celle de sentir la pointe aigue de la douleur, comme celle de savourer l'ambroisie rare et fugitive du plaisir.

Oui : nulle sensation ne peut rester étrangère à l'exercice des facultés puissantes de mon homme bien et complettement organisé, et la douleur comme le plaisir entrera nécessairement dans la composition de sa félicité. Cependant, comme dans mon hypothèse il y aura toujours équilibre

dans ses facultés, soit au physique, soit au moral, il trouvera toujours en lui-même un point d'appui pour repousser, pour réprimer l'usurpation d'une force sur l'autre. Ainsi, du balancement général de ces diverses puissances, de l'harmonie parfaite de ses organes, et enfin, si l'on veut, de la *pondération* ou modération de ses sensations diverses, résulteront la conscience intime d'une forte et parfaite existence (il ne s'agit ici que d'une perfection humaine), et cette jouissance de soi-même, bonheur positif non moins que mystérieux.

Dieu, l'être par excellence, se complaît en lui-même : de toutes les hypothèses qu'une spéculation, peut-être téméraire, s'est permises sur les attributs de l'être divin et sur la nature de son bonheur, celle-là est assurément la plus excusable : Dieu, étant l'ordre et la sagesse parfaite, se regarde et se complaît en soi.

Pour en revenir à nos termes, *vivre de toute vie*, si le bonheur consistait, en effet, dans l'ensemble harmonique de toutes nos facultés, dans l'aptitude universelle aux sensations possibles pour l'homme, et dans leur usage varié, il ne serait pas vrai que le fondement de notre double existence fût la recherche du plaisir et la fuite de la douleur ; la douleur serait au contraire très nécessaire, et il y aurait pour l'homme non seulement inévitabilité, mais encore besoin et désir déguisé de la douleur.

Les moralistes de tous les âges paraissent avoir consacré, comme la source unique de nos affections, ce double penchant qui nous fait rechercher le plaisir et fuir la douleur; mais probablement à mesure que la science de l'homme s'éclairera et se complètera, on sera forcé de reconnaître qu'il existe un autre principe, une loi primitive de notre être qui explique bien mieux ces oppositions, ces contrastes remarquables de nos penchans entre eux : difficultés jusqu'à présent insolubles, et qui ont forcé plusieurs philosophes de recourir à la fiction séduisante de la biduité morale, c'est-à-dire, à la supposition de deux principes moraux en nous, comme Zoroastre et Manès en ont admis dans l'ordre universel.

Mon principe unique essentiel serait le même que celui qui soutient et vivifie le monde à nos yeux, c'est-à-dire, le mouvement, le renouvellement perpétuel d'action.

Sentir, agir, vivre enfin, voilà probablement le seul bonheur possible à l'homme, et c'est peut-être pourquoi les professions les plus favorables à cette tendance au mouvement et au renouvellement d'action, offrent le plus grand nombre d'hommes heureux. Voilà pourquoi le soldat et le paysan, l'un parmi les périls, l'autre malgré les rudes fatigues de leurs métiers respectifs, laissent presque toujours lire, sur leurs visages basanés, les traits de cette gaîté heureuse qui remplace si rarement les

sombres soucis sur le front des ambitieux de cour et la pâleur des veilles sur les joues flétries des hommes les plus studieux. Voilà encore pourquoi le travail, dans le sens matériel du mot, est nécessaire à l'homme.

Ce qui nous semble persistance dans un même état et qui nous paraît repos, n'est qu'une succession de changemens ou de passages d'un état apparent et sensible, à un état moins sensible et moins caractérisé, mais dans lequel les modifications de notre âme ne sont pas moins certaines que toutes celles que nous pouvons analyser.

Admettons, en effet, l'uniformité absolue et prolongée des sensations, en d'autres termes leur identité ; admettons, pour un espace de temps donné, la privation de tout changement de situation du corps et de l'âme, de toute altération sous des modifications données ; il en résultera que tous les momens renfermés dans cet espace seront identiques avec le premier ; et en réduisant, pour tout ce temps, l'être moral et physique à une seule modalité, vous l'aurez pour tout ce temps anéanti; vous l'aurez réduit à la condition de la substance inanimée, de la froide pierre, où l'œil humain ne peut saisir une succession de changemens, une suite de modalités.

Mais ce raisonnement s'écarte, peut-être trop, du cercle des suppositions même les moins admissibles

et les plus abstraites ; éclaircissons autrement la question.

Si le bonheur résultait de la possession d'un bien ou de la réunion de tous les biens, objet de nos vœux ordinaires, nous ne chercherions et ne trouverions des hommes heureux que parmi les favoris de la nature et du sort. Mais le calme, le contentement et la paix de l'âme, que l'on trouve si rarement dans les conditions élevées, et plus facilement dans les rangs vulgaires, paraissent inséparables de l'idée que les hommes se sont toujours faite du bonheur.

Probablement il en est du bonheur et de ses élémens les plus connus et les plus ordinaires, comme de toutes les choses de la vie, dont la valeur est relative et non pas absolue ; dont la substance se teint, pour ainsi dire, de la couleur de notre âme. C'est dans ce sens que *Kant* a prétendu que nous ne pouvons avoir des choses qu'une connaissance *subjective*, et non pas une connaissance *objective*, c'est-à-dire, que les perceptions que nous avons des choses se composent de la sensation produite par elles, plus de la modification que la disposition particulière et actuelle de nos organes lui fait subir; si bien que nous ne savons pas ce que les choses ou les objets de la nature sont en eux-mêmes et indépendamment de ce que mettent dans la perception

de leurs qualités, les sens ministres nécessaires de notre intelligence.

Donc, comme il y a des variétés dans l'organisation humaine, il doit exister des variétés dans l'espèce de bonheur approprié à l'organisation humaine.

D'après tout ce que je viens de dire, définissons le bonheur, un changement perpétuel d'état, soit pour le corps, soit pour l'âme : reste ensuite l'appréciation des variétés. Il faut aux âmes passionnées et violentes un bonheur un peu orageux ; aux âmes douces, des changemens moins soudains et des transitions mieux ménagées du plaisir à la douleur; mais à tous un continuel mélange de l'un et de l'autre, à tous une vie fondée sur l'équilibre du bien et du mal. Pour tous la vie devient mauvaise, quand cet équilibre est détruit ; insupportable, quand le dérangement se prolonge et que le balancement primitif, loi essentielle de notre être, ne se rétablit pas.

Concluons : Le bonheur de l'homme est dans l'action comme dans la vie ; parvenir à une situation quelconque pour s'y tenir immobile, ce serait vouloir créer une exception imaginaire, une solution de continuité impossible dans la grande chaîne des causes et des effets. Tout naît et tout se détruit par le mouvement. La plus grande somme de mouvement possible paraît être le but auquel tendent

toutes les puissances de la nature. Quel en est le but ? Nous sommes probablement condamnés à l'ignorer ; que si nous venions à l'entrevoir, il résulterait probablement de cette notion mystérieuse, savoir : la confirmation d'une vérité déjà aperçue, que la nature et la société sont entre elles dans la plus funeste et la plus inexplicable opposition.

Chercher le bonheur, c'est pour l'homme en général poursuivre une manière d'être particulière ; mais le bonheur lui-même n'existe réellement que dans un changement quelconque de situation : un homme constamment heureux est une chimère. Le mot *constamment* implique ici contradiction. Si le bonheur et le malheur n'étaient que le plaisir ou la douleur indéfiniment prolongés, une série non interrompue de sensations flatteuses ou de sentimens pénibles, ce que l'on dit de l'un conviendrait également à l'autre. L'état le plus délicieux finit par devenir mortel au physique, stupéfiant au moral. Les orages mêmes servent à renouveler la vie du globe, et les déchiremens les plus affreux du malheur sont suivis d'une tristesse qui a des attraits pour les âmes passionnées, et qui leur réserve des consolations. Le malheur tourne les regards de l'âme vers un ordre de choses meilleur en lui : il ouvre la carrière des plus magnifiques espérances. Le malheur détache de la vie, et c'est un grand bien de ne plus craindre la mort.

Mais ce que je viens de dire en dernier lieu ne doit s'entendre que des âmes d'élite, des âmes véritablement fortes, dont les plus violentes secousses ne peuvent briser le ressort, dont les plus cruelles épreuves ne peuvent désaccorder les facultés.

Du reste, le système que j'établis convient à la généralité des hommes, puisqu'il suppose une échelle ascendante et descendante de différences ou de proportions ; ainsi, dans une situation donnée, plus un homme sera doué des avantages d'une belle organisation, plus il aura d'aptitude relative au bonheur, c'est-à-dire, plus il se rapprochera facilement de la situation opposée à celle où il se trouve.

Cette théorie a l'avantage de placer sur une base probable et raisonnable le système des compensations, si faiblement construit naguère par un écrivain qui se croyait philosophe (1).

---

(1) M. Azaïs.

Le Spectacle de la Nature.

1820.

(Du 27 au soir.)

Je suis allé me promener sur la route du côté de Gap.

La diligence m'y ramènera avant le lever du soleil; et si jusque-là aucun gendarme ne se présente, si le sinistre *mandat d'arrêt* ne hâte pas mon réveil, je poursuivrai ma route tranquille; car s'ils avaient voulu m'avoir, des ordres eussent été donnés sur les routes principales, et déjà on m'aurait cherché ici. Personne ne s'est enquis de moi.

L'aspect des montagnes de Sisteron, le vert naissant des prairies sur les bords du Buech a fait diversion à ces idées. Le sujet de ma fuite me donne tout juste d'inquiétude ce qu'il en faut pour mieux me faire sentir vivre, pour me donner l'appétit de la liberté dont nous jouissons le plus souvent comme de la santé, comme de tous les biens, sans nous

en douter. Hélas! que de beaux momens dans ma vie j'ai dévorés comme on avale d'impatience un mets insipide! Tous les regrets du monde ne peuvent pas rappeler une heure perdue à ne pas vivre; mais pourquoi la valeur du présent n'a-t-elle jamais de mesure que dans l'avenir?

Je pensais à tout cela en considérant ces montagnes; car la présence des grands tableaux de la nature m'a toujours fortement poussé à de sérieuses méditations sur la destinée de l'homme, et sur les vicissitudes particulières de la mienne. Le résultat de ces méditations, c'est que j'ai manqué la vie pour mon compte, et que je n'ai connu aucun homme qui fût dans les véritables voies.

Il faut que de puissantes leçons soient écrites dans les pages d'une nature majestueuse et sévère, pour que ses *harmonies* fassent toujours entendre au fond de notre âme, la voix du regret. Quand j'aperçois, au fond d'une vallée qui se resserre par degrés, un petit bois dominé par des rochers, et que je distingue à gauche, ou derrière, une petite maison, mon cœur bondit et s'écrie là : voilà où je veux être, et point d'hommes!

Ce *point d'hommes* peut paraître affreux; et Dieu sait pourtant si c'est l'accent d'une fâcheuse et haineuse misanthropie! Non; mais c'est que les hommes actuels sont en discordance absolue avec les choses de la nature. Je sens cela ainsi, au point

que les environs de nos villes si brillans et si cultivés m'ont toujours serré le cœur. Je suis toujours tenté de crier aux cultivateurs : *Semeurs de petites graines*, ne labourez pas tant ; laissez un peu faire la nature qui garnit de bois épais les flancs des montagnes, et puis y place de féconds troupeaux. Rendez-moi les pasteurs d'autrefois; rendez-moi ces hommes primitifs pour qui les montagnes étaient sacrées et paternelles !

Après la Mort.

MÉDITATION.

La plupart des hommes qui ont reçu une ombre d'éducation morale, et dont l'intelligence a éprouvé quelques développemens, se sont occupés quelquefois, dans la jeunesse, de leur âme et de leur vie, de l'avenir qui doit suivre la mort, de la destination probable de l'homme après le trépas; quelquefois ils ont controversé avec intérêt et même avec passion l'immatérialité de l'âme, ou les systèmes qui la font périssable.

Mais cette noble et généreuse inquiétude ne survit que rarement à cette époque où l'homme social jouit d'une existence encore indépendante, à quelques égards, des besoins, des misères, des liens et des entraves de toute espèce, dont ne tarde pas à l'accabler la société; les intérêts de l'être moral disparaissent et périssent devant les considé-

rations qui se rattachent à l'être matériel. Vivons tandis que nous vivons : c'est le cri des trois quarts de l'espèce mortelle.

Ainsi, peu à peu l'esprit se désaccoutume des nobles et religieuses méditations. L'imagination s'éteint avec les progrès de l'âge et de la vie tumultueuse et fausse du monde : l'âme perd son ressort, et par l'oubli d'elle-même, de son origine, de son avenir et de ses prérogatives, elle anticipe dans l'anéantissement affreux auquel elle finit par croire.

Tel n'est point mon sort, ô mon cher Alphonse, je n'ai pas le malheur de vivre dans cette indifférence de la brute, ni de jouir de cette tranquillité du néant. La plus belle moitié de ma vie s'est écoulée; j'ai rêvé le bonheur et ne l'ai pas connu; j'ai senti les traits poignans de l'infortune, j'ai vu ma florissante jeunesse succomber sous les atteintes de la maladie, j'ai gémi accablé des souffrances du corps et des peines de l'esprit; maintenant que tous les prestiges rians de la vie ont disparu de la mienne, que je redemande en vain des illusions aux années qui s'envolent, maintenant les intérêts matériels de la vie ne peuvent pas repeupler la solitude de mon existence. Il me faut autre chose. Je me demande chaque jour ce que j'ai à faire de vivre encore pour ne trouver plus rien qui puisse valoir ce que j'ai épuisé durant la première moitié de mon âge, sans que

cette première moitié ait été bonne toutefois. Vivre, est-ce désormais autre chose qu'une fatigue stérile pour moi? Se faire un état, se créer un peu d'aisance et de fortune, prendre un rang social fixe et déterminé, ce serait donc pour cela seulement, que je serais venu à plus de trente ans, à travers tant d'émotions, tant de désirs passionnés, tant de larmes et de souffrances diverses!

Non! il me faut autre chose, je préfère cent fois la froide paix des tombeaux aux agitations misérables de cette vie triviale que les hommes embrassent au sortir de l'âge des illusions; ils s'orientent enfin et courrent après une position, disent-ils. Ce qu'ils prétendent devenir, on s'efforce de le décorer de quelque nom imposant, de le revêtir de quelque dignité, et au fond, quel est leur mobile? la sotte ambition de prolonger et d'adoucir une existence qui s'accourcit désormais dans une progression effrayante, et qui devient de plus en plus inhabile aux jouissances et aux véritables douceurs, puisque l'âme a perdu son ressort, et l'imagination sa puissance créatrice.

Il me faut autre chose, et ce bien qui me manque, je ne puis plus le trouver dans les affections mortelles. Personne ne m'aime, et moi-même, peut-être, j'ai perdu la faculté d'aimer.

Je souhaite et je désire pourtant, je désire avec ardeur; mes yeux se lèvent au ciel, et puis se tour-

nent vers la tombe ; j'aspire, je le sens, à ma destruction. Je m'éveille souvent d'un sommeil douloureux pour m'adresser à moi-même cette question pressante : que fais-tu ici bas ? — Ne rêve plus ces voyages lointains, ne songe plus aux climats fortunés d'un autre continent, de celui qui fut le berceau de l'homme : les hommes sont partout. Laisse là des projets insensés ; mais tout ce que tu as jãmais imaginé vaguement de bonheur et de délices, tout ce que tu as cherché sans le trouver tu l'obtiendras dans une patrie meilleure : lève les yeux, vois l'immensité de l'univers, et dis-moi ensuite pourquoi il faudrait que l'homme dans sa candeur et sa jeunesse eût formé des vœux perdus ; pourquoi, placé au pied de l'échelle immense des mondes, il aurait imaginé une félicité mensongère et noyée en des illusions qui ne se réaliseraient jamais? Va, pour ton âme immortelle il est une vie plus vraie que cette vie terrestre ! Tu peux être confondu, réduit au silence et perverti par les spécieux argumens du désespérant matérialisme ; mais ces vains raisonnemens, dans leur force accablante, ne t'ôteront ni le désir ardent de survivre au trépas, ni la profonde conscience de la nécessaire durée de ton être.

Croyance à la Vertu.

J'ai besoin de croire à la vertu : je suis très malheureux, et je sens qu'il m'en coûterait trop de chercher des compensations dans les moyens qu'elle réprouve, et des succès dans les routes qu'elle proscrit.

Ce n'est pas l'opinion de mes semblables que je redouterais, si je ne redoutais pas l'œil préservateur d'un Dieu qui m'offre, au-delà de ce monde, de belles espérances, et surtout si la pensée du crime en lui-même ne me rebutait pas.

L'homme qui connaît les hommes et la société, n'aime et n'estime guère ceux-là et celle-ci. Or, on ne craint pas ce que l'on méprise ; et quand on dédaigne la vie on peut être assez indifférent sur la forme que la mort peut recevoir.

Je me redoute moi-même ; et je sens par les reproches amers que m'a faits le moi intérieur toutes les fois que j'ai failli, que si je négligeais ses inspi-

rations et fermais l'oreille à ses commandemens, dans les intérêts graves de ma conscience, cette conscience deviendrait mon bourreau. Mais j'ai reconnu que tous les hommes ne sont pas tels. J'ai vu que plusieurs prévariquaient sans remords, devenaient criminels sans trouble, et s'endormaient au bruit vain, pour eux, des murmures de l'opinion et des gémissemens de leurs victimes.

Il n'est pas vrai, sans doute, que la vertu nous rende toujours heureux. Inviter les hommes à la vertu par l'attrait des avantages matériels dont elle peut être la source, c'est évidemment les duper. Rien de plus faux et de plus niaisement inutile que toutes ces conceptions romanesques qui, sous la forme de la narration, ou celle du drame, présentent dans un dénouement, toujours facile à prévoir, la punition du vice et la récompense de la vertu.

La récompense de la vertu, c'est d'être vertueux; et celui-là est parvenu à la vertu désirable et suprême, à qui sa conscience paie en jouissances intimes le prix des sacrifices continuels qu'il fait. C'est le but, c'est le terme, mais peut-être celui d'une perfection idéale.

Si j'avais le malheur de découvrir dans la suite de mes recherches, et plaise à Dieu que je ne vive pas jusque-là, que la vertu, comme l'ont dit quel-

ques-uns, n'est qu'un vain mot, et que réduit à l'animalité pure, l'homme déchu de ses hautes et trompeuses prétentions, doit borner tous ses vœux ici-bas, et ne songer qu'à la satisfaction matérielle de ses sens, mon parti serait bientôt pris, je me séparerais d'une société qui n'aurait plus un Dieu pour protecteur, et notre commune immortalité pour durable patrimoine. Je me séparerais, dis-je, de cette monstrueuse production du hasard, et je chercherais dans la pratique la plus énergique du crime, si je pouvais l'aimer, l'agrandissement et la satisfaction de mon être; je braverais les hommes et des lois aussi impuissantes que leurs cris, puisqu'elles n'auraient plus pour garantie que la volonté de ceux au profit de qui elles sont faites. Je dis *impuissantes*, parce que si le scélérat vulgaire ne voit de redoutable dans la loi que le glaive dont elle est armée, l'homme éclairé qui raisonne sa dépravation, sait la mettre à l'abri de ce que l'autorité de la loi a de terrible et de foudroyant.

La société, telle que nous la voyons décrépite et souffrante, fourmille d'hommes ou plutôt d'êtres indignes de ce nom, qui, dégradés dans leur propre estime, traînent une vie abjecte et misérable, entre les vœux d'une âme corrompue et les appréhensions d'un caractère sans énergie, de scélérats manqués dont le cœur couve le crime et dont

le bras se refuse à l'exécuter; êtres les plus méprisables de tous, qui voudraient les profits de la scélératesse sans les acheter par ses dangers, et qui portent écrits sur le front ces mots caractéristiques de leur trop nombreuse espèce: *perversité* et *couardise*.

Je préfère un scélérat décidé à un faux homme de bien, lâche hypocrite qui sait l'art de colorer tolérablement ses prévarications timides, et qui retranché entre le plus ou le moins, armé de sophistiques distinctions, tergiverse avec sa conscience et son mauvais génie.

Si chaque homme, adoptant de bonne foi des principes de conduite et une morale quelconque, mettait un accord parfait entre sa pratique et sa doctrine, et courait ouvertement sa carrière, nous serions tous les jours exposés à voir d'affreuses nudités; mais il en résulterait, du moins, cet avantage que le sentiment intime humain provoqué par ces manifestes agressions, ferait promptement justice des offenses qu'il recevrait, et que l'homme aurait bientôt acquis une expérience réelle, une connaissance positive de ce qui est conforme et de ce qui est contraire à sa nature. Avec des hommes vrais il serait aisé de composer un code social à peu près irréprochable. Mais, depuis des siècles, le genre humain ne travaille qu'à se tromper lui-même, et la philosophie des sages a peut-être moins con-

tribué à l'éclairer qu'à perpétuer ses illusions. Elle a presque toujours voulu créer l'ordre avec les élémens du désordre.

Le Remède au Chagrin.

Quand j'étais jeune, jeune d'années et d'expérience, je ne concevais pas quelle sorte de plaisir les hommes pouvaient trouver à la débauche du vin. Je n'aurais su me faire une idée du *pouvoir* et des *charmes* du divin Bacchus, célébrés par tant de chants illustres depuis Orphée et Pindare jusqu'à Panard et Désaugiers ; comme je ne voyais, autour de moi, que des gens du peuple qui eussent le courage de s'enivrer, j'imaginais volontiers que si c'était chez les anciens une si belle chose de boire, c'est que le *Chio* et le *Falerne* étaient des liqueurs autant au-dessus de nos grossiers vins du *cru* de Provence, que les vers de Pindare et d'Horace sont au-dessus des chansons de nos paysans.

Je plaignais sincèrement ceux que je rencontrais ivres le dimanche, et ma compassion avait souvent à s'exercer. Quant à ceux qui, les jours ouvrables, s'oubliaient jusqu'à perdre la raison et les forces ; comme ils étaient méprisés même par les leurs, je ne les regardais qu'avec un profond dégoût.

J'avais été élevé à ne pas boire de vin. C'était fort heureux : la chaleur de mon sang n'avait pas besoin de ce redoutable auxiliaire qui ne convient, pour les jeunes gens, qu'aux tempéramens froids et aux constitutions décidément lymphatiques.

J'ignorais donc entièrement le prix d'une bouteille de bon vin. Je ne savais pas que les misères de la vie sont la base de cette estimation. Je ne savais pas que la plupart des hommes qui boivent jusqu'au point où la tête s'échauffe et le jugement s'altère, sont des infortunés oppressés par le fardeau de l'ennui, ou le fardeau plus accablant de la prévoyance et d'un chagrin. Je ne me doutais pas que l'homme qui se livre au vin cherche à s'élancer au dehors du cercle des réalités qui l'affligent pour exister dans un ordre nouveau de sensations, lequel dépend entièrement de la disposition nouvelle où l'effet du vin met ses organes. Le lâche devient courageux et ne se reconnaît plus, l'homme morose sacrifie à la gaîté, le misérable espère, l'esclave commande, le chagrin fuit pour tous et l'avenir se présente paré de couleurs riantes. Il a donc trois fois raison ce chansonnier ingénieux de notre âge qui fit ces vers :

Auteurs qui courez vers la gloire,
Bien boire est le premier talent.

La Souffrance.

J'avais vécu jusqu'à ce moment au sein des douleurs; je souffrais, mais je vivais; je gémissais, mais le soupir de l'espérance s'exhalait quelquefois à la suite de mes gémissemens. Solitaire, abandonné, il me restait mon âme; il me restait mon cœur. La carrière de la pensée et celle des affections m'étaient encore ouvertes, mais aujourd'hui tout est mort. J'avais une âme pour la douleur.

La plus cruelle des maladies a répandu dans mon sang ses affreux poisons, et d'infectes et noires vapeurs pèsent sur mon esprit. L'ennui, l'irremédiable ennui triomphe de mon courage abattu. Rien, rien au monde, je le dis et je le sens avec désespoir, ne peut me ramener à la vie. Le tissu de ses attachemens est brisé pour moi. Je ne forme plus que le vœu qui anéantit tous les souhaits. Je n'éprouve plus que le désir qui met un terme à tous les désirs : la tombe!

Le croiriez-vous? l'infortuné qui attend, au réveil du jour, l'exécution de sa sentence mortelle, le criminel en horreur au monde, que dévorent les tourmens d'une conscience bourrelée, n'ont pas plus de haine que moi pour la lumière du jour; et quand l'astre radieux, père et gloire de la nature, ramène sur la face de la terre ses vives et célestes influences, quand tous les êtres animés, quand les plantes même épanouissant leur calice semblent sourire à son aspect et chanter son retour, moi, pauvre lépreux, tout meurtri du mal qui me consume et m'éteint, je cherche les ténèbres et me plonge avec une sinistre volupté dans l'essai d'une mort anticipée.

O nature! ô force conservatrice des êtres! force vivifiante, ranime-moi! Où donc pourrai-je renouveler mon existence! Ah! si je trouvais cette source mystérieuse des émanations qui forment la vie, je m'y abreuverais avec transport; mais c'en est fait, la mort est venue approcher son calice de mes lèvres, j'ai savouré le *népenthès* qu'il contient et les fatales délices de ce breuvage. Je suis amant de la mort.

Viens donc, ô mort! ô ma divinité favorite! comble-moi de tes redoutables faveurs; viens! presse-moi dans tes bras d'une étreinte irrévocable. Précipite-moi dans l'abîme du repos.

Mais ce n'est pas le néant que j'invoque. Ah! quels que soient les maux qui ont attristé ma vie,

nul grave remords ne s'y mêle, et si je ne fus que malheureux j'appartiens à l'ordre des éternelles compensations. Je veux mourir, sans doute, mais ainsi qu'un proscrit, lassé de son exil en un désert aride, revole vers sa patrie où de verts gazons, de rians ombrages et de limpides ruisseaux apaiseront sa soif et rafraîchiront sa poitrine minée par les dévorantes ardeurs d'une longue fièvre.

Ce qui reste aux hommes, quand ils ont tout perdu, quand froissés par l'injustice de leurs semblables ou du sort, ils sont forcés, dans une lugubre solitude, de se replier sur eux-mêmes et de chercher à verser dans leur âme brisée par la douleur le baume des consolations d'une sérieuse ou douce philosophie, l'entretien des morts immortels, est encore un bien perdu pour moi : je ne comprends plus mes livres.

Que lirais-je, d'ailleurs, dans cette disposition d'âme à laquelle rien ne peut s'associer sans trouble et sans amertume?

Tous les hommes et les plus grands ont laborieusement bâti des illusions plus ou moins brillantes sur le sable des rivages de la terre : sable léger et vain que tourmentent et dissipent les fureurs égarées d'un orage éternel.

Je préfère à ceux qui me parlent, avec tout le charme de l'éloquence, des plus nobles attraits de

l'existence sociale, ceux dont la parole austère et forte me pénètre de son néant.

Ah ! s'ils pouvaient m'enseigner à porter courageusement jusqu'au bout le fardeau qui m'oppresse, à vivre d'une vie activement vertueuse afin de mourir avec fruit! Quel mérite aura mon trépas, insensé que je suis ! Sera-t-il donc la récompense de n'avoir pas vécu? Et si au lieu d'être des jours pleins, mes jours sont vides de tout bien, quels seront mes titres à la régénération de mon être? Si je suis ici-bas pour acquitter une dette envers l'Eternel, et que je parte insolvable, comment serai-je reçu?

O Dieu! ô mon créateur! soulève de ta main puissante mon âme consternée. Déchire ce voile épais de deuil, dont les funestes replis entravent mes mouvemens; retire-moi de cette langueur, de cette mort vivante, où m'obsède une pensée criminelle peut-être devant ta justice, celle de ma destruction volontaire.

Ah! si je n'ai pas le droit de hâter l'heure de ma délivrance, mes tourmens, du moins, me seront-ils comptés! Ma vie n'est pas bonne, je le sens; elle se consume inutilement pour moi et pour les autres; il me semble que, détaché de la chaîne universelle des êtres, je sois tombé comme un germe que le vent capricieux de la tempête porte sur le rocher infécond. Le dernier des hommes qui passent et végètent devant mes yeux,

vit plus utilement. Il remplit une destination quelconque. Ce manœuvre, aussi froid que les pierres qu'il assemble et cimente en chantant avec indifférence, cet homme grossier fait quelque chose. Il agite et déplace une masse entière. Un autre viendra plus tard, dont la tâche sera de détruire son ouvrage : tous deux auront vécu, et moi je ne fais rien.

Mais quoi ! souffrir n'est-ce rien faire ! Une tâche passive n'est-elle pas une tâche? L'état de mon âme, ma langueur, mes dégoûts, mes souffrances composent une manière d'être qui pourrait bien avoir une place utile dans l'universalité des conditions mortelles indiquées par la souveraine volonté.

Ma situation n'est pas plus nouvelle que difficile à comprendre. Ce sont des maux trop connus que ceux qui m'affligent ; ainsi donc cet état d'anxiété et de tristesse est une des formes possibles d'épreuve, un de ces creusets multipliés où la nature humaine se sépare et se renouvelle. Ah ! s'il en est ainsi, je ne dispute point contre tes décrets : redouble, ô mon Dieu, ces tourmens salutaires ! Augmente, s'il est possible, le poids du fardeau dont j'osai me plaindre ; mais que ta souveraine bonté abrège la route qui doit me ramener dans ton sein !

L'Abîme.

Dieux ! comme la scène a changé autour de moi ! Que ce réveil a de tristesse et d'horreur ! Je m'étais endormi sur le bord de l'abîme : je rouvre les yeux pour me voir plongé dans sa profondeur.

Force, beauté, jeunesse, tout est donc perdu ! Heureux et rians priviléges de l'âge, inestimable trésor que j'ai trop méconnu, sitôt m'échapper !

Imprudent, insensé, dois-je me plaindre ! Quels soins ai-je pris de ce trésor ! Quels efforts ai-je faits pour le défendre contre l'assaut des vains égaremens. Déjà accablé d'atteintes cruelles, déjà tombé dans le piége tendu sur la route de ma vie, je n'avais pas encore ouvert les yeux !

O mère d'une infatigable générosité ! Nature, conservatrice et réparatrice, pardonne ! C'est abuser de tes bienfaits que d'y compter toujours ! Le fleuve le plus fécond dessèche enfin le fond de son urne, à force d'en épancher les ondes. O nature !

et je me suis écarté de l'influence de tes puissances propices. J'ai compliqué de faux plaisirs et d'inutiles soucis. O mère! je suis justement puni.

Et cependant à travers tant de ruines, je retrouve mon âme. L'ai-je conservée pour l'accroissement ou pour la consolation de mes peines! quel prisme nouveau pourra colorer ces débris du désastre? Allons, parcourons le champ de nos malheurs, ô mon âme! arme-toi de force!

Mais quoi! et les amis qui m'entouraient, où sont-ils? Mon naufrage les aura affligés sans les surprendre : quelquefois leur prévoyance discrète semblait l'imaginer. Où sont-ils, cependant? Qu'il me tarde de les voir! de puiser des forces dans le sein de l'amitié! Hélas! avec eux, du moins, j'épancherai librement l'amertume de mes regrets.

Où sont-ils? Ils ne sauraient m'avoir fui! Ces biens périssables que je perds, la santé, la jeunesse et ses plus gracieux apanages, la fortune même, que leur importe! C'est à moi qu'ils s'étaient liés. Ce moi qui respire, qui vit, qui sent et pense encore, qui sentira et pensera toujours, ce moi qui les appelle, c'est ce qu'ils aimaient dans ma personne. Qu'ils paraissent donc! mon cœur, toujours ardent, s'élance au-devant d'eux impétueusement.

Tout reste muet, tout est dans le silence! Nulle voix ne me répond. Grands Dieux! Mon malheur passe de beaucoup ce que j'imaginais.

Plus d'amis ! Plus d'amis ! Horribles paroles ! Un affreux tressaillement me saisit ; mon cœur se serre et se glace.

Plus d'amis !

Ingrats ! Je suis toujours le même, mais non plus à vos yeux. Mes maux ont donc lassé votre tendresse ! Dites-le-moi donc, par pitié ! Quel asile trouverai-je à mon cœur ?

Nul ne répond. Plus d'asile pour le cœur. O mon âme ! péris, dissipe-toi, souffle de la pensée.

O mon Dieu ! ô maître et principe de toutes choses, rappelle à l'éternel foyer ce rayon désormais perdu. Rejette dans l'immense creuset cet anneau détaché de la chaîne universelle.

Horreur.

Quand je me regarde je frémis. Est-ce bien moi ! Quelle main a sillonné ma face de ces traces hideuses!

Qu'est devenu ce front où respirait la candeur de mon âme lorsqu'elle était pure encore? Ces yeux qui effraient, ces yeux mutilés exprimaient jadis ou les désirs d'un cœur qui n'avait que des espérances et pas un regret, ou les méditations voluptueusement sérieuses d'un esprit libre encore de honteuses chaînes.

Le sourire de la bienveillance les animait toujours quand ils se portaient sur un de mes semblables. Maintenant mes regards hasardés, et tristement farouches, disent à tous : J'ai vécu, j'ai souffert, je vous ai connus et je veux mourir.

Que sont devenus ces traits presque suaves que dessinait la ligne la plus harmonieuse ? Cet ensemble, cette physionomie de bonheur qui plaisait et me faisait trouver partout des cœurs faciles et bienveillans, n'existent plus : tout a péri ! tout

s'est dégradé! Dieu et la nature se sont vengés. Le sceau de la réprobation s'est fortement imprimé, et a dit à tous :

Discite justitiam moniti et non temnere Divos.

Quand j'éprouverai un affectueux sentiment, désormais l'expression de mes traits trahira mon âme; quand j'approcherai la beauté, l'innocence, elles fuiront.

Tourmens inexprimables! Punition affreuse!

Désormais, je dois chercher toutes mes vertus dans le repentir qui me dévore. Il faut que je m'épure par le feu inextinguible des incurables douleurs. Que je remonte à la dignité de mon être par le profond et cuisant regret de l'avoir souillé.

Quand viendra le moment où par mes souffrances j'aurai mérité le repos, la jeunesse aura fui..... Mais n'est-il pas une autre vie où je revêtirai la robe d'une jeunesse immortelle.

Désespoir.

Qui peut être insensible aux premiers reflets d'une riante aurore? Qui peut voir sans plaisir le soir d'un beau jour, et, dans ces nuits du printemps remplies d'un charme et d'une douceur ineffable, entendre et sentir sans émotion le frémissement mystérieux de la brise qui agite les ombres? Jadis ce souffle nocturne me semblait chargé de toutes les forces et de toutes les délices de la nature. Je tressaillais de désir, de doux pressentimens, quand il échauffait mon visage et se jouait dans ma chevelure.

Hélas! j'espérais quelque chose alors, j'avais encore d'heureuses découvertes à faire dans le monde des sensations créatrices.... Aujourd'hui tout est froid, morne et taciturne; plus rien n'existe devant moi. Plus d'illusions ravissantes. Plus d'avenir d'amour. Pauvre nautonnier, en lançant mon esquif sur l'océan immense, je rêvais une longue et heureuse traversée, des aspects enchantés appelaient, encourageaient ma voile; mais ces rivages aériens

se sont dissipés comme les nuages d'or sur lesquels le caprice des vents avait dessiné leur forme fantastique et mensongère. Une plage aride, inféconde m'a reçu. L'orage et les bêtes sauvages m'ont assailli. Je me suis réfugié sur l'escarpement d'une roche, et je m'y suis desséché de langueur et de désespoir.

Résignation.

Si du sein des douleurs, qui m'obsèdent, j'élève un cri d'alarme et de détresse, qui m'entendra? L'oreille des mortels n'est plus sensible qu'aux appels de la joie et du plaisir. Taisons-nous donc, ô mon âme! et mourons avec les honneurs d'un noble silence.

Se taire pour toujours! Ah! pourtant, si, moins obstiné dans ma tristesse, je parlais, je cherchais; si m'abreuvant encore une fois à la coupe de l'espérance, je redonnais quelque force à mon cœur abattu.... Un moment viendrait peut-être..... Là peut-être tout auprès de moi sont ceux qui doivent changer mon sort....

Quoi! je céderais encore à ce vain prestige. Ne porté-je pas en moi-même, tracés en caractères indélébiles, ma destinée, mon arrêt! Quand je n'ai pas eu la force ou l'habileté d'établir sur de solides fondemens l'édifice de ma vie, j'attendrais que

d'autres vinssent réparer l'ouvrage de mes erreurs! Allons! Plus d'espoir, et plus de lâcheté.

Mes erreurs! De quoi vais-je m'accuser? Mes erreurs sont les torts de ma destinée : elles furent toutes liées essentiellement aux lois en vertu desquelles je fus organisé. Les mêmes fautes, les mêmes passions ont ouvert à des hommes plus heureux la carrière de la fortune et la source de toutes les jouissances sociales. Il est trop évident que je suis une victime de cette force inexorable, éternelle, qui régit l'ensemble et les détails des choses, et que nous nommons fatalité.

Soumettons-nous; appelons à nous cette fière résignation, dernière gloire qui reste à l'homme, quand il ne peut plus faire usage du courage actif.

Qu'importe après tout que je meure? Quand la multitude marche et subsiste, qu'importe qu'un individu s'arrête et succombe?... Qu'est-ce qu'un homme après tout, parmi la foule de ses semblables? Est-il quelque chose de plus qu'un grain de sable perdu dans l'immensité des rivages de l'Océan.

Car je suis obscur et sans force; nulle existence ne se rattache à la mienne, j'ai tout perdu. Taisons-nous: plus de plainte.

Depuis que j'ai commencé à tracer sur le papier ces dernières pensées et ces dernières veilles, plus de six cent mille guerriers ont perdu la vie dans les

combats. Que de jeunesse, que de force, que de beauté, que de vie, s'est abîmée !

Quand la parcelle qui m'anime aura rejoint cette masse de feu organique dissipée dans les régions éthérées, le monde en ira-t-il mieux ?

Prestiges rians de la vie qui m'échappe, enivrans mensonges des premiers jours, agréables images du bonheur et du plaisir, amours douces, beautés folâtres, charmant cortége de l'adolescence, cieux purs et protecteurs, asiles des bois solitaires, fraîcheur des verts ombrages, banquets délicieux où s'évanouissent les noirs soucis, où l'amitié s'épanche au sein de la gaîté, venez, heureux fantômes, séduisantes illusions! Entourez mon lit funèbre, jetez vos dernières fleurs sur le cercueil où je descends.

Pourquoi me fatiguerais-je de pensées austères ? Toutes mes provisions morales sont faites ; plus de méditation ne conduirait pas ma vue au fond de cet abîme impénétrable aux humains. Je vais mourir ; la fin de la journée n'est-elle pas le moment du repos !

Au Déclin de la Vie.

Vers le soir de la vie, c'est pour notre âme un douloureux plaisir de jeter nos regards en arrière, de contempler les pas qui nous ont conduits vers l'asile où la tranquillité nous attend, et qui s'offre enfin à nos yeux. Toutefois, dans un tel moment, il ne nous reste qu'une idée imparfaite de la carrière que nous avons parcourue; et les sensations que nous avons éprouvées ont désormais beaucoup perdu de leur force. Le froid de la nuit qui approche nous fait presque oublier ce que nous avons souffert pendant la chaleur d'un soleil de midi. Notre vue s'arrête facilement parmi les profondes vallées où nous avons craint de ne plus trouver notre chemin, et sur les hautes montagnes qu'il nous a été si pénible de gravir. Le tout alors semble confondu : nous n'apercevons plus qu'une surface égale, car la distance des objets que nous avons laissés en arrière, et l'obscurité qui devient, à cha-

que instant, plus profonde, trompent nos yeux, et leur dérobent presque ce qui jadis nous inspirait de justes terreurs.

Hélas ! les plaisirs de notre pélerinage sont perdus pour nous, ainsi que ses difficultés et ses périls ! Nous ne voyons plus les fleurs de la vallée dans laquelle nous aimions à nous arrêter ; nous n'entendons plus le murmure de la source dont l'eau limpide nous rafraîchissait, quand nous étions accablés de fatigue et de soif ; de tout cela, il ne nous reste plus qu'une seule impression, c'est que tout cela est passé ; et lorsque le souvenir fugitif des anciens événemens s'offre devant nous, nous ne sommes pas médiocrement étonnés en voyant combien de choses, peu importantes, ont eu le pouvoir de nous affecter profondément.

Mon Ame.

Souffre, mon âme, souffre! Nous avançons et bientôt le voyage s'achève. Ce qui reste à faire du trajet, n'est plus rien ou presque rien maintenant : la route est plus facile et le fardeau plus léger. Jette un regard en arrière; cette mer orageuse, cette vallée sombre, ces sables brûlans, nous avons échappé à tout cela. Notre char fut renversé, notre navire brisé, et tout le bagage des espérances est devenu la proie de la mer, des torrens ou des bandits.

Nous n'avons plus aucun de ces brillans pavillons que nous pensions dresser sur les prairies émaillées des régions heureuses pour séjourner quelque temps dans les douceurs de l'amour et de la paix. Nous avons entrevu quelques aspects rians, quelques rivages qui semblaient heureux de fertilité et de verdure; mais quand nous avons tenté d'y aborder, nous avons trouvé que le sol en était malsain, perfide, peuplé de plantes vénéneuses et de reptiles odieux; et puis l'homme et ses funestes traces étaient

empreints partout; plus rien n'était frais et nouveau.

Nous avons traversé ce bois de voleurs, où des scélérats à nobles dénominations, pompeusement déguisés, jouaient, pour leur plaisir, un drame tragique et burlesque, mêlé de pleurs et de chants, de vêtemens d'or, de manteaux d'écarlate au milieu de haillons souillés de fange et des lambeaux du deuil réuni à la misère. Ce spectacle auquel nous avons assisté, où nous avons pris une place par la force de l'instinct et de la curiosité, luttant de toutes mains contre la paresse et l'ennui, nous a paru d'une composition bizarre et tout-à-fait en divorce avec les préceptes du goût et les règles de l'art. Ce qui nous a surtout étonnés, c'est l'obstination des misérables qui se précipitaient en foule sur le théâtre pour voir de plus près une pièce qu'on nous a dit être la même depuis bien des siècles, sans qu'il y ait eu autre chose de changé que les costumes et le caractère des danses, quoi qu'en disent les auteurs. Nous avons pourtant vu, au lieu des majestueux grands prêtres des drames d'autrefois, de noirs devins qui prétendent beaucoup mieux expliquer les oracles.... et au lieu de Jupiter, père des dieux et des hommes, faisant tout trembler de son sourcil, un personnage prophète placé dans une situation très touchante, mais peu

conforme au caractère typique reçu dans nos humaines idées de la divinité.

Ce qui nous a semblé inexplicable, c'est que le prix des places renchérit tous les jours, bien que tous les jours il y ait dans l'ensemble de la pièce moins de ce qui excite l'intérêt. Les spectateurs paient de leur substance, de leur sang, de tout ce qui constitue leur être. La plupart finissent par ne plus ressembler à ce qu'ils étaient en entrant. Ils répètent avec une emphase puérile les maximes des personnages de la scène qu'ils ont payé si cher le plaisir de voir. Quelques bons esprits regardent avec un mépris mêlé d'indignation, et se taisent en attendant une nouvelle refonte du drame. Mais il faut que plusieurs générations de spectateurs aillent souscrire, pour cette nouvelle édition, au fond du tombeau.

D'autres, doués de plus d'audace ou moins pourvus de prudence, sifflent avec intrépidité ce qui leur paraît mauvais, c'est-à-dire à peu près tout, et veulent forcer les acteurs de descendre de leurs tréteaux et de se dépouiller de leurs costumes. Nous nous joignîmes à ces généreux imprudens, ô mon âme! et tu sais le mal qui nous en advint. Les acteurs et la canaille admise gratis, se mirent à crier que nous étions des ennemis, des destructeurs des plaisirs et des joies légitimes de la respectable société.

Nous laissâmes cette stupide multitude, pleins de pitié pour la perte de son temps, de son sang, de ses

larmes et pour son mauvais goût. Nous recommandâmes son éducation aux muses puissantes de l'avenir. Nous nous réfugiâmes dans une profonde solitude, où ne parvenait plus que par intervalles et faiblement, le bruit que faisait quelque acteur troublé par l'ivresse en tombant sur les planches ; car la multitude ne pardonne pas ces chutes aux histrions qu'elle aime le mieux. Quand cela arrive, elle traîne le tombé par les jambes hors de l'enceinte, et les nains avec tous les hommes contrefaits viennent faire leurs ordures contre lui et marcher sur son ventre.

Nous touchons à la fin de la course, ô mon âme! tu vas partir chargée de la dépouille de nos pénibles observations ; mais une fois libre et sortie de ta terrestre demeure, garde-toi de revenir, pour reprendre tes liens et ta prison. Laisse pour jamais ces vieux vêtemens de la vie, humides de nos larmes et de nos sueurs. — Si la loi du monde inconnu te prescrivait absolument de retourner, sois du moins toute autre chose plutôt qu'un homme... demande à promener dans les forêts la majesté réelle d'un lion indépendant. Règne aux solitudes : tu déchireras de tes ongles le fils du tyran qui viendra avec ses esclaves et ses limiers t'y troubler ! Ou bien, à la force et à la puissance préférant le bonheur, diligente abeille, cherche le suc de mille fleurs, et fais-toi de leur calice des lits de pourpre, d'or et d'azur, enrichis des cristaux de la rosée. —

Tu chérissais les arts: cygne au port superbe, au chant mélodieux, cours légèrement le long des sinuosités d'un fleuve tranquille. — Mais au sein des forêts, au fond des eaux, dans l'espace des airs, souviens-toi que l'homme est le pire et le plus malheureux des êtres de la création ; fuis ses demeures, et plains-le de s'amuser au spectacle odieux qui nous a tant fatigués.

Les Adieux.

Depuis trois fois sept jours me voici livré aux tortures d'une fièvre dévorante; mon mal est mortel; les oracles du dieu d'Epidaure le déclarent, et mon secret pressentiment m'en avertit encore mieux.

O! mes amis, ô! ma chère patrie, tout ce qui me reste de sensibilité et de pensée dans ces derniers instans et dans ces organes affaiblis, c'est à vous que je veux le consacrer.

J'achève cette course d'erreurs : je sors de ce rêve que l'on nomme la vie; je touche au port, je vais jeter l'ancre, et elle va mordre irrévocablement sur le rivage mystérieux, éternel.

O vous, mes amis! s'il fut en moi quelque chose qui vous parut digne de votre affection, non point ce corps périssable, ce vêtement de poussière, ce fardeau méprisable et lourd que je vais déposer dans le sein de la terre d'où il est sorti;

Mais si vous aimâtes ce cœur tout plein de vous, cette âme sincère et tendre qui bientôt se détachant

de son siége imperceptible, s'envolera légère avec ce souffle que mes lèvres décolorées exhaleront le dernier;

Par cette âme même, je vous en conjure, ne vous livrez point à une funeste erreur: ne me pleurez point comme si nous devions être séparés à jamais. Ne vous plaignez point avec amertume que votre ami ait perdu la vie: car ma vie réelle va commencer.

Oui, c'en est fait: je brise mes liens, je m'élance aux sources de l'être. J'échappe à cette habitude de la douleur, je franchis les bornes de cette vallée des soucis rongeurs et des larmes.

Mon général me rappelle: soldat obéissant, je quitte à sa voix le poste où sa main m'avait placé.

Jetés à notre insu dans cette caverne du monde il nous faut pour un temps y traîner les fers de l'ordre convenu, et nous courber dociles devant cette déplorable symétrie sociale.

Et quelque insupportable que le monde, ainsi fait, nous paraisse, ce serait un crime que d'en sortir avant l'heure que la Providence voulut assigner pour notre retour.

Mais du moins, nous pouvons recevoir avec les transports de la plus vive joie le signal de notre congé.

Partons : je sens la mort impatiente de sa proie, qui étend sa froide main sur mes flancs abattus. Dans peu d'instans je ne serai plus qu'un odieux cadavre que se disputeront les vers.

Voilà donc, direz-vous, ce qui reste d'une jeunesse si brillante et si fière. Vous direz, et vos yeux, ô mes amis! incapables de supporter cette vue, se détourneront avec horreur et dégoût.

Mais dans ce moment, songez, ô mes amis! songez à cette partie de nous-mêmes, émanative du ciel, étincelle intelligente et sublime qui survit et demeurera autant que sa divine source.

Mourir si jeune! à l'entrée d'une si belle carrière, parmi de si doux liens, avec de si nobles espérances, être si subitement rappelé! tels seront, ô mes amis! vos regrets et vos discours.

Mais enfin, toutes ces choses, tous ces biens auraient eu leur terme! Un peu plus tard j'aurais pleuré mes illusions évanouies, et l'ensemble de toutes mes joies passées n'eût laissé dans ma mémoire que l'image d'un songe rapide de félicité.

En mourant aujourd'hui, j'emporte l'infini dans mon cœur comme dans ma pensée. Je me lève du banquet, je sors de la salle du festin, non point, il est vrai, rassasié des douceurs que la bonté des Dieux y prodigue, mais désirant encore et ignorant encore, au sein d'une douce ivresse, les amers retours.

Il faut toujours mourir ; de quelque puissance qu'un mortel s'enorgueillisse, on ne le verra jamais élever sa tête au-dessus de cette suprême loi. Et qu'importe, en présence du dernier jour, le nombre de tous ceux qui le précèdent ; qu'importent, quand nous touchons également au terme, ces faibles différences dans l'espace que nous avons parcouru !

On a toujours assez vécu quand on n'a point à rougir de sa vie. Combien sur leur lit de mort eussent été plus tranquilles si le destin favorable les y avait plutôt étendus.

Je plains ces hommes accablés de la durée de la vie, et calculant encore avec anxiété les moyens de reculer ses bornes. Hideux de caducité et pétrifiés par un siècle d'existence, ils ne sont pas contens ; ils demeurent sourds au bruit de l'Achéron courroucé qui les réclame.

Ils ont passé leur âge de force dans une oisiveté voluptueuse ; livrés qu'ils sont maintenant à la torpeur de l'impuissance, leur insatiabilité de vivre murmure contre les lois de la nature, et fatigue de honteuses supplications son éternelle inflexibilité.

Plongés dans une léthargie profonde, le fleuve du temps les a charriés vers l'abîme d'oubli ; ils s'éveilleront à peine un moment prêts à y descendre, et mesureront d'un œil étonné l'intervalle qu'il y a

d'un néant à l'autre. . . . Cet intervalle n'aura pas existé pour eux.

Pour moi du moins, je n'ai pas jusque-là méconnu la dignité et les prérogatives de mon être ! Si je ne laisse rien à la postérité qui soit digne d'elle, du moins, ô chastes muses ! mon âme vous a voué son culte, ma pensée fut active et je sus obtenir par de studieuses veilles d'être initié à vos divins concerts.

Ne me plaignez pas. Je meurs dans une douce paix avec moi-même comme avec tous. Non, je n'emporte pas le regret d'avoir injustement blessé un cœur, d'avoir fait couler une pénible larme : ni mes crayons, ni ma voix ne se prostituèrent à l'injure ; je ne cédai jamais au besoin de la vengeance, et n'eus point d'accens pour ses odieuses inspirations.

O vous tous, mes amis ! je vous en conjure par cette douce lumière du jour dont ma débile paupière saisit un dernier rayon, par tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes, dès que le bruit de mon trépas aura frappé vos oreilles, accourez et sauvez ma mère, ma tendre et malheureuse mère, de l'excès de sa douleur.

Elle porte, je le sais, un courage d'homme dans le sein d'une faible femme ; mais ne serait-elle pas vaincue par la solitude et l'abandon ?

Qu'elle vive consolée par vous qui ne dédaigne-

reznises pleurs, ni ses regrets! Qu'elle vive, et à ce prix, ô mort! tu peux achever ton ouvrage; n'attends pas de moi de lâches terreurs. Je retourne sans peine là d'où j'étais venu. Je meurs jeune, mais non pas sans gloire: il suffit pour mon illustration que je puisse occuper un moment la pensée de quelques hommes d'élite qui ont une pensée à eux.

Ils furent mes amis, mes maîtres ou mes émules dans la carrière du savoir et de la vertu. Toujours j'ai su fuir de pervers et frivoles compagnons. J'ai su redouter les dangers que sèment sur la route de la vie ces reptiles impurs aux changeantes couleurs, vains favoris du vice et du monde.

Heureux, sans doute, que ma jeunesse ait échappé aux flèches ténébreuses du méchant, et que les combinaisons atroces de cette adroite calomnie, hypocrite bourreau de l'innocence, n'aient pas eu le temps de s'exercer sur moi.

Les envieux, hélas! quelle funeste mission ils remplissent ici bas! Odieux à eux-mêmes autant que terribles aux autres, la destinée de la vertu serait trop douce s'ils n'existaient pas. Mais son éclat jaillirait souvent moins vif. C'est de la lime qui les ronge que les plus purs métaux reçoivent leur splendeur.

Qu'importe, au reste, le blâme ou la louange de la tourbe populaire? à l'homme riche de sa conscience, un petit nombre de suffrages suffit. La bon-

ne conscience, c'est le bouclier d'un triple airain, c'est à-la-fois l'égide et la parure qui préserve et décore l'homme de bien. La mitre ni la couronne ne donneraient pas à son front plus de noblesse et de dignité.

Je ne puis pas me vanter d'une illustre origine. Le sang qui coule dans mes veines n'est pas celui des demi-dieux de la terre: mais j'aurais osé le disputer au plus noble des mortels, en franchise, en loyauté.

Oui, j'ai toujours nourri une sainte horreur pour ces fraudes et ces manœuvres perfides qui s'appellent pourtant science du monde, prudence, habileté. J'ai fui comme les portes de l'enfer ces hommes au cœur double dont la bouche caresse en même temps que leur regard voudrait donner la mort.

Vous connûtes toute l'énergie de ma haine, reptiles impurs aux changeantes couleurs! Plus d'une fois d'une main intrépide j'ai déchiré cette triple peau, détestable enveloppe sous laquelle se dérobe votre infâme cœur.

J'ai fui les sentiers tortueux pratiqués par les adorateurs de la puissance, vils trafiquans du sang et des libertés des peuples, masquant leur ambition sous les faux semblans du respect pour les royales légitimités.

J'aurais aimé, je l'avoue, la renommée et la gloire si je n'avais trop vu de quels hommes la

bizarre fortune et l'aveuglement populaire en font souvent le partage. J'aurais sacrifié au besoin immense de me distinguer et de paraître tout-à-coup, m'élançant hors de la foule, s'il n'était préférable, après tout, de vivre obscur et aimé de ses égaux.

Maintenant même qu'il faut mourir, je me sens encore troublé par le regret des vastes pensées et du long espoir. Rien de mémorable ne sera écrit sur ma tombe! Je voudrais ne pas mourir entièrement ignoré. Insensé! mon esprit n'est pas moins affaibli que mes membres! Voilà que sous la terrible main de la mort je cherche à me repaître encore de cette chimère de la célébrité, vaine pâture des grands malheureux.

Dirai-je de moins excusables faiblesses? Hélas, ô ma mère! tu n'avais pu me rendre invulnérable en me trempant au sortir de ton sein dans les froides eaux du Styx.

Egaré par une imagination brûlante et des sens impérieux, j'ai répandu mon encens et prodigué les trésors de l'âge sur les autels d'une criminelle volupté. Le plaisir, ce destructeur des humains dont il ne devrait être que le père, a dévoré les prémices de ma jeunesse; la voix adultère du siècle et de la coutume m'a séduit et entraîné.

Est-ce pour de telles fautes, cependant, qu'il n'y aura point de clémence dans les cieux? O mon

Dieu ! ô mon père ! vois mon repentir, juge mon faible cœur et pardonne : pardonne dans l'immensité de ta bonté. Je ne suis point indigne que ta bénédiction tombe sur ma tête encore adolescente. Ecarte bien loin de tes regards paternels tous ces égaremens que je déplore. Souffre, permets que pur et régénéré, je puisse monter vers toi pour me mêler à jamais aux chœurs immortels de tes heureux enfans.

La Mort.

Tu te meurs... Te voilà donc arrivé au terme où viennent toutes choses, à la fin de tes misères, au commencement de ton bonheur. La voilà la mort, tu ne pourras plus ni la souhaiter ni la craindre. — Souffrances ou faiblesses du corps, tristes agitations, peines cuisantes de l'âme, chagrins dévorans, tout est achevé, tu ne ressentiras plus rien de semblable. Tu vas braver en paix l'orgueil insultant du crime fortuné, les mépris des sots et la stérile pitié de ceux qui osent s'appeler *bons*.

La privation de tant de maux ne saurait être un mal en elle-même. — Je t'ai vu ronger ton frein, secouer avec désespoir les humiliantes chaînes d'une destinée ennemie; j'ai entendu bien souvent tes plaintes déchirantes qui s'exhalaient du fond d'un cœur oppressé... Te voilà enfin satisfait. Epuise, hâte-toi d'épuiser la coupe d'une vie infortunée, et périsse le vase où tu fus contraint de boire une si amère liqueur.

Mais tu t'arrêtes et tu trembles!... Eh quoi! tu maudissais la durée de ton supplice, et tu redoutes, tu regrettes sa fin! Ainsi, estimateur sans raison et sans justice, tu t'affliges également de ce que les choses sont et de ce qu'elles cessent d'être. Ecoute cependant, et considère un moment.

En mourant, tu ne feras que suivre le chemin où ont marché tes pères. —Mille milliers de générations sont tombées dans l'abîme où tu vas descendre : mille milliers de générations y disparaîtront après toi. Cette cruelle vicissitude de vie et de mort ne pouvait pas pour toi s'arrêter et être suspendue. —Marche donc, poursuis ton voyage; va où sont allés les autres, et ne crains point de t'égarer ou de te perdre avec tant de compagnons de route.

Point de faiblesses, point de larmes surtout. L'homme qui pleure sur son trépas est le plus misérable et le plus vil des êtres. Soumets-toi sans murmurer à ce que tu ne peux éviter. — Tu meurs malgré toi, et c'est aussi malgré toi que tu vivais. Rends donc sans inquiétude ce que tu avais reçu sans connaissance : naître et mourir sont des choses qui ne t'appartiennent pas.

Réjouis-toi plutôt; tu commences un jour immortel.

Ceux qui environnent ta couche de mort, tous ceux que tu as jamais vus, dont tu as ouï dire ou lu quelque chose, le plus petit nombre de ceux

que tu as plus particulièrement pu connaître, l'immense multitude de ceux qui ont vécu jadis, qui sont nés ou qui sont à naître dans tous les siècles et en tous pays, ont fait ou feront le chemin que tu vas faire. — Regarde des yeux de ton intelligence cette longue caravane des générations successives, traversant les déserts de la vie, et se disputant sur le sable qui les brûle une goutte de cette eau qui allume leur soif plus qu'elle ne l'apaise. — Tu es perdu dans la foule au moment où tu tombes: regarde combien d'autres tombent à-la-fois....

Aurais-tu voulu vivre toujours? Aurais-tu seulement voulu une vie de la durée de mille ans? Rappelle-toi tes longs ennuis dans ta courte carrière, tes fréquentes défaillances sous le faix!.. Tu étais accablé de l'horizon borné d'une vie si courte, si incertaine, si fugitive... Qu'aurais-tu dit ayant devant les yeux un avenir de fatigues et de douleur, immense, inévitable?

O mortels! vous pleurez la mort, comme si la vie était quelque chose de grand et de précieux!.. Et pourtant ce rare trésor de la vie les plus vils insectes le partagent avec vous.

Tout marche à la mort parce que tout tend au repos et à une parfaite quiétude.

Voici venir le jour que tu aurais dû avancer par tes vœux, si une destinée jalouse l'avait différé, le jour que tu as ardemment souhaité tant de fois.

Voici l'instant qui te soustrait au joug capricieux de la fortune, aux entraves de l'humaine société, aux atteintes envenimées de tes semblables.

Tu crois cesser d'être, et c'est là ton tourment... Eh bien! qui t'a prouvé que tout s'anéantissait en toi? Tous les âges n'ont-ils pas retenti d'une immortelle espérance? L'opinion de la spiritualité ne fut pas seulement un dogme de quelques croyances religieuses; elle fut le besoin et le cri de toutes les nations qui ont couvert la face de la terre. L'Européen dans les délices de ses capitales, et le sauvage Américain sous sa hutte grossière rêvent également leur immortalité : tous réclament au tribunal de la nature contre l'insuffisance de la vie.

Si tu souffres, c'est un bien de mourir. Si tu es heureux, ou si tu crois l'être, tu gagneras encore au trépas, puisque ton illusion n'eût pas été de longue durée.

Tu passes d'une habitation terrestre dans un séjour céleste et pur. Pourquoi regarder en arrière, quand déjà tu as le pied sur le seuil de la porte? L'éternel dispensateur des biens et des maux, notre souverain maître, te rappelle à lui. C'est sa volonté qui ouvre ta prison; tes dures chaînes sont brisées; ton exil est fini : réjouis-toi, tu vas monter auprès du trône de ton seigneur et roi.

Ah! si tu n'es accablé du poids de quelque crime

sans expiation, tu chanteras en mourant, et comme cet empereur romain, tu te lèveras à l'agonie, au moins par la pensée, tu voudras mourir debout et les yeux tournés vers ta nouvelle patrie.

TRISTES LOISIRS.



Troisième Partie.



Les Combats de la Vie.

I.

On pardonne à la jeunesse ses illusions et ses beaux rêves : ce sont des rêves de bonheur et des illusions filles du plaisir ; mais l'âge mûr n'a plus et ne doit plus avoir d'illusions : elles ne sont plus que de méprisables duperies préparées par l'égoïsme qui se joue de notre propre stupidité.... Je ris d'un rire âpre si je vois un homme, après trente ans, marcher encore dans les routes de la vie, le bandeau de la foi sur les yeux.... de cette foi prolongée de la jeunesse qui enfante des projets, se promet des succès, des jouissances, se rit complaisamment et croit que la nature, mère attentive et tendre, le met ici-bas pour sa satisfaction.

II.

L'insensé a donc bien inutilement ajouté de nom-

breuses années au beau temps de son adolescence? Ah! celui-là n'est pas homme, qui ne tire pas du triste privilége d'avoir reçu la vie, l'unique avantage de savoir que la vie ne vaut rien, ou bien peu de chose. Au sortir de ce riche festin des premiers jours, où la coupe couronnée de roses, et pleine du nectar des douces erreurs, circule joyeusement parmi la troupe folâtre, imprévoyante, il faut, qu'approchant de ses lèvres un vase plus austère, l'homme prenne la potion qui désenivre, chasse les vapeurs enflammées du plaisir et laisse voir la réalité des objets.

III.

Il est amer comme l'absynthe, ce breuvage, il est glacial comme la ciguë... Qu'importe, c'est celui que donne la vérité sévère. L'auguste déesse apparaît, tenant de la main droite une corne qui n'est pas celle d'Amalthée, et de l'autre un miroir d'acier poli où se réfléchit éternellement le spectre odieux de la vie.... La voilà dépouillée d'ornemens et de fleurs, foulant sous ses pieds le prisme de verre des mécomptes humains, et assise sur la gueule béante du sépulcre.

IV.

Si tu veux être digne d'un regard de l'intelligence suprême qui préside à cet ordre que tu ne comprends pas, ô mortel! élance-toi dans le difficile sentier que te montre la vérité. Marche, quoique ton front soit baigné de sueur, quoique tes pieds soient déchirés par les cailloux et les ronces. Avance, quoique tes yeux fatigués par la clarté dévorante des flambeaux ne puissent mesurer la profondeur de l'abîme où se termine le sentier. Que tu puisses distinguer les objets qui te heurtent sur ton passage, cela suffit. Le *pourquoi* et le *comment*, tu les comprendras au-delà du tombeau.

V.

Mais en sortiras-tu? C'est la grande question à examiner; examen négligé, dédaigné par la plupart des hommes. Les soins d'une vie commune suffisent à l'agitation des esprits vulgaires. Ceux qui se rangent sous la bannière d'une certaine philosophie favorable au nonchaloir de l'âme, disent avec toute l'autorité d'un froid bon sens: A quoi bon rechercher ce qu'on ne peut jamais parvenir à savoir?

VI.

Vous avez raison *pour vous*, et je n'ai rien de concluant à vous opposer ; mais que toutes les puissances de mon âme répugnent à une résignation si facile ! Dans ce combat contre l'impénétrabilité des choses, je ne veux succomber que vaincu, écrasé. — Il est peut-être établi de Dieu que l'homme se tourmenterait sans cesse pour la solution de ce grand problème.... Qui sait si ses tourmens avec ses désirs ne sont pas le cachet le plus certain de sa haute origine et de son immortelle destinée?

VII.

Ils sont en petit nombre ceux qui se sacrifient au malheur de cette sublime inquiétude ! Mais aussi, il ne fallait pas que tous fussent atteints de cette incurable flèche de la curiosité ; car ceux qui s'occupent des grandes questions de l'*être* sont rarement propres à faire dans ce monde un autre métier. Eh ! comment pourrait-on tenir ses regards attachés au ciel, voir l'immensité, rêver la durée, et s'occuper ensuite des misérables accidens de l'intervalle si court qui réunit plus qu'il ne les sépare la tombe et le berceau.

VIII.

La pire condition ici-bas, est celle de ces malades du savoir, lorsque la fortune bizarre qui préside à la distribution des chances sociales, leur a jeté quelque numéro de rebut. Afin de corriger les effets de ce caprice, il leur faut se mêler au mouvement de la vie humaine, travailler, suer, pour obtenir la ration journalière qui donne la force de porter le fardeau. — Avez-vous jamais, dans votre sommeil, rêvé que vous précipitiez votre course, ou que d'un vol imprévu vous alliez franchir l'espace des airs.... Une secrète torpeur, des liens épais et lourds enchaînaient vos membres et vous rejetaient contre le sol. Telle est l'existence de ces hommes malheureux.

IX.

Il les faut plaindre et moins envier le beau privilége de la pensée.—Ceux mêmes que la fortune rendit indépendans d'un bon nombre des tyrannies sociales, ont souvent fini par être fatigués du poids de leurs propres facultés. Ils avaient cherché la vérité avec enthousiasme; ils l'avaient entrevue, et à son aspect, ils restaient découragés. D'autres, rassasiés de combinaisons intellectuelles, systématiques, deman-

dant de nouveaux organes à une nature inexorable, qui ne les entendait pas, ont souvent fini par abandonner leurs jours attristés aux faciles distractions qui satisfont les plus grossiers des hommes.

X.

Le vin, l'alchool et l'opium, auxiliaires de consolation et de mort, sont souvent venus au secours d'une philosophie réduite aux abois. Tel qui, dans ses années de jeunesse et de verve, monta aux sommets les plus élevés du génie, usé par une longue lutte contre le malheur, ou contre l'insuffisance de sa propre raison, accomplit ses jours dans l'obscure dégradation des cabarets, ou d'un hôpital de fous. Combien j'en pourrais nommer! A ce spectacle de douleur et de pitié, la médiocrité jalouse et cruelle se venge du juste mépris qui l'accable en disant : Vous le voyez, ils sont ainsi faits!

XI.

Ils sont ainsi faits! ils sont ainsi faits!... Mais si le sein de la terre ne peut retenir, en effet, aucune divine étincelle de l'âme, le souffle qui forma l'homme de génie ou du héros s'élancera vers de nou-

velles sphères et de nouvelles espérances, quand l'obscurité infecte de la tombe gardera inutilement les inutiles débris de tout ce que vous étiez. L'immortalité serait-elle le prix des passions jalouses et viles ; serait-elle l'apanage de qui ne la désire, ne l'appelle et ne la conçoit pas?



Sysiphe.



I.

Le doux sommeil, depuis si long-temps étranger à mes paupières, cette nuit avait enfin, par une courte trève, suspendu mes maux. La fièvre brûlante qui consume mes jours et ma jeunesse s'était endormie, désarmée de sa férocité.

II.

Tout-à-coup, je me suis senti saisi d'une main puissante, et sous les ailes d'un guide mystérieux, inconnu, j'ai franchi l'espace des airs. Après un temps il s'est abattu vers la terre comme un aigle rapide qui vient de marquer sa proie, et je me suis trouvé

dans une vaste plaine, parmi des ossemens, des cadavres, des ruines et des tombeaux.

III.

Il n'y avait plus rien de vivant autour de moi : les plantes et l'herbe rare étaient brûlées comme par l'effet d'une longue sécheresse ; et les arbres épars ne gardaient plus que peu de feuilles noircies à travers lesquelles résonnait le sifflement aigu du vent, de l'orage.

IV.

Comme mes regards se promenaient avec la stupeur de l'effroi sur cette scène de désolation et de deuil, mon guide debout et immobile à côté de moi, m'a montré, dans le lointain, une immense pyramide, au sommet de laquelle resplendissait une incompréhensible lueur, pareille au phare qui apparaît au milieu des horreurs de la tempête.

V.

Je levais mes yeux sur mon guide pour lui demander ce que signifiaient ce monument et cette flamme, lorsque lisant dans ma pensée, il a soudain agité de nouveau ses ailes sonores, et me soulevant

par le bras, il m'a porté avec la rapidité d'une flèche jusqu'au pied de la pyramide que j'avais aperçue aux limites de l'horizon.

VI.

Ce monument, plus vaste, plus antique que les pyramides de Memphis et de Gyzé, et qui ne doit pas son élévation à des mains mortelles, n'était pas construit non plus avec les matériaux dont les hommes ont coutume de se servir pour bâtir. Il était formé des débris de tout ce qui eut vie. C'était un ossuaire immense que le temps, au lieu de le détruire, agrandissait et conservait toujours.

VII.

Deux vastes portiques occupaient les faces de l'édifice correspondantes au lever et au coucher de la comète sinistre qui régnait sur ce monde de destruction. Ces deux passages, qui conduisaient dans l'intérieur de l'édifice, étaient sous la garde de deux génies qui s'appelaient la forme et le changement.

VIII.

Mais ce qui m'a le plus frappé dans l'extérieur de ce monument incompréhensible, c'est de voir les histoires du monde des vivans et les événemens re-

marquables, les fastes des empires, sculptés avec un art si merveilleux, que les personnages produits par le ciseau semblaient encore animés de toutes les passions de la vie.

IX.

Les crimes des rois et les malheurs des peuples, les diverses religions dont plusieurs étaient hideuses de sang; les batailles sanglantes, les pestes, les famines, les incendies mémorables, tous les malheurs dont les agitations du cœur de l'homme et les erreurs de sa raison ont été la source, tous les maux produits par la fureur des élémens, étaient retracés avec une fidélité que la langue ne peut pas figurer.

X.

Le règne des fameux conquérans y tenait une place immense: Alexandre, Sésostris, Gengis, Attila, Napoléon, et par-dessus tous, le peuple-roi, personnifié sous la stature d'un géant immense, semblaient imprimer encore autour d'eux, dans ces muettes représentations, le mouvement qu'ils donnèrent au monde.

XI.

On y voyait les différentes migrations des peu-

ples, la submersion des continens oubliés, la naissance des îles lancées à la surface des ondes par des volcans sous-marins, la découverte du nouveau monde, la destruction des Indiens et l'anéantissement de tant d'autres races dévorées par les révolutions physiques du globe, dont la suite était nombreuse.



La Noblesse.

PLAINTES D'UN BATAVE SOUS PHILIPPE II.

1.

Je vais consacrer à la noblesse les inspirations de ma muse. Ma muse ne me dictera pas des accens indignes d'un si beau sujet. Juvénal, je le sais, écrivit contre la noblesse romaine une véhémente satire; et il lui servit de peu d'avoir tenté de rappeler aux mœurs austères des premiers âges de Rome républicaine, un peuple avili sous le despotisme des empereurs. N'importe, mon amour pour l'honneur de ma patrie veut que je fasse entendre à mes contemporains quelques-unes des paroles énergiques dont l'indignation du poète satirique effrayait l'oreille des lâches patriciens de son temps.

2.

Dans l'enfance des sociétés humaines, une paix universelle régnait à la surface du monde. Les hommes sauvages, simples, innocens, pouvaient quelquefois, poussés par la faim, se disputer la proie destinée à l'assouvir ; hors ces motifs passagers de querelle, il n'existait encore nulle cause de sanglantes divisions. Mais lorsque le cours des siècles eut fatalement multiplié les générations humaines, la soif d'avoir établit son désastreux empire parmi eux : le tien et le mien dictèrent leurs codes ; et dès que les bornes des champs eurent été posées, l'esprit de rapine et d'invasion enseigna le mépris des lois naturelles et de la justice. Poussé par l'apparence trompeuse de je ne sais quel bien, l'homme commença à déchirer l'homme...

3.

Et pourtant la nature, en nous formant pour le culte de la paix et des affections douces, nous refusa toute espèce d'arme meurtrière. Elle a donné au loup des dents qui servent sa férocité ; au lion, des griffes royales, des cornes au taureau. Les animaux inoffensifs et timides ont la vitesse pour échapper à ceux-ci. L'homme, jeté nu sur la terre, ne fut

pourvu que de la raison, terrible institutrice qui lui a malheureusement appris à surpasser le lion et le tigre en férocité ; je la dis terrible ou fatale, et en effet, trop de fois ses efforts ou ses calculs les plus ingénieux mènent à sa perte celui qu'elle devrait uniquement servir. Les hommes ne périssent plus sous la dent de leurs ennemis naturels; l'homme tombe sous les coups de l'homme ; mille hécatombes sanglans attestent chaque jour le triomphe de ses arts destructeurs.

4.

Cependant, lorsque par le secours redoutable, puissant, de ces arts, soit force, soit adresse, l'habitant des premières cités parvenait à vaincre, à chasser un insolent ennemi et préservait d'une horrible dévastation le sol de la patrie ; lorsque revenant du combat, il exhalait l'odeur d'un récent carnage, et que sa main plongée dans le sang, en était encore toute fumante, alors sa gloire éclatait : il était célèbre, il était renommé parce qu'il était intrépide, parce qu'il était fort dans les armes. Défendre les siens et frapper l'ennemi, voilà la véritable source et la première origine de la noblesse.

5.

On n'est pas noble par la possession de vastes et riches domaines. On n'est pas noble par la faculté de s'asseoir, parmi la clarté resplendissante des flambeaux, à des banquets somptueux : tant de bassesse règne souvent au milieu de tant de magnificence ! On n'est pas noble, parce que l'on porte ridiculement au côté un glaive oisif et inutile, ou parce qu'on peut faire peindre une couronne sur son bouclier, dessiner un écusson sur son char ou porter une clamyde, un vêtement chamarré de rubans et d'ornemens d'or. Que celui qui veut s'établir une renommée de véritable noblesse, s'attache donc à la vertu ; qu'il l'embrasse d'une étreinte invincible, et lui voue une constante fidélité. La vertu seule, croyez-le, peut décerner de durables titres, et signer des diplômes inattaquables par la moisissure et par les vers.

6.

Amant éclairé des arts de la paix, l'homme noble met à profit son oisiveté studieuse. Sa voix, puérilement impatiente, n'appelle point l'horreur des combats. Mais lorsque l'heure est venue, il y paraît terrible. Il ne fait point trophée d'une ignorance qui dégrade l'esprit. Nourri des leçons de cette an-

tiquité si fière et si belle, il admire Epaminondas comme le plus courageux des hommes, le plus doux, le plus aimable, et qui rendait aux muses un culte assidu.

7.

Ah! si telles étaient les mœurs et les pensées de notre noblesse, magistrats et guerriers, si l'amour de la patrie embrasait leur sein, et si le goût des belles choses nourrissait leur imagination, que de palmes, que de louanges j'offrirais moi-même à leur gloire. Combien je serais jaloux de les immortaliser dans mes vers. Nobles prétendus, dont ce portrait excite la surprise, le dédain, n'enviez du moins pas ceux qui valent mieux que vous. Vos aïeux ont été célèbres; mais le sort et le temps qui se plaisent à tromper l'espoir ambitieux des grands noms, vous ont faits bien petits.

8.

Si pourtant quelqu'un de vous se flatte de calmer la fureur des tempêtes politiques, qu'il se lève et qu'il parte. Mais quoi! la patrie souffrante est menacée de plus grands malheurs encore, et vous profiteriez de ses maux. Eh bien! quel qu'il soit le grand citoyen qui sauvera nos villes et cher-

chant l'ennemi, lui défendra l'abord de nos frontières; quel qu'il soit celui qui lèvera l'étendard de l'indépendance, je le déclare égal en grandeur, en noblesse, à Brutus et aux deux Scipions. Fût-il né d'un savetier, la reconnaissance publique lui décernera les respects qu'elle aurait pour la postérité même de Thésée ou de Cécrops.

9.

Mais celui qui appelant le joug vend lâchement à un tyran, lui et sa patrie; celui-là, formé pour un maître, et né sans doute pour servir, n'a plus dans les veines une étincelle du sang frison ou du sang batave; qu'il ne parle donc plus de son antique race, ni des titres de ses aïeux, ou du moins qu'il confesse n'être plus que le rejeton pourri d'une tige généreuse. Oh! combien j'en connais de ces traîtres, et que je voudrais les nommer s'ils étaient encore capables de rougir! mais les honneurs donnés par le tyran leur tiennent lieu de tout, et ils seraient insensibles à la flétrissure.

10.

Il est des nobles qui, dans des temps malheureux, ont abandonné leur patrie; et par cet abandon ils ont au moins attesté leur indifférence pour le sol

qui les vit naître. On peut être violemment expulsé par ses frères, l'injustice d'un maître ou de la multitude égarée peut exiler le citoyen vertueux, alors il se résigne; mais qu'il soit illustre ou obscur, l'homme de bien sentira toujours son cœur se serrer de douleur en fuyant son pays. Rien ne peut séparer ses affections de sa patrie, des lieux qui ont nourri sa jeunesse. Nous devons tout à la patrie; elle doit être le premier objet de notre piété, de notre foi, du culte et du sacrifice de toute notre vie. Dieu même ne s'offense pas de se voir privé d'une préférence qui lui serait due dans nos hommages.

11.

Qu'il vive à jamais banni dans de lointains climats, celui qui fuit lâchement sa patrie, aux jours de douleur, et qui lui refuse contre l'étranger le secours de ses conseils ou l'assistance de son bras. Lorsque la paix rétablit le doux règne des lares domestiques, qu'il lui soit défendu de rentrer dans ses foyers et de jouir de ses consolantes douceurs. S'engraisser de la ruine publique, c'est être indigne d'avoir une patrie; refuser de partager le commun fardeau, c'est mériter d'être écrasé sous le poids de la haine générale, de tous les malheurs... Dites-moi comment il pourrait être noble, celui qui

spécule sur l'asservissement et l'humiliation de son pays?

12.

Mais plus coupable encore celui qui s'arme d'un fer pour déchirer le sein de sa mère : celui-là comment faudra-t-il le qualifier? Sans doute aussi il sera noble.... Oui, noble comme le fameux assassin de Laïus, ou comme le misérable incendiaire d'Ephèse. Pour moi, j'aimerais mieux rester enseveli pour l'éternité dans les profondes ténèbres du néant le plus obscur que d'avoir seulement deux jours d'une pareille illustration. Mieux vaut n'être pas, que de briller d'un éclat que les sages nommeront une riche infamie! Et pourtant les parricides jouissent avec orgueil du produit de leur crime, et la lumière du ciel ne leur est pas insupportable.

13.

Il est du devoir de la noblesse de chasser l'ennemi loin de nos remparts, de lui arracher les cités qu'il nous a ravies. Il est du devoir de la noblesse de défendre le territoire avec ses propres hommes d'armes, et maintenant notre territoire est dévasté. Il est de son devoir de repousser la torche

incendiaire, et nos hameaux et nos villages sont livrés aux flammes. Il est du devoir de cette noblesse de préserver la pudeur et l'innocence des abus sanglans de la victoire; et que d'excès et d'opprobres de ce genre n'avons-nous pas soufferts! Enfin il est du devoir de la noblesse de défendre les libertés de la nation, de frapper, de détruire par le glaive la tyrannie, au lieu d'aller mendier par le monde de nouveaux maîtres et de nouveaux fers.

14.

Suffit-il donc à celui qui méconnaît ces devoirs sacrés, lui suffit-il pour se targuer de noblesse d'être de bonne maison? Et que me fait sa maison, s'il est sans courage et sans magnanimité. Né d'un cheval de race généreuse et d'une belle cavale, le poulain souvent ne vaut pas un âne. Une grappe méprisable et sans couleur est souvent le produit d'un ceps superbe de Falerne. La recommandation de la race est équivoque, trompeuse; et si vos aïeules pouvaient un moment sortir de la tombe, hauts et puissans seigneurs, elles vous diraient pourquoi toutes les ruses du maquignon ne me feront pas estimer le poulain dégénéré, et tout l'art du marchand de vin ne me fera pas savourer avec délices le jus de la grappe abâtardie.

15.

Cicéron, Périclès, tous deux sortis du peuple, ne devaient rien à leurs pères, et furent tous deux les artisans de leur gloire. Cicéron ne ternit pas l'éclat des faisceaux consulaires quoiqu'il fût le premier de sa famille revêtu de cet immortel honneur. Si vous êtes grand par vos qualités personnelles, votre origine pourra être un avantage de plus; elle n'est rien, si par vous-même vous ne comptez pas. C'est par l'assemblage des vertus qui constituent l'homme libre que les Germains, nos fiers ancêtres, se sont fait un nom dans l'univers. Cette race d'hommes indomptables cultivait les champs qui les nourrissaient, et des mêmes mains qui renversaient les légions romaines, ils dépouillaient de nombreux troupeaux d'une laine dont de chastes épouses savaient leur filer des habits. Les dieux du Capitole s'indignèrent souvent de voir les enfans de Romulus montrer le dos à ces fiers et simples pasteurs.

16.

L'ambition ne souilla jamais leur courage. Contens de leurs biens, ils ne rêvèrent jamais le déplacement de leurs limites et l'agrandissement de

leurs domaines sur lesquels ils vivaient en commun. La possession exclusive est un poison qui cause une soif ardente qu'ils ne connaissaient pas. Ah! s'il ne nous est pas permis de suivre de près ces généreux ancêtres, si nous n'avons plus assez de vertus pour les imiter en tout, tâchons du moins qu'il ne semble pas incroyable que nous descendions d'eux.

17.

L'ennemi nous entoure et nous presse. La lance et l'épée espagnoles se baignent dans notre sang. Tout n'est autour de nous que meurtres, confusion, flammes et ravages. Nos troupeaux, nos richesses, tout est en son pouvoir; et votre noblesse voit ce désastre d'un œil tranquille; et ce lâche essaim d'hommes orgueilleux reste à l'abri du danger, derrière ces hauts remparts, et d'un front serein, ils regardent le toit du laboureur brûler au loin dans les campagnes! Il convient donc à des nobles de frémir au son du clairon ou de trembler au bruit du tambour; il convient donc à des nobles de craindre l'épaisse fumée du canon, l'horreur de la mêlée, la poussière et le sang et toutes les généreuses fureurs des batailles! Est-il possible?

18.

Il est une poignée de citoyens intrépides qui voudraient qu'on leur ouvrît les portes ; ils frémissent aussi ; mais c'est de voir les fortes barrières s'opposer à leur ardeur. Enflammés d'honneur et de vengeance, ils voudraient s'élancer sur l'ennemi : que pensez-vous de ceux-là ? ils n'ont pas dégénéré, direz-vous.... Mais aussi ils ne se vantent pas des noms illustres de leur race, ils ne montrent pas magnifiquement encadrés les portraits noircis de leurs aïeux.

Cependant les braves doivent-ils rester sous le bon plaisir d'êtres vains, dont tout l'honneur est dans les figures bizarres ou monstrueuses qui ornent leurs écussons; d'aussi lâches faquins conserveront-ils le droit d'inscrire sur leur contrôle des hommes qui valent cent fois mieux qu'eux ? Cela ne se peut pas.

Que désormais le rang de tout homme soit le résultat de ses propres œuvres ; qu'il soit titré de ses seuls talens, décoré de ses seules vertus, et ne nous parlez plus d'aïeux.

19.

Hommes vains et petits, qui parlez de nom et

de race, des nations entières, des cités célèbres sont tombées du faîte de la gloire dans le mépris et l'obscurité. Memphis et Rome ne sont plus : Memphis, l'honneur de l'Egypte, Rome, la superbe dominatrice de l'univers! D'autres peuples et d'autres métropoles jadis puissantes, n'ont même plus de nom dans l'histoire. Un aga turc commande aux lieux où tonnait Démosthènes et où la vertu rendait ses saints oracles par la bouche des Socrate et des Phocion.

20.

Tout change, tout périt; la gloire, la puissance et les arts sont voyageurs rapides sur cette terre : les vierges célestes y séjournent bien moins encore. Rien de tout ce qui est de l'homme n'a de durée et de fixité ; vous périrez donc vous et votre race. Abjurez l'absurde prétention de vouloir sauver de pareils atômes dans ce déluge universel où s'engloutiront toutes les choses du monde.

21.

Vous périrez; et peut-être votre nation tout entière s'abîmera-t-elle avec vous. Soit, ou plutôt n'importe : l'existence n'est d'aucun prix pour une

population misérable livrée à la merci d'une soldatesque sans frein ; pour une multitude condamnée aux opprobres que lui prodiguent des vainqueurs sans générosité, après avoir assouvi leur rapacité. Lorsqu'il faut porter le joug superbe de tant de tyrans, même sous un ciel serein et tranquille, la lumière du jour cesse d'être douce.

22.

Cependant, hommes abrutis, vous consumez le temps qui court, dans la mollesse et les voluptés. C'est assis à table, en vous gorgeant de bonne chère et de vin, que vous faites vos preuves de noblesse. Prenez-y garde, dans ce genre d'escrime tous les portefaix de l'Escaut peuvent l'emporter sur vous.

23.

Vous êtes fiers de la parure qui vous décore et de ces pourpoints aux couleurs ondoyantes qui pressent vos flancs efféminés ; mais vous ne pouvez entrer en lice avec le marchand dont le magasin vous a fourni la soie. Détrompez-vous : des soupers magnifiques, d'abondantes libations et des manteaux de la pourpre la plus éclatante, ne vous concilieront ni les suffrages du peuple, ni l'estime des gens

de bien. Les faveurs de Bacchus sont douces, je reconnais sa puissance ; mais quoi qu'il fasse, on n'est pas plus noble quand on est saoul.

24.

La justice, la probité, l'inaltérable constance, la piété sans austérité qui blesse et repousse, le calme majestueux d'une conscience sans tache et d'un cœur intrépide, voilà les attestations d'une haute et pure origine. Il faut les obtenir ; mais surtout, n'allez pas, dans vos chagrins envenimés, feindre pour la religion un respect et un zèle hypocrites, et au lieu de parler charité, montrez-vous généreux. Soyez capables de croire, que d'autres peuvent valoir mieux que ceux qui viennent d'établir au nom d'un Dieu clément des supplices qui révoltent l'humanité.

25.

Recherchez les emplois, si vous voulez, mais par dévouement civique et non par ambition ; faciles à vos concitoyens, pleins de mansuétude pour les malheureux surtout, ne vous montrez terribles qu'aux ennemis de votre pays. Etrangers aux brigues, à l'avarice, purs d'illégitimes amours et de

honteux plaisirs, je vous proclame très nobles, magnanimes, enfin et pardessus tout patriotes : soyez tout cela, et nos respects vous sont acquis.

26.

Parmi toutes ces vertus si dignes de nos louanges la vertu guerrière est la première, car seule, en ce moment, elle peut briser le joug honteux qui nous opprime et relever sur le penchant de sa ruine l'état abattu. Oh! l'homme est né pour le courage. Par le courage, donc, il faut tous en ce jour nous ennoblir, ou courber ensemble la tête sous un affront irrévocable et éternel.

27.

Dites-moi, à quoi sert-il d'être à-la-fois décoré des signes de l'honneur et flétri des empreintes de la servitude : peut-on être en même temps noble et esclave? l'alliance de ces deux mots offre sans doute une des plus burlesques contradictions de l'esprit humain. Ah! bientôt soumis au même tyran, nous serons tous au même niveau de la bassesse. Il n'y a pas de différence entre des bœufs qui traînent également le soc. Plèbe et noblesse, l'oppresseur écrasera tout d'une compression uniforme. Les

muselières des bêtes de somme sont toutes des muselières et tous les licols sont fabriqués du même cuir.

28.

Et cependant le nom des Frisons était jadis renommé par le monde; le même ennemi qui nous opprime aujourd'hui de ses armes et de son mépris chantait nos louanges. De nos jours, rien n'est commun comme la lâcheté: alors rien n'était universel comme la vertu. C'était un crime alors de souffrir des maîtres étrangers. Nous descendons tous de ces hommes libres; mais le feu de leur âme ne revit que dans une faible fraction de leur postérité. Malgré tout, cette antique vertu peut encore se réveiller et produire dans nos cœurs une explosion généreuse. Ne perdons pas l'espoir que, rougissant de son abaissement, la nation ne fasse enfin un effort pour remonter à sa gloire première. Tel un généreux étalon, contraint à ployer sous le joug de la charrue la fierté de son col, se redresse et retrouve la grâce de ses crins flottans au premier son de la trompette.

29.

Dans les malheurs de la patrie, l'indifférence est

trahison. Tout lâche qui ne s'émeut pas de ses douleurs ne mérite pas de mourir de la main d'un homme libre.... pour lui un poignard c'est trop d'honneur, qu'on l'abandonne donc cousu dans un sac au turbulent caprice des ondes, ou s'il faut un supplice proportionné à la vileté de son âme, qu'on le destine à faire mugir le taureau d'Agrigente. Mais que de bénédictions pour le Batave qui, dans son indignation ou dans la pitié généreuse de son sang, lèvera l'épée nue, en s'écriant : suivez-moi.

30.

S'il sortait des rangs du peuple, ce libérateur désiré, fût-il couvert d'un manteau de couleur bise, triste livrée de l'indigence, ô mes concitoyens! je vous en conjure, ne méprisez pas ce don des cieux; sachez ramasser cette émeraude dont l'éclat brille au milieu d'un sable terne et méprisé. Tout homme réservé aux grandes choses, dans quelque obscurité qu'il naisse, porte avec lui des marques du choix secret de la divinité. La publique utilité doit être l'unique mesure, la pierre de touche de la noblesse; ainsi l'ont voulu nos ancêtres; ainsi l'ont voulu tous les peuples de l'univers. Mars a fait les premiers nobles. Il ne fallait alors que des vertus terribles. La valeur guerrière est encore

la source la plus féconde des distinctions; mais une bravoure sauvage s'est adoucie par son alliance avec d'autres vertus.

31

Les momens sont chers, le temps vole, hâtez-vous; allons combattre et vaincre. Nous nous réjouirons et nous chanterons après. Les banquets et les fêtes ne siéent bien qu'au sein d'une paix conquise. Les délices ne sont permises qu'aux guerriers éprouvés par de rudes travaux. Veillons! non pour la volupté, mais pour la patrie. Veillons! pour rétablir l'antique honneur de la nation, chasser des maîtres étrangers, des tyrans pleins d'orgueil qui, se regardant comme des dieux, prétendent nous traiter comme de vils troupeaux.

32.

Pourront-ils honorer vos noms? Chanteront-ils votre mémoire, ces neveux infortunés à qui vous n'aurez transmis ni patrie, ni liberté? Trouveront-ils un dédommagement efficace dans cet héritage de titres sans biens, sans honneur et sans dignité! La postérité des esclaves leur doit-elle quelque reconnaissance pour le triste bienfait de la

vie ! Que tous ces motifs vous touchent. Levez-vous enfin ; armez-vous ; c'est par le courage et le fer, et non par des prières de femmes que les hommes doivent dompter le sort.

33

Les voyez-vous, enhardis par notre pusillanimité, errer dans nos campagnes, dont ils sont maîtres ; pareils à des loups dévorans repus de sang, mais non rassasiés de carnage, ils cherchent les dernières brebis pour les égorger. Levez-vous ! le moment veut des actes de dévouement et de force, et non de ces vaines jactances qui ne sentent que le vice. Allons ! la noblesse et la vie, ce double intérêt se confond : il s'agit de la chose de tous ; il y va du salut commun. Dieu et la fortune sont pour les braves.

34.

Si vos intérêts n'étaient pas inséparablement liés aux intérêts des autres, votre égoïsme ne serait pas une inconséquence, et je ne m'étonnerais pas de vous voir sommeiller sur le bord de l'abîme. Mais par tous les Dieux ! qu'espérez-vous ? vous flattez-vous d'échapper aux vastes filets de la tyrannie?

Détrompez-vous ; ensemble, si nous ne pouvons nous sauver ; ensemble, il nous faudra périr.

35.

Abjurez de vaines discordes. Suspendez-les du moins. Qu'en temps de paix et lorsque rien ne trouble vos loisirs et vos fêtes, vous fassiez peser sur un peuple d'artisans laborieux vos dédains futiles ; que l'honnête laboureur, sans lequel pourtant vous ne sauriez vivre, essuie vos mépris : passe encore, puisqu'ainsi le veut le siècle ; mais lorsque la guerre inhumaine ravage vos campagnes, et que le bélier impatient frappe à coups redoublés vos remparts, si vous êtes quelque chose de plus que des brutes, si vous n'avez pas perdu la raison, serrez les rangs sans demander à celui qui vous touche du coude, s'il est noble ou roturier.

36.

Loin de nous tout motif de querelles intestines ; ne nous déchirons pas de nos propres mains ; et si notre sang doit couler, que du moins on ne puisse pas le distinguer ; qu'il se mêle du moins de celui de nos ennemis. Que de grands dangers étouffent de petites divisions. Entre nous, pareille est la

crainte ; pareils soient donc les soins, la vigilance, les efforts, les succès ou les revers.

37.

Les dangers mettent de niveau tous les hommes qui les affrontent. Mars et la fortune offrent mille routes à qui veut s'élever. Il n'y a d'exclus que les lâches. Souvenez-vous que les hommes du Nord, nos ancêtres, ouvraient les lieux d'éternelles délices à tout brave mort pour son pays. Le vrai Dieu protège aussi les héros. Ses promesses divines et pures marquent également de prédilection une patriotique et sainte valeur. Il s'appelle par excellence le Dieu des armées; c'est par lui que triomphaient Judas, Machabée et Gédéon.

38.

C'est ainsi que profondément touché des maux de ma patrie, plein d'amour pour elle, j'instruisais nos Bataves de leur devoir et peut-être, hélas! de leur funeste sort. Jadis, j'avais chanté la gloire de nos invincibles ancêtres. La moitié de ma vie déjà coulée au milieu de mes concitoyens m'a dû mériter leur confiance. Je prévois pourtant avec douleur qu'ils n'écouteront pas ma voix, et

que le vent de l'orage dispersera mes vaines paroles. Pourquoi donc? parce que le peuple ne peut me comprendre, et qu'une noblesse délirante d'orgueil ne saurait m'approuver.



Le Naufrage.

Passant ! je t'en conjure, suspends un moment ta marche ; joins ici les mains en l'honneur des dieux Mânes ; donne un soupir, et dis en baisant ce métal : « Triste monument de la cruauté du sort, hélas ! ils méritaient de vivre. »



Léontia, jeune vierge éprise, en ses premiers ans, de l'amour d'un noble adolescent nommé Lollius, affligée du mauvais traitement de son père, s'en alla, et Lollius la suivit... Livrés à la douceur de leurs premiers embrassemens, ils sont surpris par des pirates qui les emmènent captifs.



Vendus bientôt à un marchand d'esclaves, celui-ci les met en son navire qui faisait voile pour les lointaines contrées. Durant la nuit, Lollius pensant qu'on va lui ravir sa bien-aimée Léontia, saisit un glaive, et il égorge le marchand, le chef des nautonniers et les matelots.



Une tempête affreuse survient; le navire poussé contre un écueil par la furie des flots, échoue, et les deux amans pressés par la faim, montent sur ce rocher qui n'était pas éloigné de la terre.



Je pris Léontia, et la chargeai sur mes épaules, disant : « O père Neptune! sois-moi secourable ; je te confie nous et notre destinée. » Puis je commençai à fendre l'onde encore un peu houleuse, comme un dauphin avec ses ailerons.



Et ainsi que je nageais, ma Léontia me disait :

« Je te charge trop, ô ma vie! » Et je lui répondais : « Tu me sembles plus légère qu'un papillon, chère Léontia. » Souvent elle me demandait : « N'es-tu point las, mon âme et mon espoir? — Non, lui disais-je, tu me rends fort. »



Alors elle se penchait, embrassant mon cou, pour me donner de tendres baisers plus doux que le miel; et ses caresses redoublaient ma vigueur. Nous touchons enfin au rivage... Tout-à-coup un lion rugissant s'offre à nos regards.



Nous nous embrassons, déjà glacés par la crainte de la mort; le lion nous pardonne. Épouvantés, nous courons le long du rivage et nous entrons dans une petite barque qui s'y trouvait attachée, munie d'une rame légère. Chantant l'un après l'autre le chant des rameurs, nous voguons deux jours et deux nuits presque sans repos.



Nous ne voyons plus que l'onde et l'azur du ciel. Ainsi en proie aux tourmens de la faim et défaillans, nous nous laissons aller dans les bras l'un de l'autre, moi disant : « Hélas ! Léontia, tu meurs de faim !.. — Lollius, me répond-elle, la faim ; avec toi je ne saurais la sentir : je me repais de toi, de ta vue. » Puis en soupirant, elle ajoute : « Lollius, mon bien-aimé, le cœur te manque. »



« Le cœur, ce n'est mie à l'amour qu'il fait défaut, répondis-je, mais à ce mien corps seulement. » Las ! nous ne vivions plus que de baisers ! Ainsi nous mourûmes, nous tenant embrassés aussi étroitement que la vigne et l'ormeau, que le chêne et le lierre.



Ensuite les vents du promontoire étant apaisés, la brise du matin nous amena ici, où par argent amassé d'une quête, nous avons été ensevelis, embrassés, tels que le rivage nous avait offerts aux yeux des vivans, et mis entre les âmes plutoniques.



Ceux donc que l'avarice des pirates n'a pu retenir, la rage affamée des lions dévorer, ni les profonds abîmes de la mer engloutir, une petite urne étroite les contient tous deux dans ses flancs... Je voulais, ô voyageur ! te faire savoir cette infortune ; maintenant, adieu.



La Pipe.

Jeune homme, allume ma pipe ; allume et donne, pour que je chasse un peu l'ennui de vivre : pour que je me livre à l'oubli de toutes choses, tandis que ce peuple imbécile, avide de grossières émotions, précipite ses pas vers la pompeuse cérémonie du sacré cœur, dans l'opulente et superstitieuse Marseille.

Pour moi je hais la multitude et son stupide empressement : je hais ces tréteaux sacrés ou profanes, ces fêtes et tous ces jeux imposteurs, aux prix desquels un peuple malheureux consent si aisément à l'oubli des maux qui l'accablent. Je hais ces marques d'un servile respect que la foule abusée prodigue à qui la trompe et l'opprime. Je hais ce culte d'erreur qui absout le crime, contriste l'innocence et pousse au meurtre le fanatique, par ses inhumaines doctrines d'exclusion.

Pardonnons aux dupes! Tous ceux qui vont là, se sont promis du plaisir. Infortunés humains! nous poursuivons sur toutes les routes ce fantôme attrayant. N'être pas où l'on est, changer de place et d'affections, quitter le supportable pour le pire; voguer de nouveautés en nouveautés pour obtenir une sensation de plus; vieillir chargés de désirs non satisfaits, mourir enfin sans avoir vécu, telle est notre destinée.

Que cherché-je moi-même au fond de ton petit fourneau, ô ma pipe? Je cherche comme un alchimiste à transmuer les chagrins du présent en passagères délices. Je pompe ta vapeur à coups pressés, pour porter dans mon cerveau une heureuse confusion, un rapide délire préférable à la froide réflexion. Je cherche le doux oubli de ce qui est, le rêve de ce qui n'est pas, et même de ce qui ne peut pas être.

Tu me fais payer cher tes consolations faciles : le cerveau s'use et s'allanguit peut-être, par le retour journalier de ces mouvemens désordonnés. La pensée devient paresseuse, et l'imagination se fait vagabonde par l'habitude d'ébaucher en vacillant d'agréables fictions. . .

La pipe est la pierre de touche des nerfs : le

véritable dynamomètre de la fibre déliée. Jeunes gens qui cachez une organisation délicate et féminine sous des vêtemens d'homme, ne fumez pas, ou redoutez de cruelles convulsions; et, ce qui serait plus cruel encore, la perte des faveurs de Vénus.

Fumez, au contraire, amans malheureux, esprits ardens et inquiets, obsédés du poids de vos pensées.

Les savans de l'Allemagne tiennent une pipe à côté de leur écritoire. C'est à travers les flots de la fumée de tabac, qu'ils poursuivent les vérités de l'ordre intellectuel et transcendental. Voilà pourquoi leurs ouvrages, toujours un peu nuageux, passent la portée de nos philosophes français que la mode et les salons obligent de s'imbiber de parfums plus suaves et plus gracieux.

Lorsque le député des muses d'Erlangen arriva dans la maison de Kotzebue, le vieillard, avant que de venir le joindre, lui fit présenter du café et une pipe. Ce signe d'une hospitalité touchante ne désarma point l'intrépide jeune homme : une larme vint mouiller sa paupière; mais il persista. Pourquoi? il s'immolait pour la liberté.

Le malheureux travaille le jour; et le soir, quand son pain est gagné, les bras croisés, devant sa

porte en ruines, il dissipe dans la fumée de sa pipe le peu de pensée que le repos de ses membres pourrait lui laisser.

J'honore vos intentions, philosophes modernes qui voulez que cet homme réfléchisse, raisonne, discute, approuve ou blâme, tout comme vous. Par l'exercice de sa pensée, il évitera, je l'avoue, quelques-uns des nombreux écueils de la vie; il échappera à quelques embûches; mais il tombera dans l'abîme du doute et s'instruira tristement du néant de son propre cœur. Ah! tant que l'ordre éternel ne lui fera pas des destins meilleurs, laissez-le boire et fumer; c'est le plus sûr.

Maupertuis ne fut pas un homme vulgaire: il avait mesuré le pôle, et sondé les mystères de la génération. Enhardi par ses premiers succès il entreprit de lever le voile qui cache à nos yeux le monde inconnu. Il voulut relever le trépied prophétique de l'avenir! L'infortuné! son châtiment suivit de près cette audace insensée...

Bientôt, se plongeant dans l'oubli de lui-même, il se tua par l'usage immodéré des spiritueux. N'eût-il pas mieux valu pour lui, fumer et moins penser? s'étourdir doucement chaque jour, au lieu de s'empoisonner en désespéré à grands flots d'eau-de-vie!

Objet digne de pitié, même pour ces misérables Lapons qu'il avait si curieusement observés !

O ma pipe, que je te dois de biens ! Qu'un importun, un sot discoureur, un méprisable fanatique vienne à m'aborder, soudain je tire un cigare de mon étui ; je commence à fumer, et dès-lors si je suis condamné au déplaisir de l'entendre, j'échappe du moins au supplice de lui répondre.

Par intervalles un sourire amer fait contracter mes lèvres ; et le sot s'applaudit croyant que je l'approuve. Il attribue à l'effet du cigare indiscret l'expression équivoque dont je paie son babil.. il redouble d'audace... Mais suffoqué de son impertinence, je pousse tout-à-coup les flots d'une épaisse fumée amassée dans ma bouche, comme le dépit dans mon sein.

J'exhale tout-à-la-fois une vapeur brûlante et une indignation contrainte. Oh ! que la sottise d'autrui est nauséabonde, à qui déjà est mécontent et las de son propre poids !.. Je le submerge de fumée... que ne puis-je l'asphyxier, le sot, de la lave de mon petit volcan !..

Mais lorsqu'un ami, aimable d'esprit et de cœur, vient au-devant de moi, le plaisir de la pipe me

rend plus vif encore le bonheur de cette rencontre. Après les premiers discours qui s'élancent rapides, tandis que le punch enflammé dissipe dans la flamme pétillante les parties spiritueuses dont la liqueur surabonde, les verres se touchent... Ami, de ce jour en un an, puissions-nous vider la coupe fraternelle sous des auspices meilleurs !

Alors nous allumons nos cigares : pressé de lui parler de mille choses diverses, je laisse souvent éteindre le mien, et il me donne de son feu... Je suis comme un vieil époux qui rallume vingt fois de suite sur les lèvres d'une jeune beauté, l'énergie de sa flamme vingt fois impuissante ; ô mon ami, quand donc luiront des jours plus heureux?

Dis-le moi, mon ami : dans les lieux d'où tu viens, les hommes sont-ils pleins d'espérance et de courage? Gardent-ils une fidélité constante au culte de notre grande divinité? Combien de temps encore nous faudra-t-il ronger le frein humiliant qui nous condamne au silence...

Qu'il me tarde de jeter ma part de servitude! Qu'il me tarde de voir réduire en poudre les titres vains de la tyrannie qui nous opprime ! De voir les cendres d'un diadême déshonoré se dissiper au souffle des patriotes, comme la cendre de ma pipe se

dissipe au mien. Mon âme est lasse d'attendre; je calcule avec effroi les manœuvres d'une ténébreuse perversité.

Regarde comme ce peuple, soulevé tout entier par l'infâme secte de Loyola, court se précipiter au-devant de leurs bizarres processions : vieux et jeunes, hommes et femmes, tous s'empressent de recevoir leurs hypocrites et inutiles bénédictions. Les imbéciles ! Si la peste passait en procession, ils iraient la voir aussi. Dis-moi ? Un tel peuple est-il fait pour la liberté? N'est-il pas plutôt condamné à vieillir enfant dans les langes d'un double esclavage ?

Heureusement la liberté a ses secrets et ses ressources. Ce peuple, qui nous semble à jamais abruti, s'instruit cependant, et s'éclaire chaque jour : pardonnons aux esclaves de courir aux distractions. — Souffrons qu'une mère impudique se flatte que ses filles passeront pour vierges, quand elles auront été bénies. Ne nous étonnons pas que de vieux scélérats espèrent suer le levain du crime, en se fatiguant à porter des simulacres méprisés.

Les hommes sont encore enfans; pourtant le genre humain grandit, et brise, en marchant, ses lisières. Le temps approche où il n'écoutera plus le boiteux qui lui criera d'arrêter, où il ne demandera

plus son chemin à l'aveugle. Que le monde s'éclaire, Dieu le veut... Pour nous, fumons en attendant une aurore nouvelle.

O ma pipe! je te dois chaque jour cet emblême expressif d'humilité que la religion ne place qu'une fois par an sur le front de l'adorateur chrétien. L'homme n'est que cendre et poussière... C'est, en effet, tout ce qui reste à la fin, du cœur le plus tendre ou le plus magnanime, du cœur le plus enivré de joie et d'orgueil, ou le plus consumé de peines amères.

Ce faible reste, ces cendres même, le plus léger zéphir les dissipe dans le vague de l'air. Où donc est maintenant la poussière d'Alexandre, la cendre de Gengis? Ils ne sont plus que de vains fantômes historiques; que des noms sonores, objet d'enthousiasme vain, ou d'inutiles malédictions.

Je périrai bientôt : tout ce qui compose mon être et le nom même dont on me nomme, disparaîtra comme cette légère fumée... Dans quelques jours, peut-être, à la place où j'écris, on ne saura pas même si j'ai jamais vécu... Mais, de ce corps si périssable, s'exhalera-t-il quelque chose qui ne périsse pas et s'élève en haut? Réside-t-il en effet

dans l'homme une étincelle digne d'allumer le calumet des anges sur les parvis des cieux?..

O ma pipe! chasse, bannis ce désir ambitieux et funeste de l'inconnu, de l'impénétrable.

Le Poignard.

Sorti du tombeau d'un guerrier dont la destinée nous est inconnue, tu étais seul, et sans voisin de ton espèce, suspendu aux murs de la chétive retraite d'un brocanteur de tableaux, lorsque ta forme et ton aspect vinrent frapper mes yeux.

∴

Je pressentis la trempe redoutable de ta lame; je devinai la férocité de ta pointe à travers l'enveloppe de cette rouille épaisse qui te couvrait de partout. Je me hâtai de traiter pour t'avoir en ma puissance. Le marchand vulgaire, qui ne voyait en toi qu'un vil morceau de fer, t'abandonna presque pour rien à mon jaloux empressement.

∴

Je t'emportai secrètement pressé contre mon cœur; une émotion extraordinaire mêlée de joie, de fureur et de confiance, ébranla tout mon être. J'éprouve toutes les fois que je te saisis, le même frémissement... Vieux poignard, nous ne nous quitterons plus!



Je t'ai débarrassé de cette rouille ennemie, qui n'a pu toutefois, pendant ce long intervalle, altérer ta forme. Te voilà rendu aux honneurs de la lumière; tu étincelles, sorti de cette obscurité profonde.



Je ne t'ai point, pour réparer l'injustice des ans, imprudemment confié à un ouvrier mercenaire; moi-même, pendant deux jours, je t'ai, avec soin, travaillé et repoli : c'est moi qui t'ai soustrait au danger injurieux d'être, au premier moment, confondu avec d'ignobles ferrailles... au déshonneur d'aller peut-être, dans une forge obscure, te transformer en clou pour ferrer la mule de quelque infâme jésuite.

∴

D'où vient que ton aspect précipite malgré moi le cours de mon sang?.. Ne pourrai-je parvenir à comprendre ton histoire? A quel siècle appartiens-tu? Quel est le nom du guerrier que tu suivis dans sa dernière demeure? Quel est le coup terrible qui te fit légèrement fléchir?..

∴

Je t'ai conservé cette marque de tes bons services. Pour effacer cette insensible courbure qui fait onduler ton arête, il eût fallu te soumettre à l'action du feu; mais qui sait si tu n'aurais pas perdu ta vertu? Et qui m'aurait redonné le secret de cette trempe, à-la-fois si forte et si obéissante, à laquelle ne résistait pas toujours la cuirasse, quand le coup était asséné par un bras vaillant.

∴

Est-ce dans le sang d'un taureau nouvellement égorgé que ta pointe fut éteinte au sortir du feu?

Est-ce dans l'air froid d'une gorge étroite de montagnes? Est-ce dans le suc préparé de certaines herbes? Est-ce dans l'huile vierge enfin?.. Aucun de nos meilleurs ouvriers, Bromstein lui-même ne pourrait le savoir.

•
• •

Dis-moi : qui as-tu consolé et qui as-tu puni? As-tu vengé le proscrit du meurtre juridique de son père? As-tu, pendant la nuit, buriné sur le granit de la colonne le jugement de ceux qui ont jugé?.. Tu n'as pu servir que des passions puissantes et justes; l'homme intrépide qui voulut t'emporter avec lui dans sa dernière demeure, t'avait consacré dans le sang de quelque féodal oppresseur.

•
• •

Tu es tout de fer; ta forme est hardie, mais sans élégance apprêtée. Tu ne fus point fabriqué pour orner frivolement la ceinture d'un petit maître banneret de la cour de François Ier. ou de celle de Charles-Quint. Tu n'es pas assez beau pour avoir été si vulgaire; le filigrane qui garnit ta poignée n'est que de cuivre rouge, rouge de cette teinte

éclatante dont se colore le sommet du *Mont de la Victoire* dans les longues soirées de mai !



Que veut dire ce large sillon qui, du quart de ta longueur, suivant ta lame jusqu'à la poignée, est percé de vingt petites ouvertures pareilles à des meurtrières? Sans doute ces meurtrières furent pratiquées pour faire égoutter le sang qui s'élance et court en bouillons fumans le long de la lame, quand le coup est frappé.



Ah! si je versais un sang vil, je voudrais aussi qu'il s'égouttât pour ne pas souiller ma main. Que si c'était le sang d'un puissant ennemi de la patrie, peu m'importerait d'en rester tout couvert : j'aurais d'avance réglé mes comptes avec ce pauvre monde; et alors tu ne me défaillerais pas au besoin... Tu me rendrais le service que tu as rendu jadis à celui dont la tombe t'avait reçu avec ses ossemens.



Dans l'orage des malheurs publics, ou dans les crises d'une infortune personnelle, la tombe est souvent l'unique asile des cœurs généreux; celui-là du moins est inexpugnable et tranquille; on y brave les délateurs et les ministres de l'arbitraire, aussi vils que les délateurs.



Ouvre-moi les portes de l'éternité, je t'en conjure; lorsqu'il le faudra, nous partirons ensemble, mon vieux poignard, comme avec un nouvel ami. Ne me manque pas lorsque mon âme te demandera passage; prête à ma main cette mâle assurance de l'homme tout-puissant sur lui : ravis-moi aux outrages des persécuteurs subalternes, et à la lente agonie du secret.



Le Centaure.

Rapide comme le vent de l'ouest, amoureux et superbe, un jeune centaure vient d'enlever à son vieil époux la belle Cymothoë. Les cris impuissans du vieillard s'entendent au loin.... Orgueilleux de sa proie, impatient de désir, le ravisseur s'arrête sous l'épais ombrage qui borde la rive du fleuve. La vélocité de sa course fait encore battre ses doubles flancs; sa respiration est forte et précipitée.... Il s'arrête : ses jarrets vigoureux plient; il étend une jambe, et de l'autre s'agenouille avec flexibilité.

∴

Sa belle proie qu'il tenait tremblante et couchée sur ses reins puissans, il la soulève avec amour. Il la prend, il la serre contre sa poitrine d'homme, exhale mille soupirs et couvre de baisers ses paupières mouillées de larmes.

∴

« Ne crains rien, lui dit-il, ô Cymothoë! ne t'épouvante pas d'un amant qui soumet à tes charmes les forces de l'homme réunies aux forces du coursier. Va! mon cœur vaut mieux que celui d'un vil mortel habitant de vos villes. Dompte ma sauvage indépendance. Je te porterai aux rives les plus fraîches, sous les ombrages les plus beaux; je te porterai sur les vertes prairies que baigne le Pénée ou le paternel Achéloüs.

∴

» Assise sur mon large dos, entrelaçant tes bras dans les anneaux de ma noire chevelure, tu pourras confier tes charmes aux jeux de l'onde, sans craindre qu'un dieu jaloux ose te saisir pour t'emmener au fond de sa grotte de cristal. Je t'aime, ô jeune Cymothoë! bannis tes alarmes; tu peux essayer ton pouvoir: tu règnes sur moi. »

∴

« Beau monstre, répond en pleurant Cymothoë,

je demeure étonnée ; tes accens sont pleins de douceur, et tu as des paroles d'amour ! Quoi ! tu parles comme un homme ! Tes redoutables caresses ne me feront pas mourir ? Mais entends-tu les cris de Dryas ? centaure ; crains pour ta vie : ses baisers sont de glace ; mais sa vengeance est cruelle : ses dogues volent sur tes traces, ses esclaves les suivent, hâte-toi de fuir et laisse-moi. »



« Moi, te laisser, répond le centaure ! » Et il étouffe sur la bouche de sa captive un plaintif murmure. « Moi, te laisser ! où est le Pyrithoüs, l'Alcide qui oserait venir me disputer ma conquête ? N'ai-je pas mes javelots ? Mon bras ne sait-il plus manier cette pesante massue ? N'ai-je pas la vitesse ? Neptune n'a-t-il pas donné au centaure la force impétueuse de l'orage ? » Et soudain il part bondissant de courage, de confiance et de bonheur.



Ainsi balancée comme si elle était suspendue en un mobile réseau, sous ces voûtes de verdure, ou comme si Zéphirus l'emportait dans un char de

nuages, Cymothoë, désormais affranchie de vaines terreurs, s'abandonne aux transports de cet amant singulier.

∴

Il s'arrête de nouveau, et elle admire comment la nature a pris plaisir à marier en lui aux plus belles formes du coursier, la grâce majestueuse des traits de l'homme.... Une pensée intelligente anime ces yeux dont le regard est si fier et si doux. A l'abri de cette large poitrine réside un cœur touché de ses charmes : quel superbe esclave de Cymothoë et de l'amour!



Bientôt elle cessa de voir : une brûlante rougeur couvrit ses joues, et ses paupières s'abaissèrent. Puis comme son amant redoublait ses caresses et dénouait sa ceinture : « Arrête, lui dit-elle, arrête, beau centaure; n'entends-tu pas les meutes ardentes? Les flèches sifflent à ton oreille.... Je ne te hais point; mais laisse-moi, laisse-moi. »



Cependant ni Dryas, ni ses dogues, ni ses esclaves n'avançaient plus de ce côté; et ce n'était point là le motif des terreurs de Cymothoë. Lui souriant: « Calme ton effroi; viens, traversons le fleuve, et ne redoute pas le sacrifice que nous allons, sur l'autre bord, offrir à ma puissante Vénus!.... Bientôt, hélas! les forêts ne verront plus de pareils hymens. Nos pères ont succombé, trahis aux noces de Thétis et de Pélée. Nous restons peu nombreux, solitaires, fuyant, non devant l'homme plus faible et moins généreux que nous, mais les lois d'une nature mystérieuse l'ont ainsi voulu: le règne de notre espèce va finir.



» Ce globe déshérité de l'amour des Dieux qui le formèrent, doit vieillir; et les faibles remplaceront les forts. Les mortels avilis n'auront plus que de vains souvenirs des premières joies de la terre. Tu es peut-être la dernière fille des hommes destinée à s'allier à notre race; mais du moins tu auras été la plus belle, et moi le plus heureux. Viens! »



Ainsi parle l'homme-cheval, et replaçant sur son dos et sur son poil qui brille comme un manteau d'ébène, son charmant fardeau, il court au fleuve, s'élance au milieu des ondes qui jaillissent autour de lui en gerbes de diamant, et brillent des derniers feux d'un soleil d'été. Les yeux fixés sur ceux de la beauté qui l'enivre, il nage, traverse et court se perdre dans les vertes profondeurs qui s'étendent de l'autre côté jusqu'au pied des hautes montagnes.

L'Adolescence.

I.

Puisse la mère des trois amours, ô ma Lydie! conserver impérissable l'éclat de tes attraits; que jamais beauté plus séduisante ne tourmente la couche brûlante de ses amans. O Lydie, doux astre de mes jours, le ciel le plus radieux ne vaut pas l'ineffable bien de tes regards. Viens, je t'attends; viens, ô ma Lydie, mon ardeur n'admet plus de retard. Abjure les soins inutiles donnés à tes atours; va, ne t'inquiète pas, tu ne seras toujours que trop belle. Rien ne saurait ajouter à l'empire absolu de tes charmes. Hâte-toi, ne crains pas de te montrer demi-nue à mes regards, de tout ce qui te pare, c'est toi seule que je veux. L'éclatante pourpre de Tyr teinte en laine, ou l'étoffe la plus grossière sont des auxiliaires également outrageans pour ta ravissante beauté. Laisse-moi voir le chef-d'œuvre de la nature et des grâces affranchi des superflus prestiges de la main de

l'homme. Accours, et que les douces caresses, les charmans entretiens, les piquantes malices soient avec toi; que tes yeux brillent, respirent de ce feu qui me brûle et me ravit à moi-même. Ne prolonge pas le supplice de mes amoureux désirs, il surpasse presque mes forces. Je souffre, ô Lydie, je souffre, et seule tu possèdes le baume que réclame mon mal. L'amour t'a cédé ses flèches les plus aiguës, ses traits, son flambeau, et sa mère tout l'art de ses enchantemens. Ma vie, mon trépas, tout mon être, sont en ta puissance; s'il veut ma perte, j'en jure par Vénus, c'est ton propre bien que tu perds. Crains la, crains cette déesse; tu l'adores, tu reconnais son pouvoir, apprends donc qu'elle se plaît à punir les rigueurs sans mesure et la cruauté. Je lui confie ma cause, tremble si tu me méprises... Insensé! quoi je pourrais appeler sur ta tête charmante le courroux des immortels... Ah! pardonne, pardonne. Je périrais le premier du coup qui te frapperait : si je voyais seulement tes beaux yeux meurtris de larmes, j'en mourrais de regret.

II.

Lydie va venir, tout me l'annonce : des signes certains en font foi. J'entends sur la flamme bruire le laurier; une lumière brillante a passé comme un

éclair devant mes tremblantes paupières. J'en crois plus encore le pressentiment secret de mon bonheur qui agite mon âme. Puissant Jupiter, toi, Vénus, et vous tous divinités favorables aux amans, confirmez cet augure. Je suis heureux, je vais l'être : les Dieux me favorisent, Lydie va venir, et Vénus même ne dédaigne pas de l'accompagner.

Salut, mère éternelle de la nature... Apparais-nous, je t'en supplie, telle qu'au retour des premières roses, tu descends des cieux pour perpétuer les êtres vivans sur la face du monde, alors que les oiseaux te célèbrent dans les airs par leurs doux chants, et les féroces habitans des forêts par des frémissemens, des rugissemens de plaisir ; alors que la mer elle-même semble par son calme participer à l'universelle joie de ta présence. Par la génération tu rattaches à l'infinie durée tous les êtres qui ont une fois vécu. Rien ne s'anéantit quoique tout meure. Ta main divine tient la chaîne invisible des causes fécondes et ne permet pas qu'elle soit rompue en aucun temps. Vigilante Vénus, je t'en conjure, accorde toujours une protection spéciale aux pactes des amans, garantis leurs nœuds et fais que mes amours soient heureuses et durables. Pourvu que j'aime et que je sois aimé, je braverai les atteintes de la froide vieillesse, j'échapperai à l'empire du temps, mes cheveux ne blanchiront pas, car on est toujours jeune tant que l'on sait aimer.

III.

Mais où s'égare mon esprit? Je frissonne comme le prêtre Phrygien qui célèbre les mystères de Cérès... Sans doute une divinité jalouse, une divinité ennemie s'oppose aux succès de mes vœux... Inconstante Vénus, et toi son fils plus capricieux encore, parlez : je suis donc ici le jouet de vains songes; vous n'accordez à mon cœur plein du trouble de l'espérance, que l'image des plaisirs qu'elle me promettait. — C'en est fait : je reconnais le courroux de la déesse. Lydie dédaigne mon amour et mes plaintes; elle dédaignerait également mes prières et mes larmes : j'attendrirais plutôt les monstres des forêts. — Cruel amour, cruelle Lydie, est-ce ainsi que vous traitez ceux qui vous dévouent leur existence? — Mais les présages ne m'ont pas trompé. — Ils me parlaient de bonheur, ah! perfide! Un rival heureux pressé dans tes bras, reposant sur ton sein encore palpitant des feux du plaisir, insulte à ma disgrâce... Bientôt abandonné lui-même il rappellera vainement l'infidèle, et la verra promenant d'un amant à l'autre ses volages caprices, ses adultères amours. Tous abusés, tous appauvris des trésors d'un temps consumé à ses pieds, ils reconnaîtront trop tard le danger de ses caresses : il ne restera sur leurs lèvres que l'amertume du poison mêlée à l'am-

broisie fugitive des voluptés, poison plus pénétrant, plus terrible, que le venin de la vipère ou le suc du napel.

J'avais succombé; mon inexpérience m'avait livré à de décevantes amorces; j'en rougis. Les fautes de la jeunesse sont excusables; il faut que le nocher novice touche les écueils... Que les gouffres de Charybde dévorent celui que son naufrage n'a pas assez averti.

IV.

Toi, fidèle serviteur, soulève cette vieille amphore. Verse, verse dans ma plus grande coupe, des flots du vin généreux qu'elle recèle, il dissipera mes ennuis, il bannira l'image de la perfide Lydie. — O douce liqueur! ô nectar doré! ta rosée bienfaisante rafraîchit mon sang, apaise ma fièvre; j'ignorais, je le vois, tes merveilleux effets si vantés par les infortunés. Ils étaient donc bien à plaindre les hommes des premiers âges du monde, qui passant leur vie sous des tentes vagabondes, sans semer, sans planter et sans recueillir, ne pouvaient connaître tes bienfaits. Quelle était donc la misère de leurs banquets agrestes où les hommages des buveurs n'étaient que pour la froide Nayade? Quelle dut être leur joie, lorsqu'enfin le fils de Sémélé eut cultivé les flancs des collines et que la blonde Cérès eut soumis à son empire

les vastes plaines et les vallons ! La renommée des fabuleuses fontaines dut alors commencer à décroître et le chêne ne sauva sa gloire que parce que Dodone l'avait consacré à Jupiter. La vigne devint l'objet des soins les plus ingénieux du cultivateur, et de riches moissons passèrent son attente. La liberté des troupeaux errans reconnut alors pour limites les vertes cloisons qui séparaient ces champs précieux. L'homme se réserva le cruel privilége de se souiller du sang des troupeaux, en même temps qu'il parfumait ses lèvres des doux présens de Bacchus. — Salut, ô divin Nysigène ; salut, Evohë, je veux rendre hommage à ta puissance; mais il faut que mes accens soient imprégnés de tes vertus. Hâte-toi donc, jeune esclave ; donne, verse : que ma coupe, comme une source féconde, ne tarisse jamais. Donne, verse, verse à grands flots, le vin doit faire les deux tiers de ma verve et de mon éloquence.

V.

Que le pâle sectateur des muses vive de laurier et qu'il s'abreuve aux doctes fontaines du saint vieillard d'Ascra : je ne blasphême pas les neuf vierges. Mais Bacchus sera plutôt ma divinité, et mon facile enthousiasme dira sa gloire. — Irai-je par des veilles studieuses et d'un front composé, arracher une gloire composée aux suffrages du vulgaire? Non, le

plaisir me suffit; qui est heureux, est savant et sage. Fleuves et fontaines, beaux lacs, fraîches grottes tapissées de lierre et de mousse, dryades fugitives et faunes amoureux, dieux et déesses, rois, héros et guerriers, et tout ce que la Grèce poétique rêva d'enchanteur, vous n'êtes plus que d'agréables sons: elle est brisée la baguette de cette magicienne antique; mais le culte de Bacchus, immortel comme lui-même, est encore dans toute sa splendeur. O Bacchus! les inspirations dont tu es la source ne peuvent pas être perdues pour une postérité qui t'adorera comme nous. L'immortalité est l'apanage certain de ceux qui célèbrent tes douceurs. Tes flammes sont aussi pénétrantes; mais elles échauffent le cœur sans le dévorer. On ne se sent pas à-la-fois et transir et brûler. Affranchi par ta douce magie des peines de la terre, ambition, richesse ou pauvreté, les suffrages du peuple, la pourpre des rois, les débats du forum et les horreurs de la guerre, tout cela n'est plus rien pour moi : c'est plus haut que règne mon âme enivrée.... O qui me donnera un thyrse! Où sont les ménades, où est le vieux Silène et les satyres aux pieds légers? Le Cythéron retentit encore de leurs cris. Je veux te suivre, ô Dieu de cette troupe joyeuse : je veux me mêler à ton cortége, soit que tu parcoures le mont Ismare ou que tu foules les glaçons des hautes vallées de la Thrace; soit enfin que tu portes ta course lointaine sous la

zone ardente où respire l'Indien au teint brûlé. Nyse te voit sur les sommets élevés, la tête couronnée de pampres verts, attelant à ton char des tigres féroces que tu as su plier au joug. — Mère perfide d'un enfant plus perfide encore, vous le voyez, je déserte vos drapeaux. J'ai soustrait à vos fureurs une victime et je ne vous la rendrai jamais! non, jamais! Jeune esclave, veille à ce que les dons de Bacchus, mon nouveau maître, ne nous manquent pas.

VI.

Mais déjà le front ceint des astres de la nuit, Cynthie suspendue dans les cieux, paraît dans son doux éclat au-dessus de nos têtes. Toute la nature repose dans un silence profond... Quel charme secret affaiblit la vigueur de mes résolutions! Vénus, douce sœur du dieu que je chante, vient usurper une partie de l'empire que j'avais uniquement réservé à ce dernier.

AUGUSTE

ET

Crocotas.

Crocotas, fameux chef de brigands, d'une force de corps et d'un courage extraordinaires, avait longtemps infesté quelques districts de la province d'Espagne. Il fut enfin battu et pris par trahison. Les généraux romains l'envoyèrent à Rome, où, condamné aux bêtes, il devait, en périssant dans le Cirque, servir aux plaisirs du peuple-roi. Auguste, dans un moment d'oisiveté impériale,

se le fit amener : le chef des bandits, lorsqu'il parut devant lui, était chargé de chaînes.

CROCOTAS.

L'empereur Crocotas détrôné salue Auguste qui règne encore.

AUGUSTE.

La renommée ne nous a pas trompé sur ton compte; et si l'audace de ton âme ne se lisait pas dans tes regards, on en pourrait juger à la témérité de ton propos. Mais oses-tu bien parler à César, avant que César ait daigné t'adresser la parole !

CROCOTAS.

César oublie que je vais tout-à-l'heure paraître devant une majesté plus redoutable que la sienne.

AUGUSTE.

Laquelle? parle.

CROCOTAS.

Le grand lion de Numidie qui va me dévorer.

AUGUSTE.

Tu ne sais pas le sort que te réserve la clémence de César.

CROCOTAS.

Garde pour d'autres tes bienfaits ; je n'ai besoin de pitié ni de grâce ! Mon rôle fut beau, mais il est fini.

AUGUSTE.

Ainsi tu refuses de vivre ?

CROCOTAS.

Je suis ici pour mourir, et je refuse de sanctionner ta divinité par une bassesse. César ne peut rien pour moi.

AUGUSTE.

Aussi bien tu ne mérites pas de ressentir les effets de ma clémence ; tu me dois compte de trop de ravages, de trop de sang versé.

CROCOTAS.

De sang versé ! Si nous étions dans le Forum, je te demanderais de me montrer la place où fut clouée la tête de Cicéron.

AUGUSTE.

Misérable !

CROCOTAS.

Tu vois comme il est aisé de forcer ta majestueuse impassibilité à se trahir. On peut, d'un seul mot, réveiller contre toi les serpens des furies.

AUGUSTE.

Cesse de te méprendre sur la juste indignation excitée par le souvenir de tes crimes et de ta longue impunité.

CROCOTAS.

C'est la fierté du brigand qui t'irrite, et non pas le deuil des méres qu'il a privées de leurs fils.

AUGUSTE.

Quelle audace ! Toi m'irriter ! Ce crime nouveau n'est pas en ta puissance.

CROCOTAS.

Il était en ma puissance, quand je compromettais la gloire et la sécurité de ton empire, quand je foulais les aigles romaines sous mes pieds.

AUGUSTE.

Calme-toi, tu vas être déchiré devant elles.

CROCOTAS.

Avec une poignée d'hommes, des rochers de la Cantabrie aux rives du Bétis, j'ai battu et dispersé tes légions.

AUGUSTE.

Dis plutôt que favorisé par les lieux, les montagnes et les ténèbres, tu as surpris en assassin et égorgé sans pitié quelques détachemens.

CROCOTAS.

J'ai livré tes centurions, tes vexillaires, à la faim des vautours.

AUGUSTE.

Les lambeaux de ton cadavre seront jetés aux gémonies.

CROCOTAS.

Voilà bien des intermédiaires entre toi et ta vengeance ; des gardes, des licteurs, les apprêts d'un cirque, le peuple et le sénat assemblés.... Si tu étais tombé entre mes mains, je n'aurais pas pu te traiter avec tant de pompe.

AUGUSTE.

Eh! comment aurais-tu traité César?

CROCOTAS.

J'aurais fait couper le maître du monde en quatre quartiers pour en exposer une part a chacune des portes de mon camp.

AUGUSTE.

Tu passes la mesure connue de l'insolence humaine, odieux scélérat ! Tu n'aurais pas tremblé de porter ta main sanglante sur César ?

CROCOTAS.

Cassius et Brutus tremblèrent-ils lorsqu'ils frappèrent celui qui t'a frayé le chemin à la tyrannie.

AUGUSTE.

Tu cherches en vain à rehausser ta bassesse par d'illustres parallèles. Qu'étiez-vous, toi et les tiens? de vils brigands?

CROCOTAS.

Va demander qui nous étions à tes vétérans les plus couverts de cicatrices.

AUGUSTE.

Il est vrai que tes succès d'un moment ont été le déshonneur des armes romaines. Je ne sais pas, par tous les dieux ! si ceux de mes lieutenans que tu as vaincus, n'ont pas mérité comme toi d'être jetés aux lions.

CROCOTAS.

J'aime à t'entendre! Voilà bien une justice de despote! Négliger la vertu, punir le malheur et anoblir le crime ; c'est la sagesse des princes.

AUGUSTE.

Et tu voulais être roi toi-même si la fortune eût favorisé ton ambition grossière?...

CROCOTAS.

Dis plutôt que j'en avais déjà toute la puissance, que je régnais plus absolument que toi.

AUGUSTE.

Tu étais donc roi?

CROCOTAS.

Oui, j'étais roi sans ministres, sans gardes, sans pontifes ni collége des augures, sans courtisans et sans trésors.

AUGUSTE.

Et les tiens t'honoraient?

CROCOTAS.

A mon commandement, chacun de mes guerriers se fût enfoncé son épée dans le sein; et tu le sais, ils sont tous morts pour ne pas survivre à ma perte.

AUGUSTE.

Ainsi tu as causé leur ruine; tu as empêché la Cantabrie de suivre l'exemple des nations, de se reconnaître sujette de Rome, de Rome puissante et juste, de Rome qui protégea toujours le faible.

CROCOTAS.

Pour triompher plus aisément du fort. C'est avec la même pudeur qu'elle se vante d'avoir pacifié les régions que ses consuls ont dévastées.

AUGUSTE.

Qu'oses-tu dire? Les lois, les arts de la ville éternelle couvrent la face du monde comme ses tro-

phées; bienfaitrice des vaincus, elle a enseigné les préceptes de la raison aux peuples les plus barbares; elle a doté de grands et utiles monumens les plus ingrates contrées.

CROCOTAS.

Ah! plût aux cieux que Rome eût gardé pour elle seule cette raison savante dont elle est si fière, qu'elle n'eût enseigné aux peuples ni sa coupable magnificence, ni ses arts ingénieux! Depuis six cents ans tourmentés par vos divisions, privés de paix et de liberté véritables, pauvres et riches, plébéiens vils, patriciens superbes, hommes de cupidité et de sang, vous dormiriez tous sous les débris de votre Capitole, si je ne sais quel génie, ennemi du monde, plutôt que protecteur de Rome, ne vous eût inspiré de vous liguer pour asservir l'univers.

AUGUSTE.

Tu parles en vrai barbare.

CROCOTAS.

Il est vrai, je ne suis qu'un sauvage enfant de la Celtibérie, j'ai sucé le lait d'une mère cantabre, et avec lui le mépris de la douleur; mais la force et l'innocence, divinités belles et chéries, se plaisent

parmi des barbares ; elles règnent avec la liberté dans nos montagnes paternelles.

AUGUSTE.

Tu dois regretter d'avoir survécu à tant de braves gens qui t'avaient confié leur destinée?

CROCOTAS.

Je ne leur avais pas promis la victoire : le sort des combats appartient aux dieux ; mais je leur avais assuré, ce qui dépend du courage, une mort glorieuse : ils l'ont trouvée.

AUGUSTE.

Et cependant tu vis.

CROCOTAS.

César, tu voudrais bien que je fusse un lâche, mais détrompe-toi, je n'ai voulu vivre que pour te voir.

AUGUSTE.

Me voir ! A quel dessein ?

CROCOTAS.

Pour avoir la joie avant de mourir, moi Crocotas, chef de brigands, d'humilier Octave Auguste, le maître du monde.

AUGUSTE.

Ta témérité est insensée; toi dans les fers, toi tout-à-l'heure pâture des bêtes, Crocotas, tu veux humilier l'empereur!

CROCOTAS.

Je serai la pâture des lions, et ton âme lâche et cruelle sera la pâture du remords!.. Rome te déteste, l'univers te méprise, et ta fausse grandeur ne cachera pas aux yeux de la postérité les sources de ta fortune et de ton élévation. Rougis donc, et tremble sur le trône où t'éleva la dépravation de ton grand-oncle Jules : souviens-toi des Ides de mars!....

AUGUSTE.

Qu'on l'emmène; allez dire au préfet du cirque que César aujourd'hui assistera aux jeux.

CROCOTAS (*s'en allant*).

Je suis content de laisser le trouble et la rage dans l'âme de ce vil efféminé dont le doigt gouverne l'univers. Qu'il vienne me voir mourir : mais tous les supplices ne sont pas à l'amphithéâtre !

Imprécations

CONTRE LES NAPOLITAINS.

Lâches citoyens de l'impure Parthénope, faible et indigne postérité des premiers alliés de cette Rome victorieuse, maîtresse du monde; parodistes impudens de tout ce qu'a de plus sublime le libre génie de l'antiquité: ô braves et vaillans Napolitains! vivez puisque la vie vous est si chère!

Les voilà donc ces hommes qui devaient mourir!... ces Thermopyliens modernes dont le magnanime serment et les protestations pompeuses avaient retenti dans les vallées de l'Apennin, et jusqu'aux sommets les plus élevés de ces monts paternels qu'ils devaient défendre! Les voilà ces Spartiates des temps modernes! Ils devaient mourir, et le vainqueur est dans leurs murs; et le soleil s'indigne de les éclairer assis aux mêmes tables que leurs en-

nemis, qui tout-à-l'heure les fouleront aux pieds.

Mourir!!! Quelle dérision sanglante tombe sur leur tête! Pour ces misérables, quelle inévitable immersion dans des flots de ridicule et d'infamie! Mourir!!! Non vous ne mourrez pas: la sévère et terrible liberté dont vous avez compromis l'auguste cause; la haine des peuples dont vos résolutions avaient usurpé l'estime, et dont votre inouïe défection a trahi la juste espérance, vous refusent l'asile du trépas.

Vivez donc; mais que ce soit pour la honte et la souffrance. Qu'une tyrannie cruellement infatigable, vous fasse connaître tout ce qu'elle peut inventer de douleurs. Là, sur cette terre féconde et magnifique où vous avez laissé planter les drapeaux étrangers; sous ce ciel d'or et d'azur dont vous n'étiez pas dignes, que vos fronts soient couverts de sueur, et vos épaules et vos flancs incessamment mutilés par le fouet de la servitude! qu'un pain avare soit le prix de vos pénibles travaux! Esclaves comme vous, que vos femmes soient condamnées à maudire une fécondité malheureuse; que vos filles naissent parées de plus de beauté afin d'exciter la convoitise de vos maîtres; que sous vos yeux amenées dans les orgies où vous servirez comme de vils eunuques, leurs jeunes attraits soient livrés sans

voile à leurs regards effrontés ; que vos fils eux-mêmes soient, dans leur tendre jeunesse, souillés et fatigués par la plus infâme prostitution....

Sors des cavernes de Caprée, ombre monstrueuse de Tibère! viens souffler dans l'âme des descendans barbares des barbares Esclavons les subtilités de ta féroce tyrannie et les horreurs ingénieuses de ta dissolution. Avilis ce peuple qui ne voulut pas être libre ; ôte-lui, sous le joug de ses nouveaux maîtres, non pas la mémoire d'un temps plus heureux, mais jusqu'au souvenir du nom même de liberté.

Les peuples libres de l'Europe tressaient des couronnes, et préparaient des chants de gloire pour les défenseurs de la Parthénope régénérée ; et tout-à-coup les guirlandes se sont flétries et le luth s'est brisé dans leurs mains. Les tyrans les ont aussitôt regardés avec un orgueilleux dédain : Voyez, leur ont-ils dit, les merveilleux exploits de vos frères!.. Et dans cette ironie leurs esclaves ont trouvé le sujet d'un rire inextinguible.

Allons, ralliez-vous aux esclaves ; soyez les martyrs de la bassesse, obtenez votre pardon pour un moment d'erreur, et le front prosterné dans la poussière, confessez l'inévitable légitimité; mais tous

ces efforts seront vains, vous serez toujours au dessous des serviteurs de vos maîtres. Esclaves rebelles et vaincus, cette condition est la plus affreuse de toutes! Proscrits et rebutés par toutes les castes de l'Inde, les infortunés parias sont libres du moins dans les retraites qu'ils se choisissent au sein des forêts! La présence d'une nature bienfaisante et protectrice les console d'une réprobation injuste qu'elle désavoue.

Oh! mes lâches compatriotes, que je vous abhorre! et qu'il m'en coûte en mourant d'avouer que je suis né et que j'ai vécu parmi vous!.... Je vous ai vu fuir l'honneur, et je fus entraîné dans le torrent de votre fuite; je ne pouvais seul combattre! mais je saurai me punir : le poignard que je tiens me fera justice de mon malheur et de votre lâcheté.

Si, du moins, vous aviez le courage qui fait les assassins! A la faveur des ténèbres, si le stilet de vos familières vengeances s'abreuvait dans le sang des Autrichiens; si tout-à-coup vous élançant la torche incendiaire à la main, vous embrasiez vos palais où chantent vos vainqueurs, et toute cette vaste cité que déshonore leur présence! Mais non, vous n'oserez rien, vous êtes sans audace, vous ne voulez que vivre, et le désir d'une mort

héroïque, et les douceurs d'une sainte vengeance, n'embrasent pas votre sein.... Vivez esclaves! vivez plongés et retenus par le poids de vos chaînes dans tout ce que la fange des vieilles monarchies a de plus pestilentiel et de plus corrosif.

Malédiction éternelle sur vous! vous avez creusé, en trahissant vos sermens et votre patrie, un abîme immense, où la liberté de l'Europe entière est prête à descendre. Mais les résolutions imprévues autant que généreuses vont l'arrêter dans sa chute, et le despotisme, au lieu d'elle, y sera précipité. Les peuples seront libres un jour! Pour vous, vous ne le serez jamais. Non, jamais plus la grande déesse ne déploiera sur vous ses puissantes ailes. Rayés de la liste des nations, vous serez les ilotes de l'Europe; vous resterez dans vos chaînes, et votre existence future, monument de vengeances, de terreurs, et de justice, sera un salutaire exemple pour les hommes capables d'abdiquer comme vous en un jour tous les droits de la nature humaine, au lieu de s'immortaliser en mourant pour la liberté.

Puissent mes derniers vœux, les vœux que je fais en mourant, être exaucés! Je n'oublie pas que vous fûtes mes concitoyens, ô fils de Parthénope! écoutez, et ces vœux vous sont favorables: Toi, Vésuve, géant terrible, immortel dominateur de

18..

ma belle et malheureuse patrie, un jour, lorsque les vils Esclavons assurés de leur conquête, paisibles possesseurs des rivages charmans de ce golfe magnifique, laisseront dormir la victoire au sein des voluptés, et qu'ils auront reconstruit les somptueux palais que les opulens citoyens de Rome avaient entourés de colonnes de marbre sur le sol fortuné de Baies, de Portici, de Pouzzoles; lorsque les sons de la cithare ou la coupe pleine de falerne, de massique, et les danses des filles de Parthénope enchanteront leurs tranquilles heures, alors tout-à-coup, en un jour, en une heure, épuise tes flancs de tous tes feux vengeurs, et que les déchiremens de la nature consolent de ses outrages la sainte liberté, en confondant dans une même ruine, la poussière brûlante des oppresseurs, et celle de leurs trop faibles victimes.

Il dit, et déjà voilé du linceul funéraire, le généreux citoyen se frappe et se couche dans le tombeau.



L'An 2,075.

VELUT ÆGRI SOMNIA.



I.

En deux mille soixante et quinze, deux cent cinquante ans juste après l'heure où cette révélation m'avait été faite, le continent d'Europe n'existait plus. Alors un sage vint de l'extrémité des contrées orientales, sillonner sous de blanches voiles le jeune Océan qui grondait encore avec orgueil sur le sol des vastes empires qu'il tenait abîmés. Le vaisseau qui portait *Abein-El-Razy*, s'arrêta non loin des lieux où fut une des plus fameuses métropoles du monde enseveli ; il jeta l'ancre à l'entrée d'une baie que dessinaient deux petites îles, en se réunissant presque par leur pointe septentrionale. Ces îles, de

pareille configuration et d'égale étendue, étaient nées depuis cinquante ans environ, par l'effet d'un volcan sous-marin, et leur sol était formé de débris devenus pour les générations de la *nouvelle Atlantide* l'objet des spéculations les plus curieuses. L'un des plus vénérables habitans des *îles jumelles*, car ainsi les nommait-on, fit au sage Abein-El-Razy le récit qu'on va lire.

II.

Il y a un peu plus de deux siècles, que les vieilles nations de l'Occident qui dorment là sous ces ondes, avaient été troublées par d'effrayantes révolutions. L'anarchie sanglante avait déchiré le bandeau des rois, et remplacé par des échafauds des trônes avilis et des autels profanés. Puis la force inexorable et despotique assise sur les débris mêlés des échafauds et des trônes, s'était fait adorer dans la personne d'un conquérant fameux. Nous retrouvons tous les jours, dans les décombres qui forment la base de notre île, le nom de ce terrible et malheureux grand homme. Ce nom était empreint partout; et ni l'invasion vengeresse des barbares, ni le déluge qui a submergé l'Europe, n'ont pu l'abolir. Les volcans nous l'ont rejeté du sein des mers pour l'étonnement et l'instruction des peuples

nouveaux. Il avait retenti dans les contrées les plus lointaines, et je n'ai pas besoin de te dire combien son sceptre fut loué, son règne rapide et sa fin déplorable. Il mourut sur un rocher isolé, où l'avait jeté le ressentiment des potentats humiliés par ses triomphes; il mourut privé de ceux qu'il aimait, sans avoir vieilli, en reconnaissant que la *vie était une malédiction*.

III.

Les peuples délivrés de lui crièrent liberté :

Liberté, répondirent les princes; mais dupes du sentiment d'aise qu'on éprouve en quittant ses fers, princes et sujets ne furent pas long-temps d'accord. Accoutumés au spectacle d'une tyrannie majestueuse, les peuples s'indignèrent contre l'arrogance des rois affranchis, qui prétendaient dominer de plus haut que le grand homme vaincu et puni par le sort; ceux que l'habitude des temps passés avait familiarisés avec la science du renversement et de la destruction, séduisirent de jeunes hommes qui avaient un cœur intrépide et portaient l'épée. On conspira maintes fois; mais tous ces complots furent sans prudence et sans force. Le sang d'un nombre d'infortunés rougit les places publiques; puis le lendemain il n'en fut plus parlé, et l'on dansa sur les sépultures de ceux que le jour du supplice on nom-

mait les *martyrs de la patrie* : car alors on oubliait tout avec une rapidité merveilleuse, et les hommes dans la prodigieuse mobilité de leurs idées et de leurs apostasies semblaient de misérables insensés.

IV.

Cependant les rois, pour dompter cet esprit d'indépendance et de rébellion qui fermentait sourdement, avaient cimenté leur alliance et environné le trône de chacun, de la force de tous ; à la tête de ses pareils, et le premier dans ce pacte, figurait le puissant monarque du Nord. Ce souverain d'innombrables tribus à demi policées, régnait sur de vastes contrées qui ont survécu à la grande catastrophe, mais dont l'Eternel a rendu les sauvages habitans à la vie errante et à la dispersion la plus malheureuse. De la Vistule au Jénisel, et des cîmes altaïques aux extrémités des monts Ourals, il n'y a plus de villes maintenant et pas trente mille hommes qui puissent bander l'arc ou manier la lance. Les dévastateurs du monde ont partagé le sort de nos infortunés ancêtres ; l'Eternel a brisé ceux dont il s'était servi.

V.

Les peuples durement refrénés par cette alliance des rois, s'accoutumèrent au joug et se rirent de ce

qu'il y avait de meilleur en eux, comme d'une absurde folie. Chaque jour emportait un lambeau du pacte qu'ils avaient fait avec le trône, et témoins indifférens de cette ruine des libertés publiques, ils se disaient : nous avons usé la puissance de la parole et de l'épée, mais tout est vain contre une domination établie sur de si vastes bases et si fortement combinée. Il n'est plus qu'un moyen : c'est d'étouffer le pouvoir dans les embrassemens de l'industrie ; nous avons déjà beaucoup d'or, par elle, nous en aurons davantage, et nous soumettrons à notre joug la royauté qui nous asservit. Il faut beaucoup d'or à la royauté ; laissons ses besoins s'augmenter avec ses aveuglemens. Faisons-nous les ministres complaisans du despotisme constitutionnel. Il est insatiable, il se repaît du sang et des chairs du peuple, plus avidement que tout autre ; c'est Polyphème couronné : mais il n'a qu'un œil comme Polyphème, et bientôt nous enfoncerons un épieu embrasé dans l'œil unique du géant, et nous jetterons son cadavre sous les pieds de la République.

VI.

La multitude applaudissait à ce discours des faux sages qui s'y nommaient économistes, tourmentaient la matière en tous sens et produisaient de jour en jour d'infinies inutilités. Cette activité maladive

d'une fièvre incurable qui travaillait la société humaine, était prise pour un symptôme de régénération, et l'on s'étonnait d'avance devant les conquêtes que l'avenir réservait au génie industriel. Il est vrai qu'alors le rustique laboureur pouvait se vêtir d'une étoffe aussi splendide que l'aisé citadin, et boire les liqueurs délétères dans des vases d'une forme élégante, à la lueur du gaz réflétée par l'éclat des cristaux. Le luxe dévorant n'était plus, grâce aux progrès de l'industrie, le mal et le châtiment de la classe la plus élevée; il était le poison de toutes les classes, et dans tous les rangs, les hommes jouissaient d'une pleine liberté de s'énerver et de se détruire. La liberté du suicide n'avait jamais existé à ce point; car les gouvernemens entretenaient avec une prédilection inconcevable toutes les routes qui mènent la malheureuse humanité à sa dissolution. Quelques observateurs de la nature remarquaient en silence que l'espèce s'affaiblissait partout, et que les bienfaits si vantés de l'industrie dominaient en tous lieux, par égales proportions, l'énergie morale et la vigueur musculaire, ces deux colonnes de l'humaine félicité.

Le Prisonnier.

L'avenir est sombre et menaçant, et la vengeance murmure une cruelle joie; n'importe : dans les fers, dans l'exil, au supplice, nous te serons fidèles, immortelle divinité des cœurs généreux, toi,

L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou désire ou rappelle;

tu survivras aux succès insolens de tes vains ennemis; pourrais-tu succomber sous la ligue impie de quelques hommes sans gloire! toi qui dans tous les siècles as triomphé des égaremens et de l'ivresse même de tes plus glorieux défenseurs! L'époque présente n'a pu être marquée dans l'ordre des lois éternelles, pour ta défaite et pour ta ruine, puisque les priviléges de l'intelligence humaine se sont accrus de nos jours; mais ta victoire universelle devait être diffi-

cile, et comme le divin législateur des Hébreux, tu ne pouvais dicter de durables lois, que du sein des feux et des tempêtes.

Les peuples anciens avaient jeté les fondemens de ton temple indestructible; les nations modernes en ont agrandi, régularisé l'enceinte; et tous aujourd'hui veulent te connaître et t'adorer. Voilà que la superstition et le despotisme sont forcés de te céder, en fuyant, la domination des contrées qui composèrent leur plus riche apanage, et lorsque les noirs cachots qui souillaient le sol de l'antique Ibérie, restituent leurs victimes, il ne sera point dit que la superbe Gaule établisse une compensation d'esclavage et de honte, pour l'honneur des systèmes des lâches détracteurs de l'humanité.

Protectrice si chère à tous ceux qui savent mépriser la mort et anoblir leur vie, rallie tes adorateurs, embrase de l'amour de ta beauté suprême les sens de toute une génération nouvelle; et tandis que les pères de la patrie immortalisent ces douloureux instans par d'impérissables paroles dans la tribune aux harangues, nous nous préparerons à verser aux pieds de ta statue des pleurs avec notre sang.

Sois silencieuse et terrible parmi nous; modère des transports dont tu es la source; viens comme une amante mystérieuse, viens nous enflammer dans le secret de nos veilles : marque de tes inspirations puissantes ces heures de la nuit que Tell et ses amis consacrèrent à méditer des coups réparateurs! Vous invoquez le nom du Très-Haut, ô princes de la terre, pour légitimer l'asservissement des peuples, et les peuples l'invoquent de même pour conserver la conquête de leur liberté. En faveur de qui doivent donc pencher les immortelles balances?

Que devient le Dieu des tyrans quand leur pouvoir succombe, et que la fureur de tout un peuple les dévouant à la malédiction des siècles, reconnaît dans leur chute une marque évidente du céleste courroux? Que fait-il ce Dieu, quand le glaive d'Harmodius s'enfonce dans le sein d'Hippias, ou que le trait vengeur, parti de la main de Tell, brise un joug si légitime aux yeux des tyrans de l'Helvétie : ah! s'il est une justice divine, tout peuple qui rentre dans ses droits peut l'invoquer avec sécurité : s'il est une Providence, la liberté, n'en doutons pas, est fille des cieux.

C'est un sacrilége de l'orgueil des grands, de faire intervenir l'action de la Providence dans tous

les événemens qui composent leur fortune ; de vouloir expliquer son but et ses vues : problème à jamais insoluble pour notre faible intellect. Dieu a livré le monde à l'empire des causes secondes, et cet empire est une véritable fatalité. Le monde est un drame mystérieux dont les ressorts nous sont inconnus ; où nous jouons notre petit bout de rôle, sans comprendre la pièce, sans en savoir le nœud. Derrière la scène est l'abîme de la tombe, où dépouillés de nos vêtemens d'emprunt, nous retombons tous dans la plus parfaite égalité.

Laissez donc la Providence que vos invocations insultent, ô vous tous inventeurs et dupes des calculs de l'imposture et des terreurs de la crédulité. Les crimes des tyrans et les douleurs des peuples, entrent également dans la vaste étendue de son plan, à l'harmonie duquel les individus sont évidemment sacrifiés. Dieu fit le tigre féroce et la biche timide : il donna au premier une gueule sanglante et des griffes de fer, pour qu'il pût dévorer l'autre et se repaître de ses membres palpitans. Le même climat voit courir sur le flanc des collines, l'aimable et l'innocente gazelle, et se traîner au fond des vallons cet énorme reptile l'horreur de la nature, le serpent devin aux immenses anneaux.

Partout quelque insecte impur souille le calice

des fleurs les plus belles ; le hideux et infect crapaud salit le gazon de nos jardins, et peu touché de la mélodie qui nous charme, attache sur le rossignol ses yeux où luit un feu verdâtre et d'où jaillit un venin fascinateur : emblême trop frappant du sort de la jeunesse et de la beauté dont les doux attraits et la sainte innocence tombent en proie à l'ardente convoitise des puissans du siècle armés d'or et de pouvoir. Dieu fit le plaisir rapide et la douleur au vol bruyant, aux serres aiguës : il fit la volupté et il créa l'affreuse syphilis. Il permit que l'on puisât la mort aux sources de la vie ! étrange et épouvantable bévue de la nature, qui nous pousse d'une force immense à l'œuvre de la reproduction.

N'entreprenez point de me rendre raison de ces contrastes et de tant d'autres plus étonnans. Figurez-vous l'immensité ! songez que chaque heure de votre existence voit périr un monde au même instant remplacé par un globe nouveau. Quand l'espèce humaine tout entière viendrait à s'évanouir, que ferait le silence de notre terre, ajouté au silence éternel des cieux. Formés pour des destins si fragiles et si misérables, échappés pour une minute au néant qui va bientôt les ressaisir, les hommes ne devraient pas du moins ajouter à tant de maux inévitables, des misères volontaires. Si leur volonté peut quelque chose, à quoi l'emploie-

ront-ils, si ce n'est à secouer le joug de l'esclavage et des vains préjugés? ces préjugés qui nous font adorer notre commune fange, quand la fortune la décore d'un rayon de ses faveurs.

Le grand Alexandre périt d'une débauche de table, plein de vin comme une outre, et le peuple de ses flatteurs le faisait fils d'un Dieu. Louis XV, inutile despote, expira rongé par les poisons de Vénus, et nos pères l'appelaient le bien-aimé. Napoléon..... mais ne parlons pas de celui-là; attendons qu'il ait achevé sa carrière; il est encore du monde, et quelquefois l'Europe tourne ses regards inquiets vers l'Océan lointain qui environne sa prison.

O rois! les chaînes qui l'accablent sont le lien qui attache la couronne sur vos fronts: l'Angleterre jalouse garde avec soin ce terrible brandon de discorde: la destinée de ce seul homme est comme une ancre immense jetée au milieu du vaste Océan, pour prolonger la fière suprématie d'Albion. Potentats du Nord, craignez d'exciter la colère de la souveraine des mers; elle tient la clef de l'enfer de la légitimité. Le prestige n'est pas encore détruit, cette lointaine captivité, cette constance dans le malheur, cet espoir immense qui lui fait supporter de vivre, toutes ces choses ont leur magie; et l'Eu-

rope, qui vous juge, n'a pas encore trouvé de commune mesure entre vos proportions vulgaires et la stature colossale de Napoléon. Tremblez! aux yeux des soldats du monde, le prisonnier de Sainte-Hélène est toujours un grand homme, un héros.

Prince infortuné! si les nouvelles de la patrie arrivent encore jusqu'à ton oreille, combien tu gémiras au récit des maux qui l'accablent, et que toi-même as préparés! ton nom est proscrit, mais les moyens féconds de ton despotisme profitent à ceux qui te vouent à l'exécration. Rien de ce que tu inventas pour nous asservir, n'est perdu pour nos nouveaux maîtres : à la corruption des vieilles cours, ils savent joindre, grâce à toi, l'audace qui veut et l'activité qui exécute. Tyrans subtils, ils fortifient la légitimité de tous les secrets de l'usurpation. La pensée est esclave, la plainte est interdite et le silence même n'est plus pour l'opinion un refuge assuré.

Ce n'est pas tout : et trop d'avilissement va suivre nos malheurs! Les voici venir, une autre fois, ces barbares du Nord ; ils poussent de féroces clameurs et s'avancent de nos frontières dont la journée de Vaterloo leur ouvrit trop les chemins. L'autocrate du Nord, pareil à un titan sauvage, saisit le cadavre de la France terrassée, et s'en fait comme une

massue pour écraser les autres peuples. Est-ce assez expier tes triomphes! ô Napoléon, pleure! verse des larmes de sang : voilà le terme fatal où ton insatiable ambition nous a conduits.

MÉDITATIONS

SUR

La Mort de Napoléon.

Un navire, messager de mort, vient de traverser les flots azurés de l'Ocean ; un crêpe funèbre flottait au milieu des banderolles de pourpre suspendues à ses mâts, et la Renommée reposant sur la poupe du navire, criait d'une voix retentissante : *Peuples, Napoléon n'est plus !*

Il n'est donc plus cet homme qui fut vingt ans l'orgueil de la France et la terreur de l'Europe !... Il n'est plus !... Il est étendu dans le cerceuil !... et le cerceuil, où est-il ?... il est resté sur ce rocher lointain, au pouvoir de ses geôliers et de ses bourreaux !... oui : ses ossemens même demeurent captifs ; ils sont emprisonnés sous une triple voûte

19..

scellée de fer..... On dirait que les rois de l'Europe sont réduits à craindre que, tout-à-coup, comme un géant des tombeaux, se levant revêtu du drap mortuaire, il ne traverse les flots de l'Océan, pour venir soulever leurs peuples contre eux.

Il est lentement descendu dans le trépas ce Titan superbe qui ne devait tomber du char de la victoire que par un coup de foudre, et qui semblait devoir, en tombant, couvrir de ses vastes ruines les cités qu'il avait remplies de sa gloire, et ce lac de sang et de pleurs que vingt ans de guerre avaient creusé!.. L'exil, l'esclavage et la mort, trinité désastreuse, se sont assis, comme un affreux cauchemar, sur la poitrine généreuse du guerrier et du conquérant. Elle s'est enfin brisée. Le guerrier, le conquérant, le vaste génie, le grand homme, ne sont plus !...

Rois de l'Europe ! l'exil, l'esclavage et la mort, voilà donc le prix dont vous avez puni les triomphes de celui qui rajeunissant les doctrines monarchiques, ferma le premier la bouche du volcan qui menaçait de vous dévorer tous !...... Les peuples qu'il opprima le pleurent, tandis que d'une joie aveugle vous insultez à son trépas. D'où vient cette contradiction ? il était grand : vous êtes petits. Il épuisa l'admiration du monde, et maintenant la haine des amis de la liberté, séparant son nom de

votre cause, reste muette devant l'immensité de sa mémoire.

Oui, nous le pleurerons après l'avoir abhorré; car s'il fut un tyran, il fut un grand homme, et la même main qui se fût armée du poignard pour l'en frapper au cœur lorsqu'il était au faîte de la puissance, inscrira des regrets sur la pierre de son funèbre monument. La patrie, il est vrai, fut asservie par lui, mais non pas humiliée. La France était à genoux devant un trône absolu, l'ouvrage de ses propres mains; mais au dehors, debout, et dans la plus fière attitude, elle étendait ses bras puissans pour embrasser des conquêtes.

Nous étions sous sa loi, mais l'Europe était sous la nôtre; la France était grande, majestueuse et respectée; à l'ombre de son épée victorieuse, et derrière le bruit du canon, le commerce et les beaux-arts avaient des jours prospères; et l'industrie, mère des richesses, poursuivait sa course agrandie avec une pleine sécurité. La liberté avait cédé toutes ses généreuses flammes au génie de la victoire. Elle se reposait assise dans les institutions; et peut-être un jour, ressaisissant son sceptre orné de tant de palmes glorieuses, elle eût à son tour exercé toute cette active puissance qu'elle avait confiée à l'autorité du génie, et non pas abdiquée.

Il n'est plus !.... ils l'ont fait arriver à la tombe par une lente et cruelle agonie ; le scalpel a révélé ses douleurs que n'avait trahies aucun soupir ; quel est l'invisible vautour qui dévorait ainsi ce cœur superbe ?.... Le regret : ah ! les héros même dans la plénitude de leur brillante carrière, ne s'affranchissent pas du tribut que paie tout mortel au regret d'avoir traversé ce théâtre de fausses gloires et de trop réelles douleurs !....

Il est couché dans la tombe ce gigantesque rival des rois de l'Europe : ils ne le craindront plus. Elle est arrivée à son terme cette lente expiation de sa gloire et de nos malheurs !... et son âme, en brisant les liens de sa captivité, a jeté un regard d'orgueil et d'amour sur la France. Maintenant aux pieds de l'Eternel, affranchi des misérables jugemens de la terre, il va voir peser, dans la balance de son incompréhensible justice, les mérites de son étonnante vie. Il est allé rendre compte de sa mission à celui qui l'avait envoyé sur la terre pour travailler les peuples, et désenchanter la majesté des rois.

Cette vie extraordinaire, les générations futures sauront la comprendre et l'admirer. Napoléon s'élança sur la scène du monde, comme un aigle

qui, n'ayant pas eu besoin des ailes de son père, paraît tout-à-coup au sommet des cieux.... Ses premiers pas dans la carrière éclatante des combats et des victoires, furent les effets d'une inspiration toute divine. Jours de magnifique et d'immortelle mémoire, que ces premiers jours où Bonaparte, vainqueur dans les champs d'Italie, et premier soldat de la République, suspendait ses trophées aux voûtes du temple de la Patrie et de la Liberté!..

Il donna la paix à l'Europe. L'acte de Léoben le mit un instant au rang des bienfaiteurs du monde. Il comprenait, à cette époque, tout ce qu'avaient de grand et de doux les titres de pacificateur et de vainqueur soumis aux lois. La bonne foi, et toutes les vertus conseillaient ses pensées; il aimait la patrie; il voulait la liberté. Pourquoi ces magnanimes inspirations furent-elles si rapides dans son âme? Hélas! la bassesse de quelques vieux transfuges du culte de l'anarchie lui persuada qu'il s'était trompé, et qu'il avait élevé trop haut dans son estime les hommes de son temps, en les croyant dignes de la liberté.

France, qui l'as si souvent accusé de t'avoir asservie, tu courus au-devant de ses fers. Lasse de législateurs sans justice, de magistrats sans grandeur, de dissensions excitées au nom de la li-

berté, et dont une tyrannie anarchique recueillait toujours les fruits, tu chassas toi-même de son sanctuaire les ministres imposteurs qui la déshonoraient en prétendant entretenir son culte ; et, à la place de cette idole que tu croyais avilie, tu mis ton image, ta propre image, couronnée des lauriers du vainqueur de l'Egypte et de Marengo.

Demande maintenant pourquoi la splendeur d'une fortune si rare ne put suffire au guerrier, et pourquoi le grand homme législateur reprit trois fois le glaive inexorable du conquérant. Demande d'où lui venait cet insatiable besoin de bouleverser le monde et de fouler les vieux trônes de l'Europe sous les pas ensanglantés de six cent mille destructeurs entraînés par la magie de son seul nom ! .... Demande pourquoi tant d'imprudente générosité dans ses desseins combattit le désir de soumettre les rois de son temps à l'orgueil de son jeune diadème ; demande enfin pourquoi il ne sut pas anéantir dans leurs défaites les potentats qu'il n'avait pas craint d'humilier !....

La solution de tes doutes inquiets serait le secret de la destinée de Napoléon. Considère sa vie : il semble qu'il fut plus et moins qu'un homme. Jamais mortel ne parut moins l'ouvrage de ses semblables ou de ses propres conseils ; l'invincible fatalité qui

préside aux destins du monde, composa sa fortune de ses caprices les plus singuliers : ses exploits, ses revers ; ses crimes et ses vertus ; les aperçus vastes et les erreurs grossières de son génie, sont les jeux d'une mystérieuse divinité qui paraît, tour-à-tour, sublime et frivole dans ses desseins, adorable ou funeste dans ses œuvres. Sa fin même ne fut pas de lui : il a succombé languissant dans les chaînes de l'oligarchie européenne et n'a pu signaler sa défaite ni sa mort ; parce que cet héroïsme facile eût privé le monde de l'exemple inoui de cette captivité et de cet abandon où jamais conquérant n'avait achevé sa carrière.

Tant d'effets opposés, combinés pour l'étonnement et puis pour le désenchantement du monde, révèlent les bienveillantes intentions de la Providence. Napoléon (il n'y a que ce moyen d'expliquer l'énigme de sa destinée) était, peut-être, un archange déchu pour le crime d'une antique rébellion. Il vint ici-bas accomplir l'expiation de sa faute. Mais, dans les desseins de l'Éternel, les châtimens des intelligences supérieures tournent au profit du reste de la création. Napoléon reçut la mission d'affranchir le monde en commençant par lui imposer des fers ; les rois, quand le moment fixé par le sort est venu, ont enfin brisé sa puissance ; les peuples

aguerris contre le faux droit divin, briseront tout-à-l'heure la puissance des rois.

Il n'est plus! La France peut bien lui donner quelques larmes, puisqu'elle immola ses générations adolescentes pour conquérir les palmes qui décorèrent ses pompes triomphales. Quand il était un dominateur puissant et glorieux, nous cédâmes tous à l'enivrement des conquêtes, à la magie de la gloire; nous nous entreregardions fiers et satisfaits à la lumière de cet astre nouveau.

Il ne faut pas s'en dédire : les sages eux-mêmes et les pontifes d'une religion qui proscrit de tels prestiges, disaient ensemble : « Cet homme est l'envoyé de Dieu! » Ils disaient : « Il est grand, il est généreux et magnanime dans la victoire : il n'a point attelé les rois vaincus au timon de son char... Pouvant n'avoir que des esclaves, il a voulu souffrir des égaux... Il a rétabli des trônes; il a fait des rois! il a pardonné comme Auguste qui n'avait pas vaincu comme lui! Tous ses triomphes ont enfanté d'utiles monumens, les traces de sa grandeur sont partout, et les vestiges de son immortel génie vivent sur notre sol et dans nos palais superbes comme dans le livre de nos lois.

Voilà ce que disaient des hommes pleins d'expérience et de jours, des hommes qui avaient vu l'aurore de notre révolution, et sacrifié, pendant leurs jeunes années, devant les autels d'une orageuse et sanglante liberté.

Peuples, souffrez que nous rappellions cette suprématie glorieuse que la vengeance de vos rois nous fait tant expier ; et vous, Français malheureux, ne vous écriez pas, en déguisant le sentiment de notre humiliation, avec une puérile lâcheté : nous voilà désenchantés de la manie des conquêtes. Vils esclaves que nous sommes ! le monde n'avait pas attendu Napoléon pour dire anathême aux conquérans ; trente ans avant lui, sous le règne d'un monarque juste, pacifique et malheureux, les lettrés de Paris proclamèrent en en pleine académie que l'imitateur de César et d'Alexandre ne serait plus aujourd'hui qu'un odieux brigand.

A quoi servent toutes ces protestations philosophiques contre la nécessité des destins de l'humanité ? Vains mortels ! la guerre et les Napoléon vous sont nécessaires, ne fût-ce que pour vous épargner l'horreur des discordes civiles. Le crime est moins grand de disputer à son frère la possession du champ paternel, que de déchirer le sein

de sa mère. Puisqu'il faut, par la loi de leur nature, que les hommes s'entredévorent, laissons du moins les conquérans leur creuser de glorieux tombeaux; le sang qui coule dans les batailles n'est pas dépravé comme celui qui vieillit dans nos veines désséchées et flétries par des passions mauvaises.

Le néant vaut mieux qu'une honteuse servitude, et l'aspect des ruines déplaît moins aux yeux de l'ami de l'humanité que le tableau d'une nation dégradée et courbée dans ses pleurs et sa misère, sous un sceptre qu'aucun laurier n'a jamais décoré.

Ah! combien nous ont paru petits, depuis que nous les avons vus prosternés à ses pieds, ces rois jadis si grands à tous les yeux! . . . Tous leurs trônes auprès du sien, pour lequel la fortune avait épuisé tous les genres de grandeurs, ne sont plus que des siéges de paille que la moindre étincelle peut réduire en cendres. Ils insultent cependant à ces grandeurs tombées; ils pensent avoir brisé comme un fragile roseau le sceptre qui pesa sur eux; tremblez, frêles rejetons des vieilles et légitimes tyrannies! le sceptre de Napoléon existe encore. . . . il a passé de sa main dans la main des peuples! Ils le garderont, et désormais, commune

mesure de tous les pouvoirs usurpés ou légitimes, il servira à faire voir que rien n'est véritablement grand ni durable dans la puissance fondée sur le mépris et l'oubli des droits de l'humanité.

Rois de la Sainte-Alliance, vous vous applaudissez dans votre joie; sa mort consolide l'ouvrage de tant de congrès. Le trépas a glacé cette main puissante qui pouvait encore briser les triples chaînes dont vous nous avez étreints. Ah! modérez pourtant la vivacité de vos transports.... son cerceuil, en tombant dans l'abîme ouvert avant lui sous vos trônes, va, peut-être, les entraîner;... les préjugés et les fausses mœurs, bases de votre puissance, ont péri dans la chute de Napoléon, et, quand il a succombé sous les coups de la fortune, il était déjà proscrit et vaincu par l'opinion.

L'arrêt de la justice des peuples avait déjà condamné ce superbe Capanée qui s'intitulait, comme vous, la loi vivante de l'État et le délégué de l'Éternel. Il est tombé! la rouille de la tombe enveloppe son glaive, et le bruit même de son trépas nous a peu touchés, tant nous sommes revenus du culte de l'enthousiasme et des avilissantes idolâtries. Vous n'avez ni son génie, ni son courage, ni son inflexible volonté: vous

n'obtiendrez jamais notre admiration, ni notre amour ; pas même notre estime ! . . . et vous osez pourtant compter sur l'avenir en restaurant vos édifices monarchiques avec les débris de son empire souillés et dispersés . . .

Ah ! les îles de l'Océan peuvent garder une prison à tous les despotes ! Les rois eux-mêmes, en reléguant Napoléon à Sainte-Hélène, semblent avoir voulu nous enseigner comme on sépare les peuples des usurpateurs audacieux de leurs droits.

Le plus grand crime de Napoléon n'est pas d'avoir répandu le sang des hommes, c'est de les avoir trompés, c'est d'avoir gravé les emblêmes de la sanction religieuse sur le glaive du pouvoir arbitraire ; d'avoir fait verser sur son front l'huile sainte pour perpétuer les ressources qu'offre au despotisme la crédulité.

Il n'est plus ! de cette organisation si rare et si merveilleuse, il ne reste qu'un peu de pourriture et des ossemens !... Serait-ce là tout ?... Ah ! si les systèmes qui bornent tout l'homme à la matière répugnent à notre pensée, sans doute, c'est lorsqu'il s'agit d'un homme immense comme Napoléon. Qui pourrait croire, en effet, que les causes

de cette existence si vaste, de cette vie si prodigieusement active, de ces pensées si fécondes qui représentaient, dans un cerveau unique, tous les phénomènes politiques des divers âges des sociétés, pour les reproduire dans l'espace de quelques années; qui croirait que tous ces prodiges consacrés à une éternelle mémoire, n'ont été que le produit d'un ensemble organique dont il ne reste plus que de fétides lambeaux?

Vous pleurerez, nombreux compagnons de sa gloire, mais vous ne croirez pas qu'il ait péri tout entier. Hélas! dans l'illusion de vos espérances, peut-être même refuserez-vous de croire à sa fin. Ce mortel extraordinaire vous avait accoutumés à des idées d'éternelle puissance, et vous pouvez bien croire à l'éclipse de cet astre, mais non pas à sa disparition de l'horizon des vivans.

Il n'est plus pourtant, ce chef immortel qui savait vous payer le prix de votre sang avec l'or pur de la louange belliqueuse.... vieux légionnaires! vous les anciens de la gloire; guerriers français, italiens, et vous fidèles et courageux Polonais; braves de tous les pays, qui triomphâtes avec lui sur tant de champs de bataille, mouillez de vos pleurs ce vieux ruban, pâle signe de votre gloire méconnue; celui qui l'avait empreint des

couleurs de la victoire est au tombeau plus pâle que lui .... Recueillez tout ce que vous avez lu de votre général ; redites-vous les paroles qu'il vous adressa dans cent batailles. Cette voix qui faisait trembler le monde est éteinte : à travers les vagues du vaste Océan elle a murmuré un dernier adieu à la France et à vous ; vous ne l'entendrez plus ...

Un navire, messager de mort, vient de traverser les flots azurés de l'Ocean : un crêpe funèbre flottait au milieu des banderolles de pourpre suspendues à ses mâts, et la Renommée, reposant sur la poupe du navire, criait d'une voix retentissante : Peuples, Napoléon n'est plus !

Adieux de Lord Byron à la Vie.

Messagère de mort, la fièvre dévorante brûle mes entrailles, et je sens que dans peu de jours, dans quelques heures peut-être, il ne me faudra plus, ô terre aimée de la Grèce, qu'un funèbre asile dans ton sein.

Dieux inconnus, qui décidez de nos destins fragiles, il faut donc s'arrêter ici? C'est sur les rivages de l'antique Idalie, qu'il vous plaît de borner la course de cet enfant à *demi proscrit* de la vieille Angleterre!

Bénis soient tous les dieux qui veillent aux humaines destinées, d'avoir choisi sur ces bords mon dernier asile; car je meurs sur une terre de gloire et de liberté.

La Grèce sera libre ; et jamais le pied de l'altier musulman ne viendra disperser la cendre d'un ami, d'un frère des Hellènes. La Grèce sera libre ; ô mes amis, croyez-en la pensée du poète qui meurt.

Si là haut pouvait atteindre la prière de l'homme ! j'aurais voulu tomber dans le combat, j'aurais voulu que mon sang eût rougi cette terre de gloire !

Car, ô mes amis ! je le reconnais en mourant, si tout n'est pas vide dans la vie de l'homme, servir la liberté des peuples, c'est ce qu'il y a de plus glorieux et de meilleur.

Amis, vous ne pourrez pas dire à l'Europe, à la vieille Angleterre, ma patrie, que ma tête a roulé sous le cimeterre d'un Turc ! N'importe, le monde saura que j'avais abandonné les capitales et leurs délices, pour venir vivre et mourir parmi vous.

Naissance, rang, opulence, génie même, et vaste renommée, j'ai reconnu la vanité de ces hochets de l'ambition humaine. J'ai dédaigné la louange qui me prodiguait ses lâches douceurs. Je sentais bien que les affections, les malheurs et les

plaisirs du poète n'obtenaient tant d'intérêt, qu'à travers l'éclatant prestige des grandeurs.

Si le sort m'eût mis à la place de l'un de ces marchands de paroles qui m'ont tant traduit et tant vanté, mon génie se fût éteint sous le poids de leurs inimitiés et de leurs mépris.

Aussi, je ne leur ai point permis de contempler le front du poète qu'ils avaient chargé de tant de couronnes gratuites. Leurs gazettes n'ont pas dit : il est ici, il est venu parmi nous.

O Grecs, vous serez libres un jour, si vous évitez le contact mortel des nations esclaves, empruntez à l'Europe du fer et non des soldats ; l'Europe vous donnerait des vices et des chaînes, de l'industrie et du poison.

Combattez sans eux, vous apprendrez tout seuls à former vos phalanges : la race des Hellènes a l'instinct des batailles. Combattez sans eux, dussiez-vous vaincre un peu plus tard.

Après tout, tant d'habileté ne décide pas du sort des nations. La victoire reste toujours aux plus

heureux ou aux plus braves: soyez prodigues de sang et de courage, et livrez-vous aux destins.

Quels exemples vous apporteraient-ils ces hommes des nations discoureuses, qui depuis tant d'années ont lassé le monde du spectacle de leurs inconséquences et de leurs égaremens? tour à tour brisant de vieux trônes, et se courbant sous des sceptres d'un jour!

Vous n'avez pas besoin d'eux, et si déjà vous n'aviez pas imité leur cupidité coupable, vous n'auriez recours à leurs trésors. La victoire vous présentait la corne d'abondance, et la richesse des vaincus devait suffire à la cause de la liberté.

Amis, je vais bientôt mourir; mais s'il existe quelque chose de nous, si tout notre être n'est pas périssable, demandez aux dieux une place pour moi dans le paradis des poètes et des guerriers.

Que je puisse voir s'ouvrir devant mes pas la foule nombreuse de vos frères qui déjà ont succombé, et le groupe glorieux des philellènes morts à Péra. Que Marc Botzaris s'avance en me tendant la main; et vous, vierges de Souli qui préférâtes la mort à la

servitude, et qui mortelles, êtes devenues des anges, emplissez les coupes et chantez pour moi.

Chantez, faites mon nom immortel; chantez, car je n'ai aimé que la gloire : chantez, filles célestes du midi, pour un enfant du nord; mêlons ensemble, confondons la vague mélodie des harpes ossianiques, avec les accens plus précis et plus sonores des muses du midi.

Et moi aussi, je saisirai la lyre d'or immortelle; dans cet éclatant séjour où triomphe à jamais la gloire, je me ferai une langue de tous les sons que les oreilles des hommes n'ont jamais entendus.

O braves Hellènes! je dirai dans un immortel langage votre renaissance et vos efforts. Je peindrai vos légers navires fendant les ondes, avec le vol précipité de l'autour, pour embraser les flottes des Turcs.

Je n'oublierai rien de votre gloire qui m'est chère; les exploits de tous vos héros auront une place dans mes vers, et si je trouve le vieil Homère, je le réjouirai de leurs noms.

Je vous aime, ô Grecs! vous êtes un peuple jeune, et vous passez pour vous purifier à travers les flammes d'un incendie. C'est parmi vous que je suis venu, hommes de sacrifice et de courage, qui recommencez vos destinées par l'épée et par la valeur. Hellènes, braves Hellènes, c'est parmi vous!

Et parmi vous, je suis content de mourir. Creusez-moi un étroit asile dans le sein de cette terre aimée jadis des dieux et de la liberté. Placez sur mes os une simple pierre arrachée aux flancs du mont Pholoé, et que ton épée, ô Mavrocordato, y trace ce seul mot : *Byron*, ce nom suffit.

FIN DU PREMIER VOLUME.

